N° 874 45e Année T. CCLVI 15 Novembre 1934

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE

—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, ***5 fr. 75;*** plein tarif ***6 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

MACHINISME ET CIVILISATION

RÉSULTATS D'UNE ENQUÊTE INTERNATIONALE

L'auteur de cet article termine en ce moment une vaste enquête internationale sur l'un des plus graves problèmes de l'heure : celui du machinisme dans ses rapports avec la civilisation.

Trois questions ont été posées :

I. — Le machinisme est-il un bien ou un mal? autrement dit, si l'on met en balance ce qu'il a produit de bien et de mal dans tous les domaines, le résultat est-il positif ou négatif?

II. — L'élément de mal engendré par le machinisme est-il dû à la machine en soi ou à l'utilisation qu'en a fait le monde moderne?

III. — Que faire? Le remède est-il technique, social ou spirituel?

Directement consultées, une cinquantaine de personnalités éminentes appartenant aux pays et aux milieux les plus divers ont répondu soit par écrit, soit oralement par interview.

Nous allons résumer ici les tendances générales qui se dégagent de cette consultation (1).

(1) Toutes les réponses qui nous sont parvenues mériteraient également d'être citées ici; mais, à notre très grand regret, l'immensité même du sujet s'y oppose et le cadre forcément restreint d'un article de revue nous permet seulement de résumer dans ses grandes lignes l'opinion générale qui se dégage de cette enquête.

Nous nous en excusons très vivement auprès de ceux de nos correspondants que des raisons d'ordre purement matériel nous ont empêché de citer ici, en les priant de nous faire crédit jusqu'à la complète publication de cette enquête en librairie.

I

BILAN DU MACHINISME

Deux siècles d'industrialisme viennent de passer sur le monde, et cette expérience peut déjà nous permettre de porter un jugement sur les résultats qu'elle a engendrés.

Le machinisme est-il un bien ou un mal?

Cette question, si simple cependant en apparence, et la diversité des réponses qu'elle attire nous font instantanément toucher du doigt l'effarante complexité des problèmes soulevés par le machinisme.

La réponse n'est pas facile, et cela pour plusieurs raisons: il n'y a pas de critérium absolu et universel du bien et du mal; tout jugement personnel est forcément subjectif, les goûts et les opinions diffèrent.

En second lieu, pour porter un jugement d'ensemble valable, il faut tenir compte de la complexité des modifications produites par le machinisme dans *tous* les domaines de la vie économique, sociale, politique, spirituelle, entre lesquels il n'y a pas de commune mesure. Un gain dans un domaine est souvent compensé par une perte dans un autre; comment établir l'équivalence?

Enfin, le machinisme est en pleine période d'évolution, de sorte qu'on ne peut porter sur lui un jugement définitif. Toutefois, s'il n'y a pas équivalence, on peut cependant admettre une certaine hiérarchie des valeurs, sur laquelle les grands esprits de tous les temps et de tous les pays sont à peu près d'accord. Bref, s'il n'est pas possible d'avoir un jugement unanime, net et définitif, on peut cependant retirer de cette consultation une tendance générale indiscutable qui a d'autant plus de poids qu'elle provient des cerveaux dirigeants de notre temps.

Sans préjuger de ce que le machinisme donnera dans l'avenir, — domaine de l'espoir et du rêve, — si l'on dresse aujourd'hui le bilan des deux siècles écoulés, selon l'opinion de la majorité de nos correspondants, le bilan penche du côté négatif. Il n'y a plus guère que les com-

munistes (et encore les communistes russes, car certains communistes français comme Henri Barbusse sont assez réservés) qui soient les partisans aveugles et fanatiques du développement illimité du machinisme. Les Américains eux-mêmes sont bien revenus de leur enthousiasme primitif.

Nos grands ancêtres romantiques, écrit Paul Guitard dans *Chômage,* ont accueilli avec enthousiasme l'annonce d'une époque nouvelle, heureuse, sous les signes conjugués de la science et du progrès. Des années ont passé. Le plus clair que nous puissions retirer des leçons de ce temps écoulé est que la confiance dans la science est à moitié perdue. Nous n'étions pas éloignés de croire, cependant, que du XVIIIe siècle datait une ère définitive. Je veux le croire encore. Mais il faut bien reconnaître que les choses ne vont pas aussi vite que nous le pensions et que l'affaire n'est pas aussi claire qu'elle nous semblait.

Les défenseurs du machinisme sont assez hésitants dans leurs plaidoiries; d'une façon générale, leur argument principal est le suivant, tel qu'il nous a été exposé par l'éminent savant qu'est le duc de Broglie :

Sans doute, le développement exagéré de l'industrialisme a produit un grand trouble, mais il ne faut pas oublier qu'il nous a donné auparavant plus d'un siècle de grande prospérité et aujourd'hui encore les choses vont-elles si mal que cela? La grande difficulté vient de ce que les progrès du machinisme ont été si rapides, que l'adaptation sociale n'a pu suivre le train; d'où crise.

Les adversaires du machinisme, par contre, sont plus nombreux et beaucoup plus affirmatifs. Devant les guerres, les révolutions, les crises économiques, la misère, le chômage et le bouleversement de l'Asie, certains d'entre eux, même des hommes politiques haut placés comme lord Lymington, n'hésitent pas en parlant de l'industrialisme moderne à employer les mots sonores de désastre et de calamité.

Résumons très brièvement les principaux arguments des deux camps en présence :

La machine, disent ses partisans, a donné à l'homme par ses multiples conquêtes la maîtrise de l'univers matériel.

Conquête des matières premières : métaux, fer, fonte, acier, bronze, nickel, aluminium, manganèse, charbon, pétrole, coton, caoutchouc, cellulose, soie végétale et la liste croissante des produits artificiels qui supplantent les produits naturels.

Conquête de la puissance : par la vapeur, le moteur à explosion et l'électricité.

Conquête de la distance et du temps : par les systèmes modernes de transport et par la transmission des pensées et des nouvelles.

Conquête de la faim : par l'intensification industrielle de la production agricole et coloniale.

Conquête du climat : par les mille moyens que la science met à notre disposition.

Pour résumer :

La machine est le symbole de la maîtrise de l'homme sur la nature qui l'entoure.

HENRY FORD.

A ce titre, elle est une victoire de l'esprit. A quoi les adversaires du machinisme répondent : Nous ne nions pas la réalité du progrès technique, mais son importance.

Est-il bon, est-il loyal, écrit G. Duhamel, de chercher à se duper sur l'importance de ces conquêtes qui laissent au vieux problème toutes ses dents, toutes ses griffes, tout son venin?

Nous ne parlons même pas, écrit de son côté l'éminent orientaliste René Guénon, de tout ce qui a été sacrifié à ce développement et qui valait incomparablement plus; nous ne parlons pas des connaissances supérieures oubliées, de l'intellectualité détruite, de la spiritualité disparue; nous prenons simplement la civilisation en elle-même et nous dirons que, si l'on mettait en parallèle les avantages et les inconvénients de ce qu'elle a produit, ce résultat risquerait fort d'être négatif.

Est-il vrai que les hommes soient plus heureux aujourd'hui qu'autrefois parce qu'ils disposent de moyens de communication plus rapides ou d'autres choses de ce genre, parce qu'ils

ont une vie plus agitée et plus compliquée? Il nous semble que c'est tout le contraire : le déséquilibre ne peut être la condition du vrai bonheur. La civilisation moderne vise à multiplier les besoins artificiels et... elle créera plus de besoins qu'elle n'en peut satisfaire. Or, une fois qu'on est dans cette voie, il est bien difficile de s'y arrêter, et il n'y a même aucune raison de s'y arrêter à un point déterminé.

Les avantages du machinisme sont immédiats et évidents : il est plus agréable d'avoir des instruments qui rendent rapide et facile un travail autrefois long et pénible et qui créent ainsi, ou du moins devraient créer, une grande prospérité matérielle.

Les inconvénients sont plus lointains et plus subtils, mais ils n'en sont que plus redoutables; on commence à s'en apercevoir aujourd'hui. La machine recèle en puissance des possibilités de bien et des possibilités de mal. A en juger par l'expérience des cent cinquante dernières années, les secondes augmentent plus vite que les premières à mesure que le machinisme se développe.

Nous ne pouvons nous étendre sur ce sujet. Enumérons rapidement quelques-uns des inconvénients du système :

Le travail mécanique est ennuyeux.

Le système technique ruine dans l'homme le plaisir de vivre. C'est certainement ce qui, dans les témoignages récents sur l'Amérique, est le plus inquiétant.

DANIEL ROPS.

L'industrialisme ne crée pas la richesse, il l'exploite, à un rythme tel qu'on peut déjà entrevoir la fin de certaines matières premières indispensables.

L'industrialisme favorise la production, mais pour cela il crée des besoins et des appétits. Le résultat final est l'inverse de ce qu'on avait prévu. L'industrialisme crée la vie chère et l'absence de loisirs; tout compte fait, patron ou employé, on travaille aujourd'hui plus qu'autrefois.

L'industrialisme impose la concentration de la population, dans de grandes cités où règnent des conditions

d'existence artificielles et malsaines, moralement et physiquement.

L'industrialisme crée une profonde instabilité des conditions d'existence, dont souffrent toutes les classes de la population. Le fléau moderne du chômage est un des aspects de cette instabilité; or, c'est là un fait sur lequel on ne saurait trop insister, depuis l'avènement du régime industriel le chômage a toujours existé à l'état endémique, même aux périodes de prospérité.

L'excès même du progrès matériel risque fort d'aboutir à quelque cataclysme, ne serait-ce que par l'incessant perfectionnement des procédés militaires de destruction.

L'industrialisme détruit la spiritualité.

Comme un idéal donne des satisfactions que l'on ne peut ni vendre, ni acheter, ni fabriquer à la machine, on s'en moque et on le piétine, tandis qu'on exalte sur tous les tons les plaisirs que l'on peut industrialiser, fabriquer et vendre, les plaisirs qui poussent au travail et à la consommation...

La chaîne est brisée qui nous tenait, nous périssables, unis au monde impérissable, et nous voilà réduits avec nos richesses à n'être que des étoiles errantes, dont la seule raison de vivre est d'être vivants.

GINA LOMBROSO.

Quels que soient donc les indéniables bienfaits qu'ait apporté le machinisme dans le passé, il devient évident qu'à continuer à l'aveugle dans la voie où nous sommes aujourd'hui engagés, nous marchons droit à une catastrophe.

Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles, a dit un jour Paul Valéry dans une page célèbre.

Il faut donc aviser et aviser rapidement. Pour cela, il est nécessaire d'examiner la situation avec clairvoyance et impartialité, de mesurer l'étendue du mal, d'en diagnostiquer les causes: causes immédiates et causes lointaines, causes apparentes et causes profondes; ensuite, de chercher les remèdes et les solutions : solutions immé-

diates et provisoires qui nous tireraient momentanément d'affaire en parant au plus pressé; puis solutions durables et lointaines qui empêcheraient le retour de pareilles catastrophes.

II

LES CAUSES DU MAL

L'élément de mal engendré par le machinisme est-il dû à la machine en soi ou à l'utilisation qu'en a fait le monde moderne?

Dès l'abord, une remarque préliminaire s'impose. Il faut distinguer entre « machine » et « outil ».

Un outil est un instrument de travail plus ou moins perfectionné, mû par la force musculaire des hommes ou des animaux, ou par une force naturelle: vent, eau, etc.

Une machine est un instrument qui dégage une force autonome interne : vapeur, électricité, moteur à explosion.

Une faucheuse tirée par des chevaux est un outil; la même faucheuse, tirée par un tracteur, est un groupe machine.

L'outil est vieux comme le monde, et, quelle que soit sa complexité, ses résultats sont toujours bienfaisants; nous pouvons donc le mettre, une fois pour toutes, hors de cause. La machine, par contre, est de création récente; elle a fait son apparition au XVIIIe siècle et a bouleversé le monde. C'est donc uniquement d'elle qu'il s'agit au cours de cette enquête.

Est-ce la machine qui est responsable des maux de l'industrialisme, ou l'utilisation qu'en a fait l'homme moderne?

La machine n'a ni âme ni cerveau, elle ne peut être responsable en soi.

Inutile d'injurier la machine, elle ne répondra pas, nous dit René Dupuis, prière de s'adresser à l'homme.

La machine, nous dit le professeur d'Ocagne, est comme la langue d'Esope, qui peut être utilisée pour le meilleur et pour le pire.

« *Reproche-t-on aux couteaux les crimes des assassins?* » nous écrit un troisième.

Ceci est l'évidence même, mais le problème n'est cependant pas aussi simple qu'il paraît, et là se pose une question très redoutable, infiniment complexe et troublante, peu étudiée encore, que certains de mes correspondants signalent, mais sur laquelle cette enquête jette cependant peu de lumière; je veux parler de l'interaction de la machine sur l'homme.

Je sais que l'homme fait la machine et que la machine le lui rend bien, écrit G. Duhamel.

Nos machines modernes complexes, nous écrit le sociologue américain Lothrop Stoddard, semblent posséder quelque chose comme une vie propre. La conséquence en est une obscure, mais très réelle symbiose entre l'homme et la machine. Cet inter-vitalisme est si nouveau que ses phénomènes n'ont presque pas été étudiés encore et que ses lois en sont virtuellement inconnues.

Bref,

on en vient à se demander si la machine n'est pas plus forte que l'homme.

J. DE MAUPEOU.

Il semble, en effet, que la machine, une fois créée, amène fatalement par sa nature même certaines conséquences partout identiques dont l'homme constate le danger, qu'il déplore, mais qu'il est incapable d'enrayer. Ainsi on dit : Ne confondez pas « machinisme » et « concentration industrielle » ; sans doute, mais le machinisme n'exige-t-il pas la concentration industrielle pour produire avec efficacité?

Dans « l'U.R.S.S. sans passion », Marc Chadourne nous montre que les méthodes de travail soviétique sont les mêmes que les méthodes américaines :

Devant les méthodes Ford, hier honnies, aujourd'hui exemplaires, les Soviets ont capitulé. Qui veut la fin veut les moyens. La production a ses lois et sa logique, ses nécessités inexorables qui sont les mêmes à Détroit ou à Stalingrad.

Seule une entente internationale pourrait remédier à cela, mais sa réalisation semble bien utopique.

Il y a aujourd'hui dans le monde des rivalités économiques féroces, et il est à craindre qu'il y ait toujours un pays qui, dans un but de domination mondiale, préfère les avantages égoïstes et momentanés de la surindustrialisation, sans se soucier des conséquences néfastes qui peuvent en résulter par la suite.

L. BLÉRIOT.

Prenons un exemple précis : le travail à la chaîne. Admettons que tout le monde soit d'accord pour constater qu'il est socialement nuisible; il suffira cependant qu'une seule grande usine dans le monde travaille à la chaîne, pour que toutes les autres soient obligées d'en faire autant si elles ne veulent pas être distancées dans la concurrence économique. Or, il y aura toujours quelque part un industriel égoïste qui, dans un but de lucre, lancera la chaîne sans se soucier des conséquences. Autre exemple plus grave : tous les pays sont d'accord pour interdire l'emploi des gaz, mais tous fabriquent des gaz, car les gaz sont un élément de puissance, et tout le monde sait qu'il y aura toujours un pays prêt à jouer le tout pour le tout, malgré les signatures et les accords, en utilisant les gaz. L'exemple de la dernière guerre est là pour le prouver.

L'homme est-il plus fort que la machine, ou la machine plus forte que l'homme? Grave problème qui touche à la métaphysique.

Ceci dit, nous poserons en principe que l'homme peut et doit dominer la machine, car d'une part, s'il ne le pouvait, il serait inutile de continuer cette enquête plus avant, et d'autre part le problème de la civilisation consiste justement à dominer la matière, donc la machine qui est un des aspects de la matière. Ce que nous venons d'en dire n'a pas pour but de montrer l'impossibilité de la tâche, mais de nous en faire apprécier la difficulté.

L'homme moderne a utilisé le machinisme en accord avec son idéal et sa mentalité dominante; c'est donc elle

qui est responsable des mauvais résultats que nous constatons aujourd'hui.

Le grand désordre, la crise économique et même les catastrophes qu'il est impossible de ne pas prévoir dans les jours où nous sommes, ne proviennent pas de l'instrument énorme qu'est le machinisme, mais de l'usage désordonné qui en est fait par suite du désordre même des régimes sociaux actuels.

HENRI BARBUSSE.

Or, la mentalité moderne est d'origine assez récente; ses premiers symptômes ont commencé à se manifester à la Renaisssance; sous l'influence des conceptions juives et puritaines ils se sont développés par la Réforme et se sont imposés définitivement par la Révolution française de 1789. Les nouvelles conceptions ont donné le mercantilisme industriel dans le domaine économique, la démocratie égalitaire dans le domaine politique, et le rationalisme matérialiste dans le domaine religieux.

C'est, originairement tout au moins, la machine qui est un produit de la mentalité moderne, nous dit l'orientaliste René Guénon, et non pas l'inverse : tant que les tendances d'ordre matériel ne sont pas devenues prédominantes chez l'homme, il n'a jamais songé à consacrer tout son temps et tous ses efforts à inventer et à construire des machines. Il va sans dire d'ailleurs que les succès obtenus dans ce domaine n'ont fait, par la suite, qu'amplifier et généraliser ces mêmes tendances, mais ce sont celles-ci qui sont au point de départ.

Il est un fait qui étonnera sans doute beaucoup de nos contemporains, si infatués de l'idée de progrès : le principe des machines était connu dès la haute antiquité, et cela chez des peuples fort divers.

Mais alors, direz-vous, pourquoi n'ont-ils pas produit une civilisation industrielle comparable à celle d'aujourd'hui?

La seule réponse que je puisse trouver, écrit l'Américain W. Stuart Chase, est qu'ils ne l'ont pas fait parce qu'ils ne le voulaient pas.

Ils ne voulurent pas y arriver, écrit de son côté Gina Lombroso, parce qu'ils étaient orientés de façon à redouter plus qu'à envier les machines dont nous sommes si fiers.

Une conception de la vie, une orientation différente de la nôtre peut exister. ...Les Romains, les Egyptiens, les Chinois, diversement orientés, avaient des aspirations, des répugnances qui — directement ou indirectement — s'opposaient à l'utilisation de la science dans un but industriel, à la multiplication de la production, à l'augmentation du gaspillage. De même pourtant qu'avec notre orientation il nous est impossible d'arriver au degré où Rome, la Grèce, le moyen âge et la Chine arrivèrent comme perfection esthétique, politique, sociale et morale, perfection qui fut la conséquence logique de leur orientation, — de même il ne leur était pas possible de songer aux applications de machines dont ils méprisaient les avantages.

En tout cas, quelle que soit la part de la mentalité moderne dans la naissance et la création de l'industrialisme, une chose reste certaine, c'est cette mentalité qui en a orienté et dirigé les applications; c'est donc elle qui est responsable de la bonne ou mauvaise utilisation du machinisme. D'autre part, c'est l'aspect économique de cette mentalité qui nous intéresse directement ici, autrement dit l'esprit capitaliste dont nous allons préciser les modalités, car il ne faut pas confondre « capitalisme » et « propriété ».

L'esprit qui anime la vie économique peut varier et a effectivement toujours varié à l'infini; l'esprit qui animait l'artisan médiéval est totalement différent de celui qui inspire aujourd'hui les entreprises capitalistes.

Pour tous les hommes de l'aube du capitalisme, les affaires n'étaient qu'un moyen en vue d'une seule fin suprême, laquelle n'était autre que la vie; ce sont leurs propres intérêts vitaux et ceux des autres hommes avec lesquels et pour lesquels ils travaillaient qui déterminaient la direction et la mesure de leur activité... La richesse était appréciée, on cherchait à l'acquérir, mais elle n'était pas une fin en soi : elle

ne devait servir qu'à la création et à la conservation des valeurs en rapport avec la vie.

WERNER SOMBART.

La conception et l'organisation médiévales s'opposaient au grand développement matériel et économique actuel, mais elle évitait, par contre, la plupart des maux qui accablent le monde moderne : inégalité scandaleuse des fortunes, chômage, misère, paupérisme; instabilité de l'existence, crises économiques et sociales, etc.

Avant l'avènement du capitalisme :

La vie économique dans toutes ses vicissitudes restait subordonnée à la loi religieuse ou morale; il n'était pas encore question de séparation entre la vie économique d'un côté, la religion et la morale de l'autre. Tout acte était encore sous la dépendance immédiate de la suprême instance morale : la volonté divine. Et pour autant que l'esprit du moyen âge restait en vigueur, cette volonté était entièrement et rigoureusement étrangère à la conception mammoniste des choses, et de ce fait la vie matérielle du temps jadis se trouvait tempérée par un solide facteur moral.

WERNER SOMBART.

A la fin du moyen âge :

En même temps que les conceptions, les sentiments et les mentalités, on voit se transformer le système économique du monde; une puissance nouvelle fait son apparition : le capital.

La Renaissance rêvait d'un monde où le capital se mettrait au service de la culture intellectuelle et artistique, considérée comme un but; après la Réforme, et quels que soient les arguments idéaux qu'elle puisse invoquer, le capital n'est plus un moyen, il devient à lui tout seul un but et un idéal.

G. BATAULT.

Il triomphera définitivement par la Révolution française de 1789 et s'imposera alors au monde entier.

L'essence du capitalisme est la recherche du gain, non pour subvenir aux nécessités de la vie ou satisfaire aux

jouissances de l'existence, mais pour le gain lui-même. Son idéal est la masse, non la qualité. Ses moyens d'action sont le crédit et l'agiotage.

Ce qui constitue le capitalisme :

C'est premièrement le caractère... anonyme et impersonnel de la propriété, du travail et de la production. Deuxièmement le but, qui n'est pas la production des utilités réelles en vue de la consommation, mais qui est l'accumulation de ce qu'on appelle les richesses. Troisièmement le crédit, c'est-à-dire la dette, valeur par définition négative, qui est à la base de toute production, au lieu que cette base soit la terre, valeur positive.

Bref, le capitalisme, c'est l'industrie de l'argent, c'est la production de l'argent pour l'argent et par l'argent, où la terre et le travail, la production et la consommation, ne sont que des moyens employés pour arriver à cette fin, seule importante en soi, sans égard et souvent au détriment de tout le reste.

E. MALYNSKI.

Le reste est tout simplement l'homme vivant.

Le monde occidental a déraillé. Ce qui avant n'était qu'un moyen est devenu un but. L'or, les affaires et plus tard les machines, au lieu d'être de simples instruments vers une civilisation plus haute et vers un peu plus de bonheur, sont devenus une fin en soi.

Primitivement, le machinisme fut inventé et utilisé par des artisans, et son but primordial était la création d'objets d'utilité. Au cours des cent cinquante dernières années, le machinisme s'est transformé, il est devenu la propriété d'un patron anonyme et lointain, et son but est devenu la création de profits.

ÉRIC GILL.

Ce qui caractérise l'esprit de nos jours :

C'est son indifférence complète pour le problème de la destinée de l'homme. L'homme est à peu près totalement éliminé

du champ des intérêts économiques.. *Fiat Productio et pereat Homo...*

WERNER SOMBART.

Tout ceci nous a menés dans une impasse apparemment sans issue, et on ne voit pas comment l'humanité sortira du cercle où elle s'est engagée.

Hâtons-nous d'ailleurs d'ajouter que le socialisme n'est pas une issue, car il ne peut qu'aggraver, en les renforçant, les maux du monde moderne. Capitalisme et socialisme ont en effet une base commune d'origine judéo-puritaine.

Le lien mystérieux, l'affinité secrète qui unissent malgré tout les mercantilistes et affairistes puritains aux bolchévistes proviennent, pour une large part, du fait qu'ils ont en commun, tout en tirant des conséquences et des conclusions différentes, une même conception et une même vision du monde.

G. BATAULT.

Selon Gustave le Bon, la civilisation allait osciller désormais entre deux systèmes aussi rebutants pour des âmes éprises de liberté : l'américanisme et le bolchévisme, dont il avait été le premier à saisir et à souligner l'inquiétante analogie.

Dans les deux systèmes, — américanisme et bolchévisme, — nous voyons le même idéal de bonheur terrestre par la production, la même prépondérance de l'économique, le même culte idolâtre de la machine et les mêmes méthodes industrielles qui aboutissent au même résultat : l'écrasement de l'homme asservi aux nécessités économiques.

Selon Ford, la machine a libéré l'homme et réussi là où la religion a échoué. Les Soviets ne disent pas autre chose. Pour eux, elle est le symbole d'un nouveau millénaire, de la science contre la superstition, de la libération définitive de l'humanité.

Pour les Russes, la machine est la plus extraordinaire création de l'homme... elle fera de l'homme le maître de lui-même

et du monde environnant... C'est l'hymne d'éternelle génération, le chant de la vie éternelle... Il voit en elle sa propre finalité, le but suprême.

Sans elle, la vie lui paraît une éternelle damnation, une nuit incessante de ténèbres et d'horreur... la machine est pour lui une fée bienfaisante toujours prête à écarter tous les maux et tous les tourments.

MAURICE GERSHON HINDUS.

La crise économique et industrielle qui nous atteint si durement n'est donc que l'aspect extérieur et superficiel de la crise profonde qui secoue le monde et menace les fondements mêmes de notre civilisation.

La crise mondiale actuelle n'est pas une chute brusque dans l'abîme; elle est l'aboutissant logique des faux principes sur lesquels repose notre civilisation. Elle était prévisible et elle a été prévue par des hommes au regard profond, qui ont su pénétrer l'avenir à travers le masque trompeur des apparences et le mirage des illusions, si généreuses soient-elles. Citons entre autres « Past and Present » de Thomas Carlyle, et « Erewhon », de Samuel Butler, deux livres prophétiques écrits il y a environ un siècle, et, plus près de nous, « la Crise du Monde moderne », de René Guénon.

La crise n'est pas une crise de circonstances; elle est une crise de système. Le monde moderne, produit de la Renaissance, de la Réforme et de la Révolution de 1789 s'écroule, et un monde nouveau commence lentement à s'élaborer.

L'histoire contemporaine s'achève et voici que commence une ère inconnue...

Les hommes qui pressentaient l'avenir avaient depuis longtemps conscience que des catastrophe étaient imminentes, et ils en discernaient les symptômes spirituels sous les dehors d'une vie tranquille et bien arrangée... Le fait qu'aujourd'hui tout l'univers entre en dissolution ne doit pas étonner ceux qui ont été attentifs aux mouvements de l'esprit...

NICOLAS BERDIAEFF.

III

LES RÉFORMES DE L'AVENIR

Que faire? Le remède est-il d'ordre technique, social ou spirituel?

Dans ses débuts, la machine a grisé l'homme.

L'explosion d'inventions qui marqua le XIX[e] siècle achève de faire chavirer les esprits. L'homme se croit Dieu. La science et la technique, considérées comme toujours bienfaisantes, deviennent les divinités tutélaires de la cité. Le taylorisme, la rationalisation sont élevés à la hauteur de véritables conceptions mystiques.

P. LUCIUS.

Tant que cette hypnose durait, il n'y avait rien à faire, mais la crise s'est chargée de dissiper cette gigantesque hallucination collective.

Certains faits récents ont profondément impressionné les masses; pour la première fois dans l'histoire du monde, on a délibérément brûlé du blé; l'absurdité d'un régime économique qui fait détruire des récoltes, alors que des millions de gens souffrent de la faim, a éclaté ainsi aux yeux de tous.

Il y a donc aujourd'hui un point essentiel d'acquis; la nécessité de profondes et urgentes réformes. Reste à décider lesquelles.

Il va de soi que les réformes suggérées par cette enquête restent pour le moment sur un plan idéal, puisque aucun de ceux qui les proposent ne dispose du pouvoir effectif de les appliquer. Toutefois, pour décréter des réformes efficaces, il est indispensable au préalable de voir clair dans l'imbroglio actuel, et seuls ceux qui ont le loisir de méditer peuvent trouver une issue et formuler un plan d'action que les hommes au pouvoir pourront tenter d'appliquer.

Or, comme nous l'avons déjà fait ressortir, un point capital se dégage de cette enquête : le chaos actuel n'est

pas une crise de circonstances, mais une crise de système. Seul donc, un long et douloureux processus de redressement pourra en venir à bout, et ce redressement, pour être efficace, devra se faire sur un plan international, pour ne pas dire mondial, car aujourd'hui les interactions économiques mondiales, dues au développement de la technique, sont trop étroitement solidaires pour que des réformes entreprises sur un plan exclusivement national puissent agir de façon durable et efficace.

D'autre part, le temps presse, car la gravité de la situation est telle que des catastrophes sont imminentes. D'une part, donc, les seules réformes vraiment efficaces sont des réformes à longue échéance, et, d'autre part, dans bien des cas, on ne peut pas attendre. Il est donc nécessaire de prendre des mesures de sauvegarde provisoires, mais immédiates, qui permettent de durer le temps suffisant pour obtenir une amélioration définitive.

Il est inutile de nous étendre ici sur les réformes provisoires et immédiates. Elles peuvent être prises sur le plan national, varient suivant les pays et les circonstances, et sont du ressort des gouvernements. Les secours de chômage, les contingentements, les accords douaniers, rentrent dans cette catégorie.

Toutefois, ces mesures, si elles neutralisent momentanément les effets néfastes de la crise, ne suppriment pas la cause du mal.

Il ne peut s'agir d'établir ici un programme de réforme complet, précis et détaillé, car il sortirait du cadre de cet article et surtout il est encore un peu tôt pour cela. Tout au plus peut-on espérer mettre un peu d'ordre et de clarté dans le chaos actuel des idées et des faits, et indiquer la tendance générale et le sens des réformes à opérer...

Celles-ci doivent être à la fois d'ordre technique, social et spirituel, car ces trois domaines sont liés, et rien ne passe dans l'un qui n'ait ses répercussions immédiates dans les deux autres.

Réformes d'ordre technique. — Etant du domaine de la technique pure, c'est aux techniciens à les formuler

et à les préciser. Elles pourraient notamment et devraient remédier au côté malsain et dangereux du machinisme.

Une multitude de précautions est nécessaire pour lutter contre le rôle malsain ou dangereux de la grande industrie,

nous dit le biologiste anglais J. S. Haldane, qui est chargé de la surveillance sanitaire et sociale de toutes les mines d'Angleterre.

Dans cet ordre d'idées, de sérieuses améliorations ont été déjà effectuées depuis un siècle, mais beaucoup reste encore à faire.

Il y a d'autre part des réformes purement techniques qui ont d'heureuses répercussions sociales; le développement de la force électrique permet la décentralisation industrielle et favorise la renaissance de l'artisanat, tant citadin qu'agricole. L'électricité permet aussi de construire des usines saines, propres et agréables à voir.

On pourrait multiplier les exemples de ce genre. Bornons-nous à poser le principe des réformes techniques.

Réformes d'ordre social. — De ce côté, il y a beaucoup à faire. Le libéralisme économique a eu des résultats désastreux : il faut remplacer l'économie basée sur l'individualisme égalitaire par une économie sociale à base corporative; de ce côté, on pourrait s'inspirer utilement de la splendide organisation médiévale, et certains grands pays, comme l'Italie fasciste ou la nouvelle Autriche, commencent résolument à s'orienter dans cette voie, prônée également par l'Eglise catholique.

Naturellement, un changement aussi considérable d'orientation sociale exige beaucoup de tâtonnements et de prudence, mais le principe en est généralement admis.

Parallèlement à l'idée corporative, la renaissance de l'artisanat s'affirme et se développe. Nous avons vu qu'il ne fallait pas confondre « machinisme » et « concentration industrielle », celle-ci étant considérée comme néfaste au point de vue social; alliée au progrès de la technique, la renaissance corporative et artisanale lutte avec efficacité contre cette concentration. Corporation et artisanat ne sont pas une panacée universelle, et il y a des

domaines où l'artisanat est inapplicable, celui de l'industrie lourde, par exemple. Toutefois, ses possibilités sont déjà assez vastes pour que les effets bienfaisants de ces deux réformes se fassent vite sentir.

Les conditions exceptionnelles du XIXe siècle ont permis à l'Europe de devenir l'usine du monde et, ce faisant, certains pays ont délibérément sacrifié leur agriculture à leur industrie. Cette époque est finie sans retour. Le reste du monde s'industrialise lentement; les marchés se ferment un à un, les barrières douanières s'élèvent et les boycottages économiques s'installent un peu partout. Les conditions exceptionnelles qui ont présidé au développement industriel de l'Europe ne reviendront jamais, il faut en prendre son parti et s'organiser en conséquence. Cela signifie pour certains pays une réorganisation totale.

La France, qui a gardé un certain équilibre entre l'économie rurale et l'économie industrielle, retire aujourd'hui le bénéfice de cet esprit de mesure, qui fut longtemps tourné en dérision par l'étranger industrialisé et américanisé.

Il y a aussi des mesures d'ordre social qui peuvent avoir d'heureux effets, telles que la restriction et l'interdiction du travail des femmes et des enfants dans les usines; dans une société bien ordonnée, chacun doit remplir un rôle conforme à sa nature; la femme est mal adaptée à ce genre de travail, et il est absurde, à une époque de chômage, de faire travailler des femmes alors que tant d'hommes se croisent les bras.

Il y a également un problème connexe et délicat : celui de la surpopulation; par un ensemble de causes qu'il serait trop long d'énumérer ici, l'industrialisme tend à amener un accroissement rapide de la population. La population du globe était, en 1810, de 680 millions d'habitants, et, en 1913, de 1 milliard 750 millions. En l'espace d'un siècle, elle avait donc augmenté de plus d'un milliard. Or, il est manifeste que certains pays, comme l'Allemagne et le Japon, souffrent terriblement d'un ex-

cès de population qui est une des causes principales de guerre.

Certains gouvernements préconisent officiellement la limitation des naissances par le « Birth Control » (Angleterre entre autres). D'autres, au contraire, comme l'Allemagne et l'Italie, poussent dans un but militaire au développement illimité de la population. Le « Birth Control », autorisé par certaines églises protestantes, est interdit par l'Eglise catholique. En tout cas, il y a un fait certain et universel : après une poussée forcenée due à l'industrialisation, le rythme des naissances et de l'accroissement de la population revient partout à une cadence normale que nous appellerons pré-industrielle. La courbe démographique a subi successivement partout la même évolution dans le monde entier. Il ne semble pas que ni les gouvernements, ni les Eglises soient capables de la modifier sensiblement, et de ce côté l'avenir s'annonce moins inquiétant.

Au point de vue sanitaire et social, le développement du naturisme et des sports, malgré d'inévitables abus dus principalement au commercialisme de notre époque, marque une bienfaisante réaction contre la vie malsaine de la cité : dans ce domaine, la belle institution sportive des sokols tchéco-slovaques pourrait servir de modèle social et de réaction contre l'abus américain du record à tout prix.

Dans cet immense effort de redressement, l'art, créateur de beauté, peut jouer un rôle important. L'art ne doit pas être une chose accessoire et extérieure, il doit faire partie intégrale de la vie humaine; il en était ainsi autrefois. Les maisons que nos ancêtres habitaient, les vêtements dont ils s'habillaient, les objets dont ils se servaient étaient beaux et, par leur variété, s'harmonisaient au cadre des diverses natures environnantes. Il en est encore ainsi au Japon, où l'objet le plus usuel est d'un goût parfait. L'industrialisme a amené le divorce de l'art et de la vie, mais ce n'est pas là une conséquence fatale du machinisme et il pourrait en être tout autrement. D'ailleurs, il se manifeste partout, depuis vingt-

cinq ans, une renaissance artistique très nette. C'est là un symptôme dont l'importance peut être difficilement surestimée.

L'art est un mode de vie supérieure, il représente une victoire sur la mort.

A. ROUSSEAUX.

L'art est un reflet de la spiritualité; à ce titre il peut lutter efficacement contre le matérialisme mercantile de notre époque, et par ailleurs il embellit et anoblit l'atmosphère de l'existence humaine. De ce côté, il y a beaucoup à faire, car le cadre de la vie industrielle est trop souvent encore sordide, déprimant et malsain.

Enfin, dans le domaine social qui touche à l'économie capitaliste, il y aurait de grandes réformes à opérer touchant les abus du crédit et de la publicité. Tous deux ont pour but de créer des besoins factices incessamment renouvelés, afin de permettre un développement illimité du machinisme et des affaires. Ceci provient de l'erreur capitaliste, qui met le moyen, c'est-à-dire le machinisme et les affaires, avant le but qui est l'homme vivant, et qui développe les premiers au détriment du second. Il y a là un monstrueux renversement des valeurs qui est au fond d'ordre spirituel et qui nous amène au troisième et dernier point de cette enquête : les réformes d'ordre spirituel.

Réformes d'ordre spirituel. — Les réformes d'ordre technique et social sont subordonnées aux réformes d'ordre spirituel qui en conditionnent les modalités et les rendent possibles. Tout changement doit être conçu en idée avant d'être appliqué en fait, et, quoi qu'on en dise, ce sont les idées qui mènent le monde.

Le problème du machinisme est le problème même de l'humanité; c'est le réduire ou le mal comprendre que le présenter autrement.

J. LAFITTE.

C'est donc au spirituel qu'il incombe de corriger tout cela,

nous dit le président de la chambre de commerce de Lyon, M. Isaac.

Car ce qui doit dominer comme préoccupation, c'est que la machine soit faite pour l'homme, et non l'homme pour la machine. ANDRÉ SIEGFRIED.

Une économie qui avait perdu de vue son véritable but, qui s'organisait sans tenir aucun compte de la nature, qui méconnaissait les réalités les plus essentielles en ne voulant voir partout que besoins à susciter pour avoir à les satisfaire et pour chercher dans cette satisfaction une source de profits toujours plus grands; une économie qui ne voulait voir dans l'homme, en définitive, qu'une sorte de matière à exploiter au profit de l'argent, au lieu d'y voir une fin à servir; une pareille économie ne devait-elle pas aboutir un jour à la catastrophe?

R. P. COULET.

Le monde moderne a fait faillite parce qu'il a sacrifié toutes les valeurs supérieures à un idéal exclusif de bonheur terrestre, le bonheur étant identifié avec le bien-être matériel; or, il n'a jamais donné le bonheur et il ne peut même plus assurer le bien-être matériel.

Arrivant nous-mêmes, écrit Pierre Lucius, au point d'articulation de deux périodes de l'histoire, n'appartenant déjà plus à celle qui s'achève sous nos yeux, nous saisissons que le monde a vécu pendant cinq cents ans du potentiel intellectuel et moral que le moyen âge, méditatif et concentré, avait accumulé.

Il n'y a plus moyen, écrit de son côté A. J. Penty, il n'y a plus moyen actuellement de nier le fait que l'emploi inconsidéré du machinisme soit une menace pour la civilisation. Nous vivons aujourd'hui dans une société anormale, et c'est folie que de vouloir stabiliser l'anormal. La seule solution est un retour à la normale.

La solution du problème du machinisme exige un renversement des conceptions et des méthodes actuelles. Nous devons apprendre à subordonner les moyens aux fins, et pour cela nous devons acquérir de nouvelles valeurs et changer nos ha-

bitudes courantes de pensée et de vie. Le problème du machinisme n'est donc pas un problème isolé, il fait partie d'une maladie spirituelle intérieure.

La restriction du machinisme semble pur obscurantisme aux adeptes de la philosophie matérialiste ; c'est pécher contre la lumière, alors qu'en réalité ce serait la suprême sagesse.

Pour maîtriser le machinisme, nous devons exalter les fins supérieures et subordonner les activités matérielles aux fins spirituelles.

Nous devons exiger que les intérêts de la société, de la religion, de la vie et de la culture passent en premier et que l'emploi du machinisme soit réduit lorsqu'il entre en conflit avec l'un d'eux; nous devons approcher le problème du machinisme d'un point de vue qualitatif plutôt que quantitatif, et alors nous serons à même de formuler des principes pour son contrôle.

A. J. PENTY.

La véritable civilisation, il faut le répéter sans trêve, est d'ordre spirituel.

LUC DURTAIN.

C'est un grand idéal qui crée les grandes civilisations... Nos sages nous ont appris que c'est la vérité qui sauve les hommes de l'annihilation, non les choses matérielles... Les peuples souffrent d'un déséquilibre quand leur puissance n'est pas dirigée par une vérité intérieure, semblables en cela à une auto privée de chauffeur et lancée à l'aveugle.

RABINDRANATH TAGORE.

C'est une conception du monde et de la vie basée sur un idéal de bonheur terrestre matérialiste et quantitatif qui a orienté l'activité humaine dans le sens du développement illimité du mercantilisme industriel et a produit le déséquilibre actuel.

La crise économique qui nous atteint si durement n'est que l'aspect extérieur et superficiel de la crise profonde qui secoue le monde et menace les fondements mêmes de notre civilisation.

A un moment donné, nous nous sommes engagés dans une voie séduisante, mais fausse, parce qu'elle brisait

l'armature spirituelle de la société occidentale, et cette voie nous a menés au désastre.

Or, toute tentative de redressement qui ne tiendra pas compte des racines profondes de cette civilisation ne pourra être qu'illusoire et vaine, même s'il en résulte une amélioration passagère.

Il faut donc commencer par instaurer une nouvelle conception du monde, une nouvelle mystique de la vie et de ses fins dernières qui rétablisse l'équilibre des valeurs.

Le but des efforts humains ne doit plus être uniquement la production, mais la création d'une civilisation supérieure, image terrestre de la spiritualité éternelle.

Il ne sera plus alors impossible d'entrevoir le rêve d'une société aristocratique où la machine remplacera les esclaves d'autrefois et les prolétaires d'aujourd'hui.

Et, dit le docteur Ch. Nicolle, c'est précisément, peut-être, par le judicieux développement d'un machinisme strictement limité à son domaine, que l'homme, allégé dans ses soucis matériels, assurera le mieux dans l'avenir l'indépendance et le développement de sa personnalité spirituelle. Quelles ressources Prométhée, le génie humain, n'a-t-il pas tiré de son vieil ennemi le feu ?

LÉON DE PONCINS.

SCÈNES NORMANDES

—

I

LE CIDRE

Le meilleur cidre est celui du Pays d'Auge; mais on en fait d'excellent dans le Pays de Caux et le Roumois. Il faut voir les cours de fermes au printemps, quand les pommiers sont en fleurs; il faut les revoir à l'entrée de l'hiver, quand le travail a cessé dans les champs et que l'on *brasse*.

Beaucoup de fermiers possèdent eux-mêmes le broyeur et le pressoir nécessaires à la préparation du cidre. Le broyeur est mû à bras d'hommes : on verse les pommes amenées à pleines hottes, dans un entonnoir au bas duquel tournent deux « noix » dont les dents déchirent la pulpe des fruits, qui tombent dans un baquet. Le pressoir est tout près : c'est une grande table carrée, dressée sur des tréteaux. En son milieu, la vis retient, attachée tout en haut, la pièce de fer où l'on passera les perches pour le serrage. On dispose le marc de pommes en lits bien carrés, bien réguliers, qui laissent sur les bords de la table une large rigole. Chaque lit de pommes, haut d'une quinzaine de centimètres, est séparé du suivant par une mince couche de pailles bien droites, par lesquelles s'écoulera le jus. Quand on arrive en haut de la vis, on dispose sur le marc des planches, puis des « chantiers » de chêne, et on serre. D'abord, cela va tout seul : le jus coule, abondant, suinte des extrémités de toutes les pailles, emplit les rigoles ménagées au pourtour du pressoir. On le recueille dans un baquet et quand le baquet s'emplit, on le « puche » pour le mettre dans les tonneaux

où il va fermenter à loisir. Mais bientôt l'effort des hommes se fait plus violent: le marc s'aplatit sur le pressoir, le jus ne coule plus que goutte à goutte au bout des pailles. Les hommes peinent. Les gamins du voisinage joignent leur faiblesse à la force des brasseurs, s'arc-boutent aux perches, tirent et poussent; le marc est plat comme une galette. Quand on démonte le pressoir, les morceaux de pommes concassées adhèrent les uns aux autres comme s'ils avaient été soudés.

C'est un régal que de goûter le premier jus pressé, de plonger un chalumeau dans le baquet rempli de cette ambroisie sucrée, parfumée. Mais le « cidre doux » se venge de ceux qui en boivent trop...

Vers la mi-novembre, toute la Normandie sent la pomme écrasée. On répand le marc de pommes où l'on peut, sans trop se soucier de l'odeur qu'il va dégager en fermentant et qui est douce aux nez normands, comme la choucroute aux Alsaciens. Pour les autres, c'est une vraie puanteur. Alors, les grandes « pipes », dans les celliers et les caves sont remplies de cidre qui « travaille » et qui, bientôt, va « bouillir ». Quand il aura cessé, il sera bon à boire, vers la fin de l'hiver ou le début du printemps. Dans un coin du cellier, quelques bouteilles, au goulot cerclé de fil de fer coiffant le bouchon, gardent pour les grands jours le premier jus, le « cidre bouché ». Mais parfois, malgré ficelles et fils de fer, une salve d'artillerie réveille le propriétaire du clos : les bouchons sautent sans attendre les invités, le nectar se répand dans le cellier...

« Normands, tous que nous sommes, a dit Flaubert, nous avons du cidre dans les veines : c'est une boisson aigre et fermentée et qui, quelquefois, fait sauter la bonde ».

Le cidre — hélas! — n'est pas le seul produit de la pomme. Je ne parle point de l'innocent sucre de pommes, gloire des confiseries de Rouen, et que l'on vend en bâtons enrubannés, mais de l'eau-de-vie que l'on tire de la distillation des cidres. De ferme en ferme, circule l'alambic, et du serpentin de l'alambic sort un alcool trop

délicieux au palais des connaisseurs. La Normandie est une des provinces où l'alcoolisme a fait les plus effrayants ravages. Le « privilège » des bouilleurs de cru est un article de foi de tous les programmes électoraux, à quelque parti qu'appartiennent les candidats. On n'ose y toucher. Il est possible que chacun ait le droit de faire de sa récolte ce que bon lui semble; mais il est non moins sûr que la race s'abâtardit et que les asiles d'aliénés et les prisons doivent une bonne part de leur clientèle — sinon leur clientèle presque entière — à l'alcoolisme. Dans les villes, ici comme ailleurs, et plus qu'ailleurs même, il y a le débit, le « bistro »; à la campagne, il y a le bouilleur de cru, et il y a aussi, au village, le cabaret. Deux causes d'abrutissement et de démoralisation, deux causes bien connues et dont nul n'ignore les effets. Jamais on ne boit un café qui ne soit « consolé » d'une quantité d'eau-de-vie, de « calvados » ou de « fil » souvent égale au volume du café lui-même. On habitue tôt les enfants à ces breuvages de mort. Et l'enseignement de l'école, ni le sermon à l'église, ni l'action des sociétés de tempérance n'y changeront grand'chose tant que de mesquines questions électorales et politiques prendront le pas sur le problème vital de la santé publique.

II

FOIRES ET ASSEMBLÉES

Avant que l'on eût des camionnettes, on attelait la carriole pour se rendre à la foire ou au marché. La fermière y mettait les œufs et la volaille; les hommes poussaient devant eux le bétail à vendre.

Les chemins sont pleins de gars en *blaude* bleue, de femmes en caraco noir, de carrioles, de bestiaux. Au bourg, bêtes et gens s'entassent sur la place. Les vaches sont attachées à des cordes, alignées sous les arbres. Acheteurs et vendeurs tournent autour, regardant, tâtant, palpant. Plus loin, des maquignons font trotter des chevaux. On discute, on feint de quitter la place, mais on revient, comme à regret: les pistoles changent de poche,

les billets de portefeuille. Puis, au coup de midi, on va s'asseoir à l'auberge devant un de ces plantureux repas arrosés de cidre bouché, coupés d'un trou normand — une rasade d'eau-de-vie — quand les affaires ont été profitables. Mais l'homme s'offre seul ce luxe : la fermière achève de vendre ses œufs, son beurre, ses poulets aux retardataires, et puis, tirant de son cabas une miche de pain et des œufs durs, un cruchon de cidre, elle se restaure.

Tout cela est en train de se modifier. Beaucoup de marchés ont perdu de leur importance : l'automobile a multiplié les tournées de ramassage faites par les acheteurs dans les fermes. Les carrioles dételées, brancards en l'air, tandis que les chevaux mangeaient le fourrage répandu à leurs pieds ou demeuraient sagement le nez dans la musette, cèdent la place aux camions, comme les coiffes les bonnets tuyautés, les caracos et les gros bas de coton, les blaudes et les casquettes de soie, les mouchoirs rouges et les parapluies bleus, les sabots de bois et les chemises de lin, se sont enfuis devant « l'article-réclame », livré à domicile, sur commande, par la succursale du grand magasin de Paris...

Mais il y a toujours les foires et les « assemblées ». Elles ont naturellement changé d'aspect, elles aussi. Peu importe : leur attrait demeure tout pareil à ce qu'il était jadis. On y va voir, les « montreux de quoi », les « faiseux vè », et la foule y est aussi nombreuse qu'autrefois.

Les plus célèbres sont la foire Saint-Romain, à Rouen, qui se tient en octobre, et la foire Saint-Michel, au Havre, un mois plus tôt; mais à Elbeuf, la foire est aussi très fréquentée, et, dans chaque canton, dans chaque bourg, il y a des assemblées qui attirent tous les gens des environs.

Dès la première semaine d'octobre, les routes qui mènent à Rouen sont encombrées de roulottes s'acheminant vers la ville. Les forains s'installent sur les boulevards, qui, tracés à la place des anciennes fortifications, décrivent un arc de cercle de Cauchoise à Saint-Hilaire. Les loteries, les marchands de sucre de pomme et de

pain d'épices, les bazars de toute sorte tiennent le bas de la ville, de la place Cauchoise à la place Beauvoisine, et cela fait deux bons kilomètres. Les loges foraines, les baraques occupent le reste, et, de plus, la place du Boulingrin voisine du Cirque. Pendant trois semaines, cette ville de toile et de planches reste installée au cœur de la ville de pierre, et c'est chaque soir un afflux énorme de badauds qui emplissent la chaussée où toute circulation de voitures est arrêtée. Les dimanches, tout le Pays de Caux et tout le Roumois sont là, les hommes endimanchés, les femmes en falbalas; on fait queue devant certaines baraques. De génération en génération, la célébrité des Rancy, des Pleyel, des Corvi, s'est transmise. On dit à Rouen : « malin comme un singe à Corvi », car les acteurs à quatre pattes, singes et chiens du fameux montreur de bêtes dressées, par les tours qu'ils font, par leur air de bons apôtres, gagnent à chaque représentation des bravos que pourraient leur envier des comédiens doués de la parole. Les ménageries tiennent le Boulingrin. Bidel et Pezon ne manquaient point autrefois la Foire Saint-Romain. L'un travaillait « en férocité », l'autre semblait ne devoir qu'à sa douceur ce qu'il obtenait des fauves, mais tous deux étaient pareillement célèbres et, dans toute la région, quand on voulait dire d'un homme qu'il savait se faire obéir par tous les moyens, on l'appelait un *bidel,* comme si le nom du dompteur eût été un mot de la langue, un nom commun. Un théâtre — qui portait le nom de son fondateur, Cochery, — jouait le répertoire du Châtelet, adapté aux nécessités de la mise en scène foraine. *Le Pied de Mouton, Rotomago, La Belle aux bois dormant,* alternaient sur l'affiche. On voyait le Prince charmant et la Princesse à la parade sur les tréteaux extérieurs, et, dans leurs vêtements de théâtre, grelotter sous la bise de novembre. La parade! L'éclat des cuivres, les facéties des pitres, le rire des Augustes, les tours des chiens savants, la gentillesse des poneys dressés à marcher tout debout, le sourire figé des ballerines et des acrobates, sous les lumières des projecteurs, le beuglement des manèges à vapeur, le bruit de tonnerre

des wagonnets glissant sur le rail des montagnes russes, les cris des femmes effrayées, le tintamarre des clochettes, le mélange affreux des symphonies moulues par les orgues mécaniques, le rugissement des lions, l'odeur du hareng grillé et des gaufres, tout cela composait une sorte de monstrueuse kermesse à la Téniers, mais où les cinq sens, et non plus la vue seule, chaviraient sous l'excès des sensations offertes simultanément. C'était un grouillement merveilleux; les mères serraient les enfants cramponnés à leurs jupes; ils riaient de plaisir et pleuraient de crainte devant ce pandaemonium leur révélant d'un seul coup tant et tant d'êtres et de choses inconnues.

Les coupeurs de bourses opéraient avec la dextérité des « physiciens » dont on admirait les tours, et, parfois, une voix qu'étranglait la fureur hurlait de désespoir en constatant la disparition d'un porte-monnaie, d'un sac, d'un vêtement. Et tel qui avait débarqué tout joyeux le matin, à la gare de la rue Verte, s'en allait penaud au commissariat conter son malheur et demander qu'on le rapatrie.

On voyait aussi des « phénomènes », femmes à barbe, hommes-troncs, femmes-torpilles. Un bonimenteur racolait les passants, entre deux roulements de tambour. Les militaires ne payaient que moitié prix; les enfants n'étaient point admis, moyen sûr d'attiser la curiosité des adultes. Des lutteurs paradaient, appelant l'amateur, lui offrant « un caleçon » et lui promettant une prime s'il parvenait à terrasser l'Alcide aux poignets serrés dans ses bracelets de cuir lacé, et qui portait sur ses gros muscles, saillants comme ceux d'un écorché, une peau de panthère agrafée par les pattes sur les épaules. Mais le plus couru de ces spectacles, c'était la « Tentation de saint Antoine » du père Legrain, une baraque célèbre dans tout le pays de Caux depuis des générations. L'ancêtre, qui avait eu l'idée de génie de ressusciter pour des marionnettes le pieux mystère du moyen âge était mort depuis longtemps déjà, quand Flaubert, enfant, y vint entendre le dialogue de l'ermite et de ses tourmenteurs et y prendre l'idée d'un chef-d'œuvre...

Pour plus intimes qu'elles soient, les assemblées des bourgs et des communes rurales ne sont pas attendues avec moins d'impatience que ces grandes foires des villes. Comme la Saint-Romain ou la Saint-Michel, elles sont prétexte à bombances. Les boulangers d'alentour cuisent galettes et brioches, friandises de toutes sortes. Une chanson patoise du pays de Caux le dit en vers de mirliton :

> C'est la fée (foire) d'Autretot
> Qu'est un' superbe assemblée...
> No mange l'galuchon (galette)
> Qu'ça vos enlève, qu'ça vos enlève,
> No mange l'galuchon,
> Qu'ça vos enlève tant qu'ça sent bon...

Autretot est une commune du canton d'Yvetot, à quatre kilomètres au nord de la sous-préfecture, sur la route de Cany; mais l'odeur du galuchon — la galette feuilletée — le parfum de la pâte luisante de beurre frais, que l'on met cuire au four, est aussi délectable à Duclair, à Caudebec, à Quillebeuf...

Presque toutes ces assemblées se tiennent au jour de la fête patronale du pays. Tout près de Rouen, non loin de Canteleu, le 9 septembre, on se rend en pèlerinage à la chapelle de Saint-Gorgon (que les gens du pays prononcent Gourgon). Cette chapelle est charmante: elle fut, au milieu d'un clos planté de pommiers, construite au XVIe siècle. L'abbé Cochet, le savant historien de la Normandie, a daté de 1611 à 1613 les peintures barbares qui ornent les pièces de la charpente. Une statue représente le saint à cheval : il tient un oiseau à la main. Gorgon — Gorgonius — subit le martyre sous Dioclétien : on lui déchira la peau avec des peignes de fer, puis on lui versa du sel et du vinaigre sur les plaies saignantes avant de l'étrangler avec un lacet. Il fut inhumé sur la Voie Latine, puis ses reliques, nous apprend Georges Dubosc, furent dispersées. Une église de la Woëvre, que la guerre a démolie, les avait recueillies.

L'assemblée du 9 septembre mettait déjà en liesse tout le pays dès le XIVe siècle, puisque la Confrérie du Saint-Esprit de Canteleu avait droit, en vertu d'une ancienne

concession confirmée par charte de l'année 1330, puis par lettres patentes d'Henry V d'Angleterre en 1440, à « tous les deniers perçus de la marchandise de Rouen à Croisset et de Croisset à Rouen, le dimanche après la fête de saint Georges, jour de l'assemblée de Saint-Gourgon (1) ». L'usage était de manger à la Saint-Gourgon force dindons (ces oiseaux de basse-cour furent importés en Normandie au XVIe siècle, et un poète rouennais, Ferrand, a chanté les dindons de la Saint-Gourgon en vers burlesques :

La Sotteville, la Saint-Gourgon,
Voilà les Assemblées qui viennent!
Je veux y manger un dindon,
Il n'y a pas de choses qui tiennent!

Dans un autre poème sur le même sujet, Ferrand s'écrie avec emphase :

Dans cet endroit charmant, mon Dieu, que de voitures!

car les prés avoisinant la chapelle et l'assemblée étaient, ce jour-là, tout remplis d'attelages amenant les gens à la fête. Il y avait des bals champêtres, avec des violoneux perchés sur des tonneaux. Les baraques foraines étaient rangées dans l'avenue menant au château, et le soir venu, on tirait un feu d'artifice et on buvait force bolées de cidre. Le cru est, en effet, le meilleur de la région. Montigny et la Vaupalière, tout près de là, en pleine forêt de Roumare, produisent des pommes réputées. Et une autre chose attirait certainement les jeunes gens à l'assemblée et au pèlerinage de Saint-Gourgon, et c'était la croyance répandue dans tout le pays que les filles qui priaient le saint trouvaient un excellent mari dans l'année...

III

LES ROIS. LA SAINT-JEAN

Aux Rois, ce n'est point de la galette que l'on cuit en

(1) *Les Environs de Rouen* (Rouen, Augé, 1899, p. 198).

Normandie, mais de la brioche. Sur les rives de la Seine, on appelle cela de la *norole* ou *nourole*. Ce mot-là, comme tant d'autres que l'on a vite fait de croire du patois, est un vieux mot de la langue romane. Le dictionnaire de Roquefort le donne, avec son sens qui n'a point varié plus que la manière de le dire: brioche, sorte de pâtisserie. La *nourole* des Rois, les boulangers, autrefois, la donnaient à leurs clients. L'usage de cette générosité s'est perdu aujourd'hui, mais point celui de glisser dans la pâte, une fève; seulement, on remplace volontiers, à Rouen comme à Paris, la fève par une poupée minuscule de porcelaine. Celui qui, roi de la fève, voudrait dissimuler la faveur du sort et échapper aux devoirs que lui crée sa grandeur éphémère, ne pourrait avaler la poupée de porcelaine comme il eût fait d'un haricot sans risque de périr étouffé. Belle occasion de crier : « le roi boit! » et de boire à sa santé. La brioche des rois est divisée en parts et il y a une part, plusieurs parts, même, pour les pauvres. Depuis des temps immémoriaux, les enfants vont, le soir venu, quêter de porte en porte le jour des Rois et demander la part des pauvres, la « part à Dieu ».

Ils chantent :

Donnez, donnez, la part à Dieu,
La part à Dieu, notre Seigneur
Qui nous éclaire à trois chandelles,
Le maître et la maîtresse,
Et les petits enfants,
Et li valets,
Et li valets,
Réunis en ce jour.
Pour Dieu,
Pour Dieu,
Donnez-nous la part à Dieu.

Autour de la porte à laquelle ils ont sonné, les enfants forment le cercle. Ils tiennent au bout d'un bâton, pour ne point se brûler les mains, une lanterne de papier, un falot qu'éclaire une chandelle. Ils sont enveloppés de cache-nez et leur haleine, à chaque syllabe du chant naïf, fait un halo de vapeur dans l'air froid de la nuit.

Ils chantent :

Nous vous dirons les Evandieu,
Les Evandieu d'Notre Seigneur!
Je l'ons vu vif, je l'ons vü mort,
A la croix de Dieu, fidèle,
Qui nous éclaire à trois chandelles,
Le maître et la maîtresse,
Et les petits enfants,
Et li valets...

Les couplets, transmis de génération en génération, se suivent, sur la mélopée qui répète sans variations les quatre mêmes notes. L'huis tarde à s'ouvrir et la complainte est finie. Les enfants attendent, puis chantent sur l'air d'*O filii et filiæ*, cette fois :

N'oubliez pas les p'tits chanteurs
Qui chant'nt les louang's du Seigneur.
Un jour viendra,
Dieu vous l'rendra.
Alleluia!

Si rien ne vient encore, les paroles se font menaçantes : mais les petits chanteurs n'ont point à exécuter leur menace de pisser sur le seuil. La porte s'entre-bâille et si la *nourole* est déjà mangée, si toutes les parts ont été distribuées aux quêteurs venus avant ceux-là, on leur donne quelques pièces de monnaie. Et ils repartent pour aller plus loin, s'arrêter devant une autre maison. Très tard, les petites lumières tremblotantes trouent la nuit; les voix aiguës trouent le silence. Parfois, tout redevient noir et tout se tait jusqu'à ce qu'une lumière reparaisse au détour d'un chemin et qu'un écho répète encore :

Pour Dieu,
Pour Dieu,
Donnez-nous la part à Dieu.

§

Dans les quinze jours qui précèdent la Saint-Jean d'été, la coutume est de se réunir, le soir, après le souper, et de danser en rond. Les jeunes gens se tiennent par la

main, un garçon, une fille, un garçon, une fille. Dans la journée, on a hissé une couronne de feuilles et de branches, attachée à des cordes d'une maison à une autre, car c'est à un carrefour, sur une place, qu'a lieu la fête, une fête toute simple, où l'on vient en habits de travail, mais une fête bien joyeuse. Il y a trente-cinq ou quarante ans à peine, on dansait et on chantait encore à la Saint-Jean dans les faubourgs de Rouen. On ignorait le cinéma et les ouvriers des tissages et des filatures n'avaient pas oublié les usages de la campagne; et eux aussi savaient les mêmes chansons naïves et malicieuses du Roumois et du pays de Caux :

> Not' vaque a été paître
> Dans le pré à Durand,
> Durand qui la regarde
> N'en paraît point content!

Une seule voix chantait le couplet. Pour le laisser mieux entendre, la danse se changeait en une marche lente, exécutée par le cercle des jeunes gens autour de la couronne. Et puis, tous en chœur attaquaient le refrain sur un rythme plus vif :

> All' a d'l'entendement, not' vaque!
> All' a d'l'entendement!

Durand, en bon Normand, n'entendait point que la vaque eût tant d'entendement qu'elle préférât au pré de son maître le pré d'autrui. Il assignait en justice le propriétaire de la vache. Et celui-ci se défendait si bien que le juge ordonnait que la délinquante fût amenée au prétoire. Elle s'y conduisait de manière fort incongrue. Mais la sentence du juge n'était pas moins équitable que le jugement de Salomon : le plaignant était indemnisé en monnaie de vache... Et la ronde s'achevait dans les rires.

D'autres chansons étaient traditionnelles. L'une, par exemple, énumérait des herbes et des plantes potagères sous prétexte de confectionner un emplâtre « pour un remède, mède, mède, pour un remède à mon talon ». A chaque couplet, la liste s'allongeait d'une unité, répudiée comme les précédentes. « De l'oignon », proposait le

chœur; à quoi la voix du soliste répliquait : « Ça n'est pas bon. » — « Du persil? » — « Ça me cuit... » C'était interminable et cela faisait rire, car des loustics proposaient tout à trac quelque plante imprévue et mettaient dans l'embarras le coryphée.

De même genre était la chanson qui détaillait les pièces du vêtement et les faisait suivre naturellement d'un commentaire baroque :

J'avais une belle cravate,
En fin can'vas, en fin can'vas;
Je m'l'attachais en d'ssous d'la gueule
Avec un cad'nas, avec un cad'nas.

J'avais une belle perruque,
En soie d'pourciau, en soie d'pourciau;
Je m'la peignais tous les dimanches
Avec un ratiau, avec un ratiau...

Le soir du solstice, on brûlait la couronne au feu de la Saint-Jean et on tournait autour du brasier jusqu'à ce que les derniers brandons fussent éteints. Mais cette nuit-là, bien des fiançailles se décidaient entre ceux qui, quinze soirs de suite, s'étaient tenu les mains pour danser sous la couronne de branches...

IV

LE QUARTIER MARTAINVILLE ET LES « SOLEILS » DE ROUEN

Il n'y a pas bien longtemps, le quartier Martainville, étendu entre Saint-Ouen, Saint-Maclou, le Champ-de-Mars et le jardin que les Rouennais nomment toujours le Pré-Thuileau, bien qu'il porte officiellement le nom de square Martainville, ce quartier, donc, semblait un des cercles de l'Enfer.

Tortueuses et sombres, étroites et puantes, ornées d'un ruisseau en plein milieu, décorées à chaque fenêtre de linges mis là comme si le soleil avait jamais pu lécher les façades, les rues formaient un dédale inextricable. A chaque pas, on voyait un cabaret; dans chaque cabaret, des ivrognes des deux sexes. Et il y en avait tant que l'on

se demandait comment tous ces gens pouvaient se trouver là et paraître n'avoir jamais d'autre occupation que de boire, comment ils pouvaient payer la « cicasse » (on appelait ainsi l'eau-de-vie) qu'ils buvaient. Martainville était célèbre, et sa célébrité, hélas, n'était point usurpée: elle faisait concurrence à la triste renommée londonienne de White Chapel et de Deptford. Sous la plume de Huysmans, quand il s'agit de comparer la tristesse affreuse des plus déshérités d'entre les quartiers de Paris, c'est Martainville qui vient. Et la Cour des Miracles elle-même semblait un Eden fleuri auprès de ces bouges, de ces sentines, aujourd'hui disparus. Mais à moins d'un cataclysme qui la bouleverse ou la submerge tout entière, une ville ne se transforme pas si radicalement qu'il n'y reste aucun vestige du passé. Rouen garde l'Eau-de-Robec et ses ruelles aux noms si jolis, — rue du Pont-à-Dame-Renaude, rue du Pont-Codrille, rue du Papegaud. Rouen garde, derrière Saint-Maclou, une réduction, une sorte d'image bien adoucie, bien nettoyée, de ce qui fut naguère le quartier Martainville.

Certaines de ces ruelles assainies n'ont encore qu'un mètre et demi de large; et comme les maisons semblent se joindre par le toit, on n'y aperçoit le ciel que par une espèce de fente sinueuse et plus étroite qu'un soupirail. Un bec de gaz brille à chaque bout dès que tombe le soir. Si brave qu'on puisse être et si sûr que l'on soit de la vigilance de la police locale, on tremble en y entrant. Jamais coupe-gorge n'a paru plus sinistre que ces ruelles aux noms d'idylle. Elles débouchent dans une rue plus large, plus aérée, mais non moins odorante : la rivière de Robec borde un des côtés dont les maisons baignent leurs fondations dans son lit. Elle est sinueuse comme le ruisseau que les teintureries et les tanneries de Darnétal et du Mont-Gargan ont magnifiquement sali. Il roule ses eaux bleuies, rougies, verdies, ses eaux où flottent d'innommables choses, sous les arches aux jolis noms de Dame-Renaude et du Papegaud.

Au coin de la rue du Pont-de-l'Arquet est un cabaret célèbre, un assommoir, qui tient dans la chronique des

mœurs locales un rôle de premier rang. Il a gardé le nom de son fondateur : Alphonse. La maison est magnifique, avec son colombage, ses encorbellements, et il n'y a pas besoin de faire un effort pour imaginer des personnages de mélodrame historique, — manteau couleur de muraille, feutre à grande plume, rapière au flanc, — passant devant cette façade. Mais les personnages que l'on voit ici portent casquette crasseuse, pantalon à la hussarde, cigarette collée à la lèvre inférieure. Les femmes sont des poissardes dont le langage eût réjoui Vadé. Derrière son comptoir, le successeur d'Alphonse trône. Les garçons qu'il surveille versent à la clientèle le tord-boyaux, la « cicasse » — que l'on nomme aussi « Malétra », du nom d'une fabrique de vitriol à Quevilly — le « mêlé-cass' », très demandé par les dames, un mélange à parties égales d'eau-de-vie et de cassis. Il y a dans ce quartier dix ou vingt « bistros » moins réputés, mais presque autant achalandés. La sobriété n'est pas une vertu normande...

Cette population a naturellement un « folklore » d'une incomparable richesse. Ces pauvres gens sont dignes de pitié : ils gardent un sens de la solidarité humaine qu'on ne trouve pas toujours aussi net ailleurs. Un poète rouennais, Paul Delesque, avait composé une saynète intitulée *La première communion à Saint-Maclou* et qui faisait parler les commères du quartier, attendries à la vue des fillettes en robes blanches. Car, malgré l'alcool, ces maritornes gardent au fond d'elles-mêmes comme un souvenir et un regret du paradis perdu. Il y avait dans cette saynète des pages de haut goût, des invectives contre un « manant » qui trouvait le moyen de mettre les deux pieds dans le ruisseau au moment où passait la communiante et d'éclabousser l'enfant. On le traitait de « carnâge » (avec un â bien long), ce qui, à Martainville, était la pire injure, carnage y gardant le sens de charogne que lui conservent les équarisseurs. Et la tante poissarde consolait l'enfant qui sanglotait sur sa robe salie, lui prodiguait les : « Pleure pas, mon trésor, pleure pas, mon besot! ». Car, à Martainville aussi, on retrouvait

des mots légués par les ancêtres du temps de Jeanne d'Arc et d'Alain Blanchard, de vieux mots de la langue romane, employés dans la *Geste des Normands* de Wace, où bezot et bozon désignent un jeune enfant...

Même au centre de la ville, même près de la rue Grand-Pont, Rouen garde encore de ces ruelles si curieuses, aux maisons à pignons, avec des étages ventrus, galbés comme des tiroirs de commodes, avec des « oriols » sur le toit, qui sont comme une autre petite maison construite par-dessus les combles du logis et qui ressemblent à une tour pour y loger des guetteurs. La rue du Petit-Salut, tout en face de la cathédrale, longe l'ancien Bureau des Finances à la façade si richement ornée, puis s'enfonce en s'étrécissant vers un dédale de passages et de ruelles. De l'autre côté de la cathédrale, devant le portail de la Calende, c'est la rue de l'Epicerie et la rue du Bac, avec tout un réseau de courettes communiquantes, de maisons à double issue, de places minuscules: rue du Marché-aux-Balais, rue de la Salamandre, — qui doit son nom à une maison portant les armes de François Ier, — la rue Potard, avec ses hôtels du XVIIe siècle, dont les portes cochères sont encore flanquées de leurs bornes-montoires... Auprès, ou plutôt derrière le Rouen des guides et des cartes postales, le Rouen des musées et des touristes pressés, il y a un Rouen presque inconnu et quasi secret, un Rouen qui a gardé sous le vernis moderne le parfum du passé. Et, dans ce Rouen-là, un peu mystérieux et si attrayant, il y a des Rouennais des autres âges.

Au Pont-de-l'Arquet, c'étaient d'authentiques truands et de vraies ribaudes. Et voici, derrière leurs comptoirs, des personnages de Balzac ou d'Henry Monnier, des héros pour une *Physiologie de l'Employé de Commerce*, des comparses pour les chapitres de *Madame Bovary* qui ont ces maisons pour décor. Celui-ci empile des pièces de rouenneries sur les rayons du magasin. Cet autre aune du drap; un troisième classe des échantillons. Par les portes ouvertes et qui laissent passer l'odeur fraîche des tissus imprimés, on aperçoit des gens dont les manches

de lustrine frotteront toute la vie sur le bord d'un pupitre et sur les pages d'un grand livre — *doit* et *avoir.* En descendant vers le port, l'atmosphère change; des maisons s'échappe la senteur marine du goudron, des cordages, de la toile à voiles. Des enseignes portent des noms étranges : *Shipchandler,* par exemple, ou *Stevedores.* Le *Shipchandler* est celui qui approvisionne les navires de tout ce qui est nécessaire pour la navigation; le *Stevedore* — un mot d'origine inconnue, employé en anglais comme en français — est l'entrepreneur qui se charge d'arrimer ou de débarquer les marchandises. Et voici une autre enseigne sur le quai : « Grande Carue ». Carue est un terme local qui désigne l'entreprise des débarquements, les propriétaires des grues flottantes, des *chars* pour le transport des marchandises mises à quai. Les murs des bureaux sont décorés d'affiches représentant des paquebots, avec les dates des escales dans les ports. Plus loin, chaque porte cochère donne accès à un entrepôt où s'alignent des futailles, empilées sur trois ou quatre rangs en hauteur. L'air retentit du bruit des assettes, les marteaux du tonnelier, vérifiant les cercles qui enserrent les douves. Maintenant, c'est une odeur de vin qui flotte dans l'air, une odeur fade, à laquelle vient se mêler l'odeur de café échappée d'une autre porte. Et aux extrémités des rues, on aperçoit tantôt une flèche gothique, une tour de pierres dentelées, tantôt la cheminée noire, jaune ou rouge d'un navire, le bras d'une grue tournant dans le ciel avec une charge de marchandises arrachées à la cale d'un long-courrier.

Sur les quais et dans les ruelles qui débouchent sur le port, on trouve les mêmes cabarets borgnes que l'on avait vus, tout à l'heure, à Martainville. Ils s'emplissent trois fois par jour d'une foule assoiffée et lasse.

Et, comme Naples ses *lazzaroni,* Rouen a ses *soleils.*

Soleil : le mot fait image. *Le soleil* rouennais est un homme qui a les instincts du lézard et dont l'occupation ordinaire est de se chauffer et de dormir. Mais comme le lézard entend, malgré le sommeil qui semble profond, approcher qui va le troubler, le *soleil* ne dort point si

fort qu'il ne devine l'arrivée d'un importun. A moins qu'il ne soit ivre à ne plus tenir debout — et la chose n'est pas rare, — il déguerpit dès que se montre le képi d'un agent. Aux mauvais jours, quand la vie au grand air devient trop pénible, le *soleil* cherche à s'embaucher et loue ses bras pour se procurer les quelques pièces nécessaires à sa vie. D'ailleurs, il a les chauffoirs publics, l'hôpital, les violons des commissariats et même la prison pour résidence d'hiver. Pourtant, le *soleil* n'est que très rarement un malfaiteur : quand il désire d'être mis à l'abri, il casse un réverbère à la barbe d'un sergent de ville, ou commet sciemment quelque délit anodin qui lui vaudra d'obtenir les huit jours de détention souhaités. Il connaît et les juges et les « tarifs » des chambres correctionnelles. Et, à la sortie de la maison de force que, par antiphrase, on nomme à Rouen Bonne-Nouvelle, il reprend sa vie de péripatéticien. Il va d'un pas traînant, vêtu d'habits qui n'ont plus ni forme ni couleur et qui, par mimétisme, comme la livrée du lièvre fait des chaumes, ont pris la teinte des bâches et des « prélarts » sur lesquels il dort. Un sac de toile, une « pouche », comme il dit, roulée sur les reins et retenue en sautoir par une ficelle, est à la fois manteau et couverture, capuchon pour la pluie, imperméable pour la bruine, nappe pour les festins, édredon pour la nuit. Le *soleil* a une connaissance approfondie de la topographie locale, il observe le mouvement des navires et des apparaux, ces choses changeantes qui font, en quelques heures, par leur déplacement, d'un Eden un Enfer. Qu'un vapeur chargé de pyrites vienne où était la veille un cargo chargé de blé, et l'endroit ne sera plus tenable « rapport aux poussiers », comme il dit. La meilleure place pour l'homme-lézard, à condition qu'il n'y ait pas un poste de police ou de douane trop rapproché, c'est un coin du port tout encombré de tonneaux de vin. Les terre-pleins sont comme des villes dont les maisons seraient des futailles. Il y a des rues qui séparent les lots. Elles sont tracées tous les cinq ou tous les dix rangs, et il y a des rues passantes, où circulent les « bouleurs », les voitures et les camions, et

puis il y a des rues tranquilles, parmi les lots de barriques qui vont rester là plusieurs jours sans être remuées. C'est là que le *soleil* s'installe. Il connaît les marques qui indiquent la provenance et les crus. Il sait le sens des lettres mystérieuses, peintes au pochoir sur le fond. Il est au fait des variations de goût comme le meilleur des sommeliers. Il aime le vin et l'apprécie en amateur. C'est un art de « piquer » une barrique comme il le fait, d'avancer aussitôt les lèvres devant le jet rouge qui gicle de la blessure portée à la futaille, et puis d'arrêter l'hémorragie et de panser la plaie avec un fosset, car il ne faut pas plus gaspiller le bon vin que tuer la poule aux œufs d'or et s'il y avait trop de tonneaux en vidange parmi les lots, la surveillance redoublerait et le *soleil* perdrait sa quiétude. Quand il a « son compte », le *soleil* va cuver son ivresse sur un lit de fourrage, sur des sacs de blé, une pile de pâte de bois, dans quelque hangar bien sombre où il aura la paix. Il sait se dissimuler pour échapper aux rondes des surveillants et des douaniers. Au réveil, il se remet en chasse : un grand port est comme une forêt giboyeuse, on ne sait jamais au juste ce qu'on y rencontrera, mais on sait bien qu'on y trouvera toujours quelque chose qui traîne à l'abandon. Le *soleil* sait d'ailleurs tirer profit de ce que dédaigne le commun des hommes. Il ramasse ici des conserves, car il a remarqué que certaines caisses débarquées hier étaient disjointes; et là, il se fait donner par le « coq » d'un cargo des croûtes de pain, des restes de « cuistance ». Pour la boisson, le vin d'Algérie y pourvoira dans l'après-midi, avant la sieste. A la belle saison, le *soleil* trouve le moyen de vivre sans travailler presque jamais. Il s'approvisionne même de tabac de luxe en ramassant les bouts de cigarettes et les mégots de Havane, — *Henry Clay* et *Roméo et Juliette*, — sur la Petite-Provence, à l'heure de la Bourse, où les négociants font les cent pas en discutant les « tendances » et les cours. Il sait ce que valent comparativement la terrasse du Café Victor et celle du Café de Paris, selon les jours de la semaine — les mardis et vendredis, où se tient le marché des grains. Veut-il lire?

Il sait où l'on trouve des journaux abandonnés par les consommateurs. Il ne mendie pas, — il a sa fierté! — il est un homme libre.

D'où vient-il?

Presque toujours de Martainville, ou des faubourgs, de Saint-Sever, de Sotteville, de Quevilly, de Maromme, de Darnétal; très rarement, de la campagne. Quelquefois, quand il a eu jadis une famille, — ce qui n'est pas fréquent, — il a fait l'apprentissage d'un métier, au sortir de la classe communale. Et puis, après le régiment, sans courage pour chercher une place, il a déchargé du charbon ou des rondins. Il a bu plus que de raison et ses forces ont faibli. Il a laissé le reste de sa volonté chez les « mastroquets » du port et il a fait cette grande découverte qu'il est plus simple de vivre en regardant les autres travailler qu'en travaillant soi-même. Et il a résolu de ne plus rien faire.

Mais Rouen n'est pas Naples et le *lazarrone* est plus heureux que le *soleil:* les nuits de novembre et de décembre sont rudes sous le ciel normand. Les brouillards de la rivière, le gel, le crachin, la neige, sont insidieux et surprennent les plus malins : le *soleil* a beau connaître les bons abris, n'ignorer aucun des endroits où il fait chaud, où l'on peut s'étendre et dormir, la maladie ne l'épargne pas. S'il a le coffre solide, la vieillesse arrivant, il va soigner son emphysème dans un service de chroniques à l'Hospice-Général — et, sous la vareuse et le bonnet des incurables, il continue de se chauffer au soleil dans les allées de la cour. Sinon, on le trouve un matin roide et froid, emporté par une congestion. A moins qu'un soir de brume bien épaisse, ses pieds ne se prennent dans une haussière au bord du quai, et que, tombant entre le mur de brique et la coque d'un navire, il ne « fasse un trou dans l'eau » qui se referme sournoisement sur son corps. Huit jours, quinze jours plus tard, quand le remous d'une hélice l'aura fait remonter, une dalle de la morgue le recevra, et sous le tablier de cuir tiré jusqu'au menton comme un lit bien bordé, il semblera continuer son sommeil...

RENÉ DUMESNIL.

POÈMES

—

CONSEILS A UN PEINTRE

Vous nuancerez de mélancolie
les pins les plus bleus, les ifs les plus noirs,
et, pour rendre l'heure encor plus jolie,
peindrez une dame, en robe du soir.

Auprès de la vasque où l'on voit à peine,
par instants, frémir un reflet d'argent,
que deux lévriers au col diligent
suivent les remous de sa longue traîne!

Qu'elle ait le front haut, les traits droits et fins,
un air de noblesse et de nonchalance,
autour de ses pas, mettez du silence,
semez des rayons, mêlez des parfums!

A ses doigts si fins, attachez des bagues
pesantes, turquoise ou pierre d'ophir,
le béryl étrange et le pur saphir,
dont la couleur triste est pareille aux vagues...

Quand vous en serez à peindre ses yeux,
arrêtez, ô peintre, et plaignez ma peine!
Je suis triste, hélas! et ma plainte est vaine,
Arrêtez, ô peintre, et pensez à Dieu!

—

L'HEURE BLONDE

Oui, nous nous marierons dans une simple église,
sans ornements d'autel, sans vases ni parfums;
nous prendrons pour anneau l'or de tes cheveux fins,
sous le regard charmé des saints en robe grise.

Et comme il nous faudra de la musique, afin
de voiler noblement ces minutes exquises,
un violoneux discret que l'ombre idéalise,
qui peut-être est un ange, ou quelque séraphin,

sur des cordes d'amour, de prière et de songe,
promènera l'archet mystique, que prolonge
un faisceau lumineux de rayons rassemblés;

chant paisible du soir qui monte au ras des blés,
il dira la beauté des tendresses fécondes,
et les foyers heureux, parmi les plaines blondes.

—

EVASION

Nous nous aimerons sous des cieux plus beaux
loin des toits bornant la vue et le songe,
des froides cités et de leurs mensonges,
comme de très grands et très purs oiseaux.

Chaque soir, quand l'heure inflexible allonge
son doigt, sur l'émail pâlissant des eaux,
nous nous blottirons parmi les roseaux,
O jours pleins d'orgueil! O soirs pleins de songe...

Nous nous aimerons sous des cieux plus beaux.

G. VAN DER BEKEN.

QUELQUES SOURCES DE GABRIELE D'ANNUNZIO

—

M. Benjamin Crémieux, dans les *Nouvelles Littéraires,* signalant certaines des rencontres d'Annunzio avec des poètes ou des prosateurs tant français qu'italiens, concluait naguère qu'il s'agissait d'un de ces génies femelles qui ont besoin d'être fécondés pour se réaliser pleinement. Ici même, Mme Marg Yourcenar a montré que d'Annunzio avait imité bien des passages épars de l'œuvre de Flaubert.

Pour ma part, je crois avoir établi, ici encore (1), que les premiers contes de l'écrivain italien décèlent une influence indéniable de Maupassant. Je laissais entendre que Flaubert aussi (dans la *Légende de saint Julien l'Hospitalier* notamment) avait pu lui servir de guide. Et il y aura peut-être à constater que d'autres grands étrangers lui ont fourni, ne serait-ce qu'un thème ou une idée.

Plus encore que dans sa façon de mettre à contribution notre conteur naturaliste, on constatera ici que sa discrétion permet d'appeler proprement « sources » les autres œuvres auxquelles il a fait appel. Il a su s'en inspirer moins assidûment, et, à l'examen, le montage des matériaux qu'il en a tirés fait écarter, comme on l'avait déjà conclu à propos de Maupassant, toute accusation de plagiat: il se confirmera ainsi que le mécanisme psychologique qui a mû le grand poète — d'ailleurs la plupart du temps dans ses premiers écrits uniquement — est une sorte d'émulation.

(1) « Maupassant, source de G. d'Annunzio », *Mercure de France* du 1er décembre 1927.

I

FLAUBERT

LA LÉGENDE DE SAINT JULIEN L'HOSPITALIER

La nouvelle qui, dans le *Livre des Vierges* (1884), s'intitule *Saint Laimo navigateur,* « offre, disais-je, une analogie tout à fait frappante avec la *Légende de saint Julien l'Hospitalier,* l'un des *Trois contes* (parus en 1877) de Flaubert : par le ton tranquille et fervent, naïf et hiératique à la fois; surtout par le sujet : un jeune aventurier sanguinaire qui finit en saint ». L'étude plus rapprochée des deux textes ne peut manquer de fournir des résultats intéressants.

Certes, le parallélisme n'est qu'intermittent. Ainsi Laimo a été trouvé par un pêcheur et adopté par le seigneur, tandis que Julien est le propre enfant des châtelains. Il est vrai que si, chez d'Annunzio, la femme est inféconde, celle de Flaubert a dû prier Dieu longtemps avant d'obtenir un fils. Au reste, celle-ci était « très blanche, un peu fière et sérieuse », et la première avait l'apparence d'une déesse : cette sereine majesté fait entre elles un second point de ressemblance.

Les deux seigneurs ont au moins un trait commun : leur douceur et débonnaireté. L'Italien, bénin avec ses sujets, « vivait pacifique et sage dans la crainte de Dieu ». Sur le fief français, « on vivait en paix depuis si longtemps que la herse ne s'abaissait plus ». Et le baron, dans ses promenades, « causait avec les manants, auxquels il donnait des conseils ».

Au pêcheur en arrêt devant le nouveau-né, apparaît un vieillard « avec une longue barbe tressée sur la poitrine », qui lui ordonne de porter sa trouvaille au château, puis s'évanouit « comme une ombre dans le soleil ». Ce fantôme ne confond-il pas en lui les deux personnages qui prédisent l'un au père, l'autre à la mère, la destinée de Julien : le bohémien « à barbe tressée », et le vieil ermite, « ombre mouvante » glissant, pour disparaître, « sur le rai de la lune »?

Mais la description du château est plus probante encore. Peu importe d'ailleurs que d'Annunzio ne l'ait pas placée, comme Flaubert, en tête de son récit. Les deux manoirs sont bâtis sur le versant d'une colline. Ils enferment chacun des vergers, des fleurs ou des plantes odoriférantes, des écuries. Dedans, c'est l'opulence :

SAINT LAIMO, NAVIGATEUR

...L'huile emplissait les puits des souterrains ; l'abondance du froment était telle que d'immenses greniers étaient toujours ouverts au bon plaisir de chacun, et aussi des oiseaux du ciel; et *l'abondance du raisin* était telle qu'en automne, à la naissance du vin, de longues files de bêtes de somme allaient à travers les domaines, apportant la richesse de la liqueur joyeuse.

A l'intérieur, les cours, marmoréennes *comme les portiques d'un roi*, étaient animées par des eaux-vives, des orangers, des statues, des pages et des chiens. Des cuirs précieux gravés de chimères et de dragons, des incrustations d'agate et de jaspe, des éléphants et des licornes d'ivoire, couvraient les murs des salles; les meubles, faits de bois précieux, de métaux et de tissus rares, se reflétaient, comme en de brillants miroirs, dans les pavés de mosaïques polies.

...Dans une de ces galeries, se trouvaient les oiseaux de chasse, dressés par de bons maîtres. Chaque année, Candiotes, Sarmates et Germains four-

LÉGENDE DE SAINT JULIEN

A l'intérieur, les ferrures partout reluisaient; des tapisseries dans les chambres protégeaient du froid; et les armoires regorgeaient de linge, *les tonnes de vin s'empilaient dans les celliers*, les coffres de chêne craquaient sous le poids des sacs d'argent.

On voyait dans la salle d'armes, entre des étendards et des mufles de bêtes fauves, des armes de tous les temps et de toutes les nations, depuis les frondes des Amalécites et les javelots des Garamantes jusqu'aux braquemarts des Sarrasins et aux cottes de mailles des Normands. La maîtresse broche de la cuisine pouvait faire tourner un bœuf; la chapelle était somptueuse *comme l'oratoire d'un roi.*

La fauconnerie, peut-être, dépassait la meute; le bon seigneur, à force d'argent, s'était procuré des tiercelets du Caucase, des *sacres* de Babylone,

nissaient cinq cents gerfauts, puis des autours blancs d'Afrique, des *sacrets* tartares, des *pèlerins d'Islande,* des faucons d'Allemagne, des lanerets de Provence en grande abondance.

des gerfauts d'Allemagne, et *des faucons-pèlerins, capturés sur les falaises, au bord des mers froides,* en de lointains pays.

Sans doute, ces deux demeures ne sont pas rigoureusement sœurs. L'une reste forteresse, l'autre tient du palais. Mais leurs dissemblances ne sont que de climat et de race. Flaubert a mis plus de confort austère, renfermé, avec des vestiges de barbarie; d'Annunzio plus de grand air, de soleil, d'art et de luxe païen (2).

Ces remarques valent aussi pour les réjouissances qui suivent la naissance ou l'adoption de l'enfant. Et, comme on l'a constaté à propos de *San Pantaleone,* d'Annunzio amplifie le ton déjà hyperbolique de la légende et surenchérit sur son modèle : le repas imaginé par Flaubert paraît, à côté du sien, modeste et presque sobre :

SAINT LAIMO

Alors, le sire magnifique donna un festin avec des *illuminations.* En signe de joie, des vins blonds et vermeils coulèrent le long de la colline; on vida des vases de miel parfumé de thym; on mangea des fruits gros comme des têtes d'hommes; mille génisses furent abattues en un jour et fumèrent sur la braise ardente; on égorgea *sept cents porcs semblables à des rhinocéros,* mais dont la chair était plus tendre que la cuisse d'un agneau; le gibier et la chasse furent servis sur de grands plats d'or et, *du ventre des volatiles et des poissons, sorti-*

SAINT JULIEN

Alors, il y eut de grandes réjouissances et un repas qui dura trois jours et quatre nuits, dans l'*illumination* des flambeaux, au son des harpes, sur des jonchées de feuillages. On y mangea les plus rares épices, *avec des poules grosses comme des moutons ;* par divertissement, *un nain sortit d'un pâté;* et, les écuelles ne suffisant plus, car la foule augmentait toujours, on fut obligé de boire dans les oliphants et dans les casques.

(2) Il faut plutôt chercher le pendant du château de d'Annunzio dans le palais espagnol que Julien recevra de l'empereur: on y retrouve le marbre, les orangers, les fleurs, les eaux vives.

rent gemmes, anneaux, joyaux, pièces d'argent mêlées au raisin de Corinthe, aux pistaches d'Italie, aux noix, aux olives...
Etc., etc.

Les deux enfants sont choyés également : l'un est étendu « dans un admirable berceau, fait d'une coquille rare soutenue par deux tritons ». La couchette de l'autre était « rembourrée du plus fin duvet; une lampe en forme de colombe brûlait dessus continuellement ». Ici, un passage de l'écrivain italien visiblement inspiré de la phrase finale de *Saint Julien* :

C'est ainsi que la portraictura, sur une plaque de métaux précieux, un artiste dont nous ignorons maintenant le nom et la patrie.

Et voilà l'histoire de saint Julien l'Hospitalier, telle à peu près qu'on la trouve, sur un vitrail d'église, dans mon pays.

Laimo et Julien grandissent. Julien apprend l'équitation et la vénerie, on lui compose une fauconnerie et une meute. Mais, par une antithèse cousue de fil blanc, Laimo, lui, n'aimait ni les faucons, ni les chiens. Cependant, — en quoi Julien le rejoint, — ils méprisaient les commodes artifices, et préféraient chasser seuls. Et tous deux deviennent experts en l'art de tirer de l'arc.

L'esprit belliqueux ne s'éveille pas de la même façon chez l'un et chez l'autre. Le héros de Flaubert suit une progression mieux ménagée : il commence par assommer une souris; puis en vient à tuer des petits oiseaux avec une sarbacane; étrangle un jour un pigeon, avant de se mesurer avec les loups, les taureaux et les ours.

Arrive la grande orgie de chasse où, Julien ayant massacré de l'aube à la nuit, un vieux cerf lui prédit qu'il assassinera son père et sa mère. Cette scène a quelque équivalent dans la nouvelle italienne. Bien que la multitude des cerfs se soit changée en des bandes de requins, la concordance de certaines notations ne laisse aucun doute sur l'usage fait par d'Annunzio du texte français. Ainsi :

LAIMO	JULIEN
Deux chênes, pareils à des monuments titaniques de l'époque fabuleuse, *formaient un arc de triomphe* haut de deux cents pieds.	Puis il s'avança dans une avenue de grands arbres *formant avec leurs cimes comme un arc de triomphe,* à l'entrée d'une forêt.

Les animaux tassés se battent: les requins avant l'arrivée de Laimo, les cerfs une fois rendus furieux par l'attaque de Julien.

Les deux jeunes gens exultent:

Alors Laimo, devant l'énormité de la tuerie, pris d'emportement, bandait son arc et commençait à tirer.	L'espoir d'un pareil carnage, pendant quelques minutes, le suffoqua de plaisir. Puis il descendit de cheval, retroussa ses manches, et se mit à tirer.

Enfin ces mots de l'Italien : « l'*ondoiement* de tous ces cadavres, *le ventre en l'air* », sont sans aucun doute nés de cette phrase du Français:

Enfin ils moururent, couchés sur le sable, la bave aux naseaux, les entrailles sorties, et *l'ondulation de leurs ventres* s'abaissant par degrés.

C'est ainsi, et en contemplant la mer, que vient à Laimo un désir d'aventures. La mélancolie l'envahit.

Le sire et sa dame, ignorant la cause de cette tristesse, appelèrent à la Cour, pour le distraire, les plus fameux bouffons et danseurs de la chrétienté.

Julien aussi, à la suite de la prophétie du cerf, tombe malade d'une affliction dont on ne soupçonne pas non plus la source. Et son père, plus pratique, manda non des bouffons, mais « les maîtres mires les plus fameux ».

Ici, les deux récits s'écartent : Laimo part acclamé sur un vaisseau construit pour lui, tandis qu'un brusque pressentiment de malheur traverse l'âme des châtelains. Au contraire, la fuite de Julien n'est nullement provoquée par l'amour de l'aventure, mais par la crainte de tuer ses parents. Et s'il y a pressentiment, c'est en lui-même.

Leurs carrières se poursuivent donc, l'une sur terre, l'autre sur mer, mais étrangement semblables. Laimo, pris par des pirates, devient bientôt leur chef, grâce à ses exploits. Julien s'engage dans une troupe d'aventuriers qui passe, et comme il est très fort, courageux, tempérant, avisé, il obtient sans peine le commandement d'une compagnie.

En tournant sa masse d'armes, il se débarrasse une fois de quatorze cavaliers, mais Laimo, le dépassant en l'imitant, défait à lui seul quarante hommes sur leur navire où il était resté après l'abordage.

Comme les *Trois contes*, la nouvelle italienne mentionne les feux grégeois et les murailles attaquées dans des flots d'huile et de résine bouillante.

Pouvoir et renom affluent également aux deux héros:

LAIMO

La fortune de Laimo s'accrut et s'épanouit rapidement. Tous les corsaires de la Méditerranée et de la mer Noire, attirés par sa réputation, vinrent grossir sa flotte. Puis il devint plus puissant que les rois et les républiques. Un terrible besoin de batailles et de dangers l'animait.

...*Une république d'Italie envoya des messagers* pour lui offrir le suprême commandement de la flotte avec le gouvernement de deux provinces. *Le roi de France* fit faire des démarches secrètes pour le prendre à sa solde, lui promettant des honneurs et de hautes charges. Les Sedjoucides *lui mandèrent des ambassadeurs* portant trois queues de cheval accrochées à une pique, qui lui proposèrent le sultanat de Rum, ce sultanat qui allait de Laodicée en Syrie

JULIEN

Des esclaves en fuite, des manants révoltés, des bâtards sans fortune, toutes sortes d'intrépides affluèrent sous son drapeau, et il se composa une armée.

Elle grossit. Il devint fameux. On le recherchait.

Tour à tour, il secourut *le dauphin de France* et le roi d'Angleterre, les Templiers de Jérusalem, le suréna des Parthes, le négus d'Abyssinie, et l'empereur de Calicut.

Des républiques en embarras le consultèrent. Aux entrevues d'ambassadeurs, il obtenait des conditions inespérées...

jusqu'au Bosphore de Thrace et
des sources de l'Euphrate jusqu'à l'Archipel.

Mais si Julien accorde ses services à tous, Laimo « oppose de fiers refus », sans autre dessein, semble-t-il, que de ne pas copier jusqu'au bout son émule.

Pourtant il parcourt d'extraordinaires pays, des déserts torrides, des peuples étranges, dont la description rappelle, encore que plus longue et moins merveilleuse, ce passage de Flaubert :

Il combattit des Scandinaves recouverts d'écailles de poisson, des nègres munis de rondaches en cuir d'hippopotame et montés sur des ânes rouges, des Indiens couleur d'or et brandissant par-dessus leurs diadèmes de larges sabres, plus clairs que des miroirs. Il vainquit les Troglodytes et les Anthropophages. Il traversa des régions si torrides que sous l'ardeur du soleil les chevelures s'allumaient d'elles-mêmes, comme des flambeaux; et d'autres qui étaient si glaciales, que les bras, se détachant du corps, tombaient par terre; et des pays où il y avait tant de brouillards que l'on marchait environné de fantômes.

Le marin encore consent, tout comme le soldat, à délivrer une reine enfermée dans une tour. Et d'Annunzio donne à cette reine la même destinée que, chez Flaubert, celle de l'empereur d'Occitanie : Laimo fait pour l'une tout ce que Julien avait fait pour l'autre : l'arrache des mains des Sarrazins, extermine les infidèles après le siège de la ville, et lui rend son royaume.

Maintenant, la reine va emprunter l'histoire de la fille de l'empereur. Belles également, elles séduisent Laimo ou Julien. Mais ceux-ci bientôt s'ennuient, tourmentés l'un par sa passion de la mer, l'autre par sa passion de la chasse.

Nous arrivons au point où les deux lignes de vie, qui jusqu'à présent se sont côtoyées de plus ou moins près, bifurquent nettement pour ne se rapprocher que plus tard. Julien, cédant à la tentation, finit par sortir un soir. Après une étrange nuit où les bêtes ont nargué

son impuissance à leur égard, il rentre à l'aube et, croyant surprendre sa femme couchée avec un homme, poignarde ses parents. Puis, fou de repentir, il disparaît et se fait ermite.

Laimo repart aussi, mais pour continuer son existence de conquérant; car l'épisode de son amour avec la reine n'occupe pas la même place que chez Flaubert. Il aborde une île prospère où circulait la prophétie d'une ancienne divinité : « Je reviendrai un jour sur une île flottante, avec des noix de coco, des porcs et des chiens. » Comme il accomplit cette prophétie et qu'il les émerveille par la puissance de ses armes, les naturels le prennent pour un dieu. Ici, la source utilisée par d'Annunzio n'est plus Flaubert, mais l'histoire de Fernand Cortez au Mexique : ce passage la rappelle en tous points.

Alors commence pour Laimo une période de repos voluptueux, comme celle qu'avait passée Julien auprès de sa femme. Lui aussi habite un palais plein de luxe et de délices, au milieu d'un peuple tranquille. S'il est déifié, alors que Julien restait simple souverain temporel, du moins ils pratiquaient le même cérémonial : pour celui-ci, « chaque jour une foule passait devant lui, avec des génuflexions et des baise-mains à l'orientale », et quant à Laimo, il se montre chaque soir à la population dans les temples.

Désormais la destinée de Laimo rejoint celle de Julien : pour eux commence l'expiation finale qui les conduira à la sainteté. Julien avait résolu de mourir. Mais un jour, se penchant au-dessus d'une fontaine, il vit paraître en face de lui un vieillard tout décharné, à barbe blanche, qui pleurait : il reconnut son père, et ne songea plus à se tuer. Alors, pour s'employer au service de son prochain, il s'établit passeur sur un large fleuve désert, sans rien demander pour sa peine.

D'Annunzio donne à son personnage plus d'importance, non sans tenir de Flaubert quelques détails qu'il mettra en œuvre différemment. Un jour, une colombe descend du ciel sur la tête de Laimo, qui devient sou-

dain très vieux (rappel de l'épisode du vieillard, cité plus haut), et se met à prêcher le christianisme. Plus fort que Julien, qui se contente de sauver des paralytiques et des enfants, il fait des miracles, ce qui n'est en somme que marcher sur ses traces en le dépassant. Il y a aussi un fleuve dans son histoire, mais qui n'y joue pas le même rôle : il y est jeté par des fanatiques, surnage, descend jusqu'à la mer et, naviguant sur un tronc d'arbre, touche à une île. Là, il guérit le peuple de la lèpre : souvenons-nous que la fin de la *Légende de saint Julien* est amenée par un mystérieux lépreux.

SAINT LAIMO

Il vécut dans une grande humilité et dans une profonde douleur, expiant ses anciennes folies, tourmenté par les souvenirs qui se manifestaient en lui faisant entendre partout les lamentations des blessés et des moribonds, et voir des taches de sang sur la terre et dans le ciel.

SAINT JULIEN

Mais le vent apportait à son oreille comme des râles d'agonie; les larmes de la rosée tombant par terre lui rappelaient d'autres gouttes d'un poids plus lourd. Le soleil, tous les soirs, étalait du sang dans les nuages; et chaque nuit, en rêve, son parricide recommençait.

Après de longues années, Laimo éprouve le besoin de revoir sa patrie, mais il n'y trouve plus qu'une aridité sablonneuse et déserte, assez semblable aux plaines stériles où s'est établi Julien.

Enfin, on sait comment finit Julien, couché près du divin lépreux Jésus qui l'emporte au ciel avec lui, dans les parfums et dans le chant des flots. Saint Laimo a cru devoir reproduire, sinon le thème dramatique de cette mort, du moins certains traits, si l'on en juge par ce passage final :

Puis enfin, un jour, vers le crépuscule, *son âme s'envola près de Jésus,* au milieu *des cantiques* des anges, et son corps tomba en poussière comme une urne d'argile.

Une vue rétrospective des deux œuvres, que l'on vient de comparer selon leur forme, montre qu'assurément d'Annunzio a écrit une autre histoire que Flaubert. A

vrai dire, il était difficile de reprendre la *Légende de saint Julien l'Hospitalier* sans que la tentative prît aussitôt une allure de contrefaçon. Il n'y a pas là, comme dans certains contes de Maupassant, une situation-type, un sujet général que chacun peut exploiter pour son compte et à sa manière. La donnée est trop particulière: elle ne se laisse pas copier; tout au plus côtoyer par moments. A noter qu'en outre le romancier normand, mort en 1880, était en pleine gloire à l'époque du *Livre des Vierges* (1884), et son œuvre, fraîche dans toutes les mémoires.

La nouvelle italienne a donc mis, si j'ose dire, son point d'honneur à différer largement de la française. Ajoutons tout de suite que, — sort de presque toutes les imitations, — c'est pour lui rester constamment inférieure; ce qui ne doit pas surprendre, puisqu'elle s'interdisait de plagier les beautés originales, c'est-à-dire aisément reconnaissables. Inférieure elle est, parce que plus confuse, brisée, papillotante, parce que moins forte dans les mouvements de l'âme du héros et par conséquent moins pathétique dans les péripéties.

Cette dissemblance nécessaire une fois admise, restent deux éléments qui permettent d'affirmer que d'Annunzio s'est appuyé sur Flaubert. D'abord la parenté de ton indiquée une fois pour toutes au début de cette étude, et qui ne peut se discerner qu'à une lecture d'ensemble. Puis, surtout, une similitude plus incontestable dans l'invention, soit des faits, soit des détails descriptifs. Ici nous ne trouvons plus des fragments entiers d'un auteur pouvant recouvrir presque exactement des fragments de l'autre: les emprunts, au lieu de rester massifs et repérables comme dans *San Pantaleone*, se sont déployés en ordre dispersé. On ne découvre plus, en cherchant bien, que de petites touches de provenance étrangère, noyées dans beaucoup d'*excipient*, pour parler comme les pharmaciens. Mais leur nombre les trahit: ces multiples points de contact, une fois décelés, jalonnent une ligne dont le dessein n'est pas difficile à reconstituer.

Cependant, objectera-t-on, il se pourrait que ce rappel fût demeuré involontaire; que d'Annunzio, frappé par la lecture de *Saint Julien l'Hospitalier,* en eût conservé nombre de réminiscences inconscientes qui lui eussent dicté un écrit analogue en quelques points. — Il se pourrait en effet. Mais alors, comment expliquer les précautions prises en maint endroit pour donner le change? Ce soin même prouve combien réfléchie a été l'imitation. Les procédés familiers de d'Annunzio pour dépister les connaisseurs de Flaubert paraissent être de deux sortes. Tantôt déplacer ou intervertir des détails ou des épisodes, disjoindre des descriptions ou des suites de faits qui chez son modèle sont groupées, réunir plusieurs personnages en un seul. Tantôt user de l'antithèse, dire blanc justement parce que Flaubert dit noir. Julien a été soldat? Laimo sera donc marin. Julien sert un empereur? Laimo secourra donc une reine. Julien se sanctifie par une existence active et dévouée à son prochain? Laimo choisira donc la vie contemplative. En somme, prendre le contre-pied, c'est encore une façon d'imiter.

II

FLAUBERT

UN CŒUR SIMPLE

On a déjà signalé l'air de famille qui unit les *Annales d'Anne* (3) au conte de Flaubert. Mais personne encore, à ma connaissance, n'a eu l'idée de faire le parallèle et de rechercher si cette ressemblance ne pouvait pas avoir été délibérée. Or, c'est la conclusion à laquelle on arrive nécessairement si l'on y regarde d'un peu près.

Le hasard pourrait bien avoir doué Anne et Félicité d'un même caractère. Mais plus difficilement admet-on qu'en outre il ait apparié à tel point la double ligne de leurs destins. Et puis, une multitude de détails sont là comme témoins irrécusables d'une imitation consciente.

(3) Publié dans *San Pantaleone* (1886).

Deux vies humbles, sans grands événements, racontées presque au jour le jour depuis l'enfance jusqu'à la mort, tout uniment, comme elles se sont écoulées. Simplicité d'esprit, foi religieuse, basses besognes, amour des bêtes, renoncement et sainteté. Ce raccourci vaut aussi bien pour l'une et l'autre.

Anne et Félicité sont toutes deux seules sur la terre. Le père de celle-ci s'est tué accidentellement, puis la mère meurt, les sœurs se dispersent. Quant à la première, c'est sa mère qui trouve une mort fortuite et son père qui l'abandonne. Alors, deux enfances malheureuses, passées soit à garder les vaches, soit à servir dans un cabaret.

Maigres et sans grâce, elles ont eu pourtant leurs amours. On se rappelle l'aventure sans suite de Félicité avec Théodore. Par son procédé qui consiste à dédoubler les éléments du modèle, d'Annunzio, plus généreux, donne à son héroïne l'occasion d'ouvrir deux fois son cœur, mais sans lendemain non plus. La première fois, avec un vacher, elle dévide, comme sa sœur française, de simples entretiens sur les choses des champs. Plus tard, elle aimera Zachiel, fermier aussi cossu que Théodore. Les deux hommes ont la même façon de poser la question : « N'avait-elle jamais songé au mariage? » dit l'Italien. Et le Français : « Alors, il lui demanda si elle pensait au mariage ». Mais, ici et là, les promesses d'union restent tacites.

Un soir, les amoureux se promènent ensemble. La campagnes est voluptueuse, le vent mou. Ils marchent en silence, puis se quittent, suivant chacun leur chemin.

Elles vont à pied à la petite ville voisine (Pescare, Pont-l'Evêque). Chacune est recueillie comme servante chez une bonne bourgeoise.

Cependant elle se trouvait heureuse, dit Flaubert. La douceur du milieu avait fondu sa tristesse.

Et d'Annunzio sur ses traces :

Dans cette vie nouvelle, Anne se sentit peu à peu soulagée et revivifiée.

Mme Aubain était veuve. Donna Christine, pour lui ressembler, le devient bientôt. Dès lors, fréquentent chez elle cinq vieux garçons qui font les pendants de la société que recevait Mme Aubain. Et chez les deux dames on jouait aux cartes.

Egalement ignorantes, Anne et Félicité montrent les mêmes étonnements devant les choses qu'on veut leur apprendre. Paul, son jeune maître, commente à Félicité les gravures d'un livre de géographie; M. Bourais lui explique l'atlas, avec le même pédantisme satisfait que le fermier Zachiel enseignant Anne. Et les questions des deux femmes au sujet de la Terre sont pareillement naïves. Elles s'intéressent aussi à l'Histoire Sainte, éprouvent autant de ravissement à s'entendre conter ces beaux récits miraculeux. Surtout, elles pensent longuement à Jésus.

La même ferveur leur vient, plus précoce, il est vrai, chez Anne. A sa première communion, sentant l'hostie sur sa langue, sa vue se trouble. Félicité aussi manque s'évanouir, mais c'est à la communion de Virginie, où il lui semble se trouver à la place de l'enfant.

La simplicité de leur religion est égale. Elles aiment le séjour de l'église pour lui-même.

ANNALES D'ANNE	UN CŒUR SIMPLE
Quand elle avait plié les genoux dans l'ombre, une quiétude d'amour lui descendait sur l'âme... car elle priait, non par espérance d'obtenir des biens dans la vie terrestre, mais par aveugle volupté d'adoration.	...et elle demeurait dans une adoration, jouissant de la fraîcheur des murs et de la tranquillité de l'église.

Un doux engourdissement les pénètre. Elles en sont tirées, Félicité par le départ des enfants faisant claquer leurs sabots, Anne lorsqu'elle sent sur ses cheveux une goutte d'eau bénite (car sa place d'élection est près du bénitier).

Elles ont la même façon de mêler les bêtes à la religion :

...et elle avait coutume de s'agenouiller dans un coin obscur, derrière un grand pilier de marbre sur lequel un bas-relief d'un grossier travail figurait la fuite de la Sainte Famille en Egypte.

Peut-être, d'abord, avait-elle choisi ce coin par sympathie pour le petit âne docile qui transportait vers les pays idolâtres l'Enfant-Jésus et sa mère.

...et elle aima plus tendrement les agneaux par amour de l'Agneau, les colombes à cause du Saint-Esprit.

Plus tard, leur dévotion tournera à l'idolâtrie : le mot se retrouve chez les deux auteurs. Anne adore tout dans la nature. Et Félicité trouve que son perroquet empaillé représente, bien mieux qu'une colombe, le Saint-Esprit.

ANNE

Et dans les premiers jours, lorsque les bords de la cornette battaient autour de sa tête avec un frémissement d'ailes, c'était un tressaillement et un bouleversement de tout son être. Et quand les bords, *frappés par le soleil,* lui renvoyaient sur le visage une vive lueur de neige, *elle se croyait subitement illuminée par un éclair mystique.*

UN CŒUR SIMPLE

En l'enveloppant d'un regard d'angoisse, elle implorait le Saint-Esprit, et contracta l'habitude idolâtre de dire ses oraisons agenouillée devant le perroquet. Quelquefois, le *soleil* entrant par la lucarne frappait son œil de verre, et en faisait jaillir *un grand rayon qui la mettait en extase.*

Même préférence pour les processions, pour la Fête-Dieu (la Pâque des roses chez d'Annunzio).

A l'entrée, elle aspira avec délices le *parfum de l'encens...* Des roses vinrent tomber sur elle, et leur frôlement la fit frémir. Jamais en toute sa vie la pauvre fille n'avait rien éprouvé de plus doux que ce frémissement de *sensualité mys-*

Une *vapeur d'azur* monta dans la chambre de Félicité. Elle avança les narines, en la humant avec une *sensualité mystique,* puis ferma les paupières. Ses lèvres souriaient.

tique, suivi d'une défaillante langueur.

Quoique déjà, suivant le procédé du dédoublement cher à d'Annunzio, Anne eût chéri un vieil âne qui était mort, c'est la tortue qui est la transposition du perroquet de Félicité. Ne montre-t-elle pas « une langue charnue comme celle d'un perroquet » ? Cette association d'idées, à elle seule, trahit l'Italien et fait plus, pour prouver ma thèse, que plusieurs pages de laborieux parallèle. Aussi bien, si les deux animaux ne se ressemblent guère quant à la structure, — à tel point qu'on pourrait dire qu'il y a là encore une imitation par antithèse, — ils suivent du moins des destinées analogues. Tous deux donnés à leurs maîtresses, bientôt ils éveillent en elles un sentiment quasi maternel. Ils circulent par la maison. Ils ont avec elles les mêmes gentillesses :

Parfois, la tortue s'approchait de la couseuse et touchait avec sa bouche la lisière des toiles ou mordillait le rebord saillant des chaussures d'Anne.

Il escaladait ses doigts, mordillait ses lèvres, se cramponnait à son fichu.

Et la suspicion de Félicité à l'égard de Fabu, qui agace l'oiseau et menace de lui tordre le cou, se reproduit dans la sévérité défiante d'Anne envers Zachiel, qui involontairement a blessé l'amphibie. Mais les persécutions de Fabu se perpétuent aussi dans celles de Rosaria.

Leur sentiment maternel sans objet se manifeste de façon plus directe, sinon identique. Anne envie les maternités fécondes des deux femmes de la ferme qu'elle va visiter. Félicité chérit son neveu Victor comme si elle l'avait mis au monde.

D'ailleurs, toutes deux restent profondément attachées à leur famille perdue. L'épisode où, à Trouville, Félicité retrouve, parmi les barques de pêcheurs qui rentrent, une de ses sœurs avec trois enfants, se répète, un peu modifié, chez d'Annunzio : Anne aperçoit

une flottille de tartanes d'Ortone remonter l'estuaire. Questionnant les matelots, elle apprend que son père est mort, et qu'elle a deux frères d'un second lit.

Félicité et Anne se laissent exploiter, l'une par la famille de sa sœur, l'autre par Rosaria, la femme d'un oncle qu'elle revoit à Ortone, plus tard.

Les deux servantes ont des mouvements d'âme semblables : deux sœurs réagissent souvent avec moins d'ensemble. Voici un retour sur le passé:

A l'endroit où le chemin tournait pour s'engager sur la côte, parmi les riches olivaies de Saint-Damien, une éclosion de clairs souvenirs lui fit revoir saint Apollinaire, l'âne et le vacher. Et soudain elle sentit comme un reflux de tout son sang vers son cœur. Alors advint en son âme une chose singulière. Cet épisode oublié de sa jeunesse se coordonna dans sa mémoire avec une lucidité merveilleuse; l'image des lieux se représenta devant elle, et, au milieu de ce décor illusoire, avec un trouble nouveau dont elle ignorait la cause, elle revit l'homme au bec-de-lièvre et réentendit sa voix.

Arrivée au sommet d'Ecquemauville, elle aperçut les lumières de Honfleur qui scintillaient dans la nuit comme une quantité d'étoiles; la mer, plus loin, s'étalait confusément. Alors une faiblesse l'arrêta; et la misère de son enfance, la déception du premier amour, le départ de son neveu, la mort de Virginie, comme les flots d'une marée, revinrent à la fois, et, lui montant à la gorge, l'étouffaient.

Anne apprend la mort de Zachiel, comme Félicité celle de Victor. D'abord pas de larmes, une espèce de recueillement. La nature, la tranquillité de la vie habituelle paraissent endormir leur douleur. Mais, dans leur chambre, elles se jettent en sanglots sur leur lit.

L'Italienne se trouve devant Frère Victor, un capucin, comme la Normande en face de M. Bourais :

...saisie de cet émoi qu'éprouvent les simples à l'aspect des hommes doués de quelque vertu supérieure.

...tout son individu lui produisait ce trouble où nous jette le spectacle des hommes extraordinaires.

Et « le geste infaillible avec lequel le grand capucin saupoudrait les ragoûts de certaines drogues dont il avait le secret » n'est-il pas l'équivalent de la « façon de priser en allongeant le bras », coutumière à l'avoué?

Une phrase des *Annales d'Anne* résumerait aussi bien l'existence de Félicité :

> Depuis lors, sa vie se dépensa tout entière entre les pratiques religieuses, les travaux domestiques et l'amour de la tortue.

A propos de l'itinéraire de la procession, il y a des rivalités, dit Flaubert. Et l'on choisit finalement, pour le troisième reposoir, la cour de Mme Aubain. D'Annunzio s'empare de ce détail, en fait, comme il est de règle en Italie, une véritable sédition qui occupe tout un long paragraphe. Plus ample aussi est chez lui la description du cortège, et un peu différente à cause des nécessités de la couleur locale.

Anne, de même que Félicité, tombe malade d'une fluxion de poitrine. Mais elle en réchappe. Une vieille servante la soigne, qui rappelle la mère Simon d'*Un cœur simple.*

Le voyage à Ortone correspond à celui de Honfleur. Elles partent toutes deux à pied, d'un pas preste, portant dans un cabas la tortue (vivante) ou le perroquet (dont on va faire empailler la dépouille).

Toutes deux se dévouent pendant une épidémie de choléra.

Le père Colmiche, à qui Félicité donne ses soins, a dû fournir à d'Annunzio l'idée de l'oncle Mingo :

ANNE	UN CŒUR SIMPLE
Il était assis sur un haut siège d'église, dont l'étoffe rougeâtre pendait en lambeaux; il tenait, posées sur les bras de ce siège, *des mains tordues et tuméfiées par une goutte monstrueuse ;* ses pieds battaient le sol avec un mouvement rythmique, et il avait	...il gisait, *continuellement secoué* par un catarrhe, avec des cheveux très longs, *les paupières enflammées, et au bras une tumeur plus grosse que sa tête.*

les muscles du cou, les genoux et les coudes agités par *un tremblement continuel* de paralysie. Il dévisagea l'arrivante en faisant effort pour tenir ouvertes *ses paupières enflammées.*	
...une bouche... de laquelle coulait sans cesse *un filet de salive.*	... et le pauvre vieux, *en bavant et en tremblant*, la remerciait de sa voix éteinte.

Les deux vieillards finissent par mourir.

Félicité « eut envie de se mettre des demoiselles de la Vierge. Mme Aubain l'en dissuada ». Cette velléité, d'Annunzio la réalise et la développe : Anne entre au monastère. Ainsi chacune finit ses jours loin de sa maîtresse (car on se souvient que Mme Aubain meurt).

Félicité était devenue sourde : Anne acquiert l'infirmité complémentaire, elle devient muette.

L'une et l'autre expirent pendant une procession. Des « bulles de salive » ou des « bouillons d'écume » apparaissent sur leurs lèvres. Elles sourient vaguement avant de rendre l'âme.

Enfin, cette forme de cheval qu'à la mort d'Anne on distingue dans le soleil peut bien provenir du gigantesque perroquet que Félicité crut voir, planant au-dessus de sa tête.

Malgré tant de points communs, la nouvelle dannunzienne conserve son individualité, car je n'ai pas souligné toutes les divergences des deux textes. Ici comme dans *Saint Laimo*, l'imitation n'est que sporadique.

III

TOLSTOÏ, ZOLA

Deux velléités d'imitation s'accusent dans *L'Enfant de volupté* (1889), où il a fait appel à Tolstoï et à Zola.

L'épisode de la course (4) ne laisse pas de rappeler le chapitre analogue d'*Anna Karénine*. Une comparaison littérale serait compliquée par ce fait qu'il s'agit de

(4) Page 100 de la traduction Hérelle.

deux traductions. Mais il se trouve précisément que d'Annunzio a pris Tolstoï comme source, non point quant à l'expression même, mais quant à la matière.

Je ne serais pas loin de croire que, d'abord, l'idée primordiale ait été suggérée par le Russe à l'Italien. Faire intervenir une course de chevaux comme ressort de l'action d'un roman a dû lui paraître en effet peu banal et riche d'intérêt. Cette fois, d'ailleurs, il a tiré un parti excellent de sa trouvaille : alors que la course d'*Anna Karénine* ne constitue qu'un fait sans grande influence sur la marche du roman, celle de l'*Enfant de volupté* joue un rôle décisif dans la destinée du héros, puisqu'elle amène le duel d'où il sortira gravement blessé.

Passons au contenu. Une ressemblance générale : une histoire d'amour s'entremêle à cette course d'amateurs, où Sperelli et Wronsky sont acteurs, et la femme qu'ils aiment (Hippolyta Albonico, Anna Karénine) spectatrice. Mais une grosse différence : le principal concurrent de Spirelli (Rutolo) est en même temps son rival en amour, tandis que dans le roman russe il y a seulement une animosité sans raison : ce qui diminue l'intérêt.

Les deux récits passent à peu près par les mêmes phases : d'abord, la description des facteurs extérieurs ou psychologiques dont dépend la chance du cavalier. Au passage, on relève des détails identiques : l'entraîneur est anglais; la pluie a alourdi le terrain. La condition d'esprit des deux protagonistes est semblable : Spirelli est calme, presque joyeux; le sentiment de la supériorité qu'il a sur son adversaire lui donne de l'assurance. Et Wronsky est plein d'audace, de sang-froid, et fermement convaincu que personne ne peut en avoir plus que lui.

On se rend à l'écurie. Les chevaux sont bais tous deux, avec un poil fin et satiné, des réseaux de veines apparents, un œil enflammé. Deux bêtes frémissantes, intelligentes, courageuses, qui ont de la race et du sang. Chacun caresse sa monture, vérifie le harnachement

avant de sauter en selle. Sur le champ de courses, l'un et l'autre sentent tous les yeux fixés sur eux; en se dirigeant vers le poteau de départ, ils observent leurs concurrents. Les romanciers en profitent pour énumérer ceux-ci et les dépeindre.

Puis c'est la course. D'Annunzio et Tolstoï prêtent à leur principal personnage la même manœuvre : au début, l'adversaire le plus redouté prend la tête, mais peu à peu Spirelli, comme Wronsky, regagne du terrain, et bientôt mène le train. Alors survient l'accident : Wronsky, en sautant un fossé, retombe à faux sur sa monture et lui casse les reins; Spirelli, tombé aussi, se relève dans l'instant et parvient quand même à triompher.

D'autres menus faits coïncident : le cheval de Rutolo imite celui de Wronsky, il heurte la barrière de ses pieds de derrière. Rutolo se montre aussi nerveux et dénué de sang-froid que Kouzlof, un des concurrents russes. Enfin, les maris des belles spectatrices ne sont pas sans quelque affinité : ils savent probablement à quoi s'en tenir sur la vertu de leurs épouses, mais, hommes de convenance, ils préfèrent dissimuler.

En voilà assez pour démontrer que le poète a tiré un habile parti du roman russe. Mais ces notations empruntées, n'aurait-il pu les recueillir par lui-même dans la réalité? Il semble qu'en tout état de cause, et quelle que soit sa documentation sur ce sujet très particulier qu'est une course de chevaux, le fondement de ce recours à un étranger soit une certaine nonchalance à se rappeler, à imaginer, à combiner ce qu'il pouvait trouver tout fait ailleurs.

Là ne paraît pas être le mobile qui l'a poussé à se rapprocher de Zola. (Qu'on excuse ces hypothèses psychologiques, mais elles nous aideront peut-être à démêler pourquoi le principe de son imitation diffère dans chaque cas.) Plutôt ici, semble-t-il, d'Annunzio s'est aperçu qu'une situation, dans son *Enfant de volupté*, frôlait un épisode de *La faute de l'abbé Mouret*. Et il a dû être tenté d'exploiter plus complètement cette coïn-

cidence. La convalescence de Spirelli, blessé en duel, soigné à la campagne, dans un grand domaine, par sa cousine, voilà-t-il pas le pendant à la guérison de Serge, choyé au Paradou par Albine? Et puisque celle-ci aida son amant à redécouvrir le grand jardin et ses fleurs, pourquoi l'Italienne ne réapprendrait-elle point aussi à André l'ivresse du printemps? Telle peut être l'origine de ce morceau visiblement inspiré par le fameux couplet des roses du Paradou :

L'ENFANT DE VOLUPTÉ

Elle entra, portant dans le creux de sa jupe une grande botte de roses roses, blanches, jaunes, vermeilles, purpurines. Les unes, épanouies et claires comme celles de la villa Pamphili, très fraîches et tout emperlées, avaient au fond de leur calice je ne sais quoi de cristallin; d'autres avaient les pétales serrés et une richesse de couleur qui rappelait la magnificence fameuse des pourpres de Tyr et de Sidon; d'autres semblaient des boules de neige odorante et donnaient une étrange envie de les mordre et de les manger; d'autres *étaient de chair, de chair véritable, voluptueuses comme les plus voluptueux contours d'un corps féminin, avec un subtil réseau de veines*. Les gradations infinies du rouge, depuis le cramoisi violent jusqu'à la couleur passée de la fraise mûre, se mêlaient aux plus fines et presque insensibles variations du blanc, depuis la candeur de la neige immaculée jusqu'à la couleur indéfinissable du lait qu'on vient de traire, de l'hostie, de

LA FAUTE DE L'ABBÉ MOURET

Autour d'eux les rosiers fleurissaient. C'était une floraison folle, amoureuse, pleine de rires rouges, de rires roses, de rires blancs. Les fleurs vivantes s'ouvraient comme des nudités, comme des corsages laissant voir les trésors des poitrines. Il y avait là des roses jaunes effeuillant des peaux dorées de filles barbares, des roses paille, des roses citron, des roses couleur de soleil, toutes les nuances des nuques ambrées par les cieux ardents. Puis, *les chairs s'attendrissaient, les roses thé prenaient des moiteurs adorables, étalaient des pudeurs cachées, des coins de corps qu'on ne montre pas, d'une finesse de soie, légèrement bleuis par le réseau des veines*. La vie rieuse du rose s'épanouissait ensuite: le blanc rose, à peine teinté d'une pointe de laque, neige d'un pied de vierge qui tâte l'eau d'une source; le rose pâle, plus discret que la blancheur chaude d'un genou entrevu, que la lueur dont un jeune bras éclaire une large manche; le rose franc, du sang sous du

la moelle de roseau, de l'argent mat, de l'albâtre et de l'opale.

— C'est fête aujourd'hui, dit-elle en riant.

Et les fleurs lui couvraient la poitrine presque jusqu'à la gorge.

satin, des épaules nues, des hanches nues, tout le nu de la femme, caressé de lumière; le rose vif, fleurs en bouton de la gorge, fleurs à demi-ouvertes des lèvres, soufflant le parfum d'une haleine tiède. Etc...

Si ces passages font invinciblement penser l'un à l'autre, pourtant ils ne se copient point, même dans les phrases soulignées. Leur ressemblance est moins dans la substance que dans la forme et la composition. D'Annunzio a réussi un fort beau pastiche de la poésie grasse et épaisse, du lyrisme dionysiaque, de la sensualité qui frise le mysticisme, propres à Zola. Jusqu'au mouvement de la période que, malgré la différence de langue, il a très bien attrapé. Jusqu'au déroulement de la description : d'abord une phrase qui embrasse l'ensemble, bouquet ou roseraie, dans sa variété colorée, puis l'énumération, la gradation, passant à une teinte après l'autre, insistant toutefois sur l'une d'elles (le rose chez Zola, le blanc chez d'Annunzio).

IV

D'ANNUNZIO LUI-MÊME. WAGNER

D'Annunzio éprouvait un tel besoin — ou une telle obsession — de s'étayer à du *déjà écrit* qu'il s'est lui-même choisi comme source. Ainsi le *Triomphe de la mort* (1894) reproduit presque mot à mot un passage réaliste du conte de « La sieste » (*San Pantaleone*).

TRIOMPHE DE LA MORT

Au seuil d'une chaumière voisine de celle qu'ils cherchaient, une femme de corpulence énorme se tenait assise, et, sur ce corps monstrueux, elle avait une tête petite et ronde, des yeux doux, des dents pures, un

LA SIESTE

Une femme monstrueuse d'embonpoint se tenait assise au seuil d'une maison; et, sur cet énorme corps, elle avait une tête enfantine, des yeux doux, des dents pures, un sourire affable.

sourire placide.

— Où vas-tu, madame? demanda cette femme sans se lever.

— Nous allons voir l'enfant que sucent les goules.

— A quoi bon? Reste ici plutôt, et repose-toi. Des enfants, je n'en manque pas non plus. Regarde!

Trois ou quatre enfants nus qui avaient, eux aussi, le ventre si gros qu'on les aurait crus hydropiques, se traînaient par terre en grognant, en farfouillant, en portant à leur bouche tout ce qui leur tombait sous la main. Et la femme tenait dans ses bras un cinquième enfant, tout couvert de croûtes brunâtres au milieu desquelles s'ouvraient de grands yeux purs et azurés, pareils à des fleurs miraculeuses.

La femme demanda, avec une curiosité ingénue :

— Où allez-vous, madame?

Donna Laura s'approcha. Elle avait le visage en feu et la respiration courte. Les forces étaient sur le point de lui manquer.

— Mon Dieu, mon Dieu! gémissait-elle, les mains pressées contre les tempes. Oh! mon Dieu!

Hospitalière, la femme l'engagea à entrer, disant :

— Reposez-vous donc, madame!

La maison était basse, obscure, pleine de cette odeur qu'ont les lieux où vivent beaucoup de gens entassés. Trois ou quatre bambins nus, qui, eux aussi, avaient des ventres si gros qu'on les aurait pris pour des hydropiques, se traînaient par terre en grognant, en farfouillant, et ils portaient instinctivement à leur bouche tout ce qui leur tombait sous la main.

Donna Laura s'était assise et, tandis qu'elle reprenait ses forces, la femme débitait d'inutiles paroles, tout en tenant sur ses bras un cinquième bambin couvert de croûtes brunâtres, au milieu desquelles s'ouvraient deux grands yeux limpides, azurés, pareils à deux fleurs miraculeuses.

De tels exemples — celui-ci est le plus remarquable que je sache — sont assez fréquents chez d'Annunzio. Quand il décrit des lieux ou des objets qu'il a déjà eus

à décrire, les mêmes mots, les mêmes épithètes se répètent. Ainsi un mendiant de la *Sieste* passe dans le *Triomphe de la mort,* celui qui « avait un énorme goitre ridé et violacé qui flottait comme un fanon ».

Mais de ce qui n'est souvent que tendance irréfléchie, il a tiré, dans plusieurs de ses romans, un procédé conscient, systématique : tel le « pâle comme sa chemise » qui revient à chaque passage pathétique de *L'intrus*; ou encore, dans le *Triomphe de la mort,* l'évocation de l'oncle Démétrius, toutes les fois que se précise l'appel de la mort :

> Et il lui réapparut, l'homme doux et méditatif, ce visage empreint d'une mélancolie virile auquel donnait une expression étrange la boucle de cheveux blancs mêlée aux cheveux noirs sur le milieu du front.

On a déjà reconnu ici quelle influence a subi d'Annunzio: il ne s'adresse plus à d'autres qui ont brillé dans son art, il demande maintenant aide à un musicien, à Wagner. Par cette introduction du *leitmotiv* dans le roman, il a, en effet, essayé de transporter dans un autre art l'essentiel de la technique wagnérienne. Mais, plus que dans ses calques littéraires, cette imitation s'annonce réellement féconde. Timide encore dans *L'intrus,* plus affirmée dans le *Triomphe de la mort,* elle s'épanouira dans *Le Feu.*

Une fois ménagée la part des génies presque opposés du musicien et du prosateur, — celui-ci plus formel, plus extérieur, celui-là plus trouble et résonnant plus profond en nous — *Le Feu* reste tout imprégné de Wagner. D'abord le titan de Bayreuth en est l'un des personnages; sinon le plus en vue, il y tient néanmoins la place d'honneur, et forme l'idéal avoué du héros, l'inspirateur occulte du livre. On y retrouve partout présente cette passion dont le paroxysme a un arrière-goût de mort, en cette Venise-la-Morte, et mêlée à la mort même du musicien.

Ce lyrisme peut sembler facticement wagnérien, car le poète latin demeure malgré tout attaché à la vie la

plus claire et la plus allègre. Mais non pas la structure du livre. *Le Feu* apparaît nettement bâti comme un opéra de Wagner. Les motifs s'y multiplient, s'y entrelacent, tout en devenant chacun moins insistant. D'Annunzio en fait le même emploi que son maître: chaque fois que le récit ramène la chose, l'idée ou le mot, inévitablement se déroule le couplet correspondant, et, de même que dans la *Walkyrie* ou dans *Siegfried* il y a le motif de l'amour, celui de la colère de Wotan, celui du dragon, le roman italien offre le motif du feu ou celui de la galère vénitienne.

§

Des exemples précédents ressort cette conclusion que, si d'Annunzio s'est servi des plus éminentes œuvres étrangères qui se présentaient à lui, il a su varier pour chacune le mode et le caractère de son imitation. Les mobiles qui l'ont poussé se révèlent ainsi plus ou moins élevés: tantôt simple indolence de l'imagination, qui lui fait pêcher, dans le vivier d'autrui, sujets, faits et situations; tantôt instinct de s'approprier un mot heureux, une trouvaille pittoresque ou psychologique, comme un collectionneur passionné qui ne reculerait pas devant un vol; tantôt besoin de s'assimiler la manière caractéristique d'un écrivain et d'en enrichir ses propres écrits; tantôt, enfin, désir d'essayer le procédé technique d'un autre art, et ainsi d'en rénover le sien.

En même temps, cette souplesse de son inspiration met en lumière la sûreté de son goût. Son choix a porté sur le propre du génie de chacun; il rejette tout ce qui n'est pas le suc le plus vierge. Ce qui l'a séduit, c'est, chez Maupassant, le détail qui fleure bon la réalité humaine; chez Flaubert, la couleur historique et légendaire, et aussi tout simplement le style; chez Tolstoï, la minutie du dessin; chez Zola, la poésie sensuelle et panthéiste; chez Wagner, la frénésie passionnée qui ébranle jusqu'aux fondements de l'être.

Il reste à reconnaître qu'avec ces éléments d'origines si disparates d'Annunzio a su créer chaque fois quel-

que chose de pleinement sien, comme si sa complexion et son destin, non pas seulement en littérature, mais aussi dans la vie même, étaient de recueillir, de fondre et de réfléchir dans leur miroir concave toutes les influences, toutes les suggestions, tous les désirs épars. En quoi il ne faut point à sa mission de poète.

LUCIEN DUPLESSY.

LA SCIENCE ET LA FOI

—

Depuis une quinzaine d'années, nous assistons, en France, à une contre-offensive du surnaturel, considéré comme une panacée, applicable aux maux présents et futurs, individuels et collectifs.

Cette résurrection revêt divers aspects, parmi lesquels nous démêlons surtout les suivants :

1° Un aspect *pseudo-scientifique :* La science ne se limite pas à l'étude de la matière (1). Le « scientisme » d'avant-guerre, en particulier les théories transformistes, auraient fait faillite. C'est là prendre hâtivement ses désirs pour des réalités, en contradiction avec Bossuet, pour qui « l'illusion de croire ce qu'on désire est le pire dérèglement de l'esprit. »

2° Un aspect *doctrinal.* Les intellectuels — plus spécialement les philosophes et les savants — seraient allés à Canossa, en abjurant le « matérialisme », précédemment en vogue dans leurs rangs. Nous verrons la valeur qu'il faut attacher à cette assertion, même en ce qui concerne les Etats-Unis d'Amérique.

3° Un aspect *journalistique* et *mondain.* Depuis la guerre, l'unanimité de la presse, par crainte commerciale de s'aliéner une partie de ses lecteurs, cultive le sophisme, suivant lequel « toutes les croyances sont respectables », confondant ainsi croyances et croyants. Si les journalistes étaient plus cultivés, plus familiarisés

(1) Nous souscrivons d'ailleurs formellement à cette affirmation. La physique ne saurait appliquer aucune justification à l'au-delà, à l'inverse des fantaisies romantiques des savants anglais James Jeans et Arthur Eddington. Corrélativement, la physique n'entre pas directement en conflit avec la foi; tout au plus inspire-t-elle une salutaire méfiance à l'égard des opinions traditionnelles. C'est par la psychologie scientifique que la religion est poursuivie dans ses derniers retranchements.

avec l'évolution du savoir humain, ils se persuaderaient vite que le *droit* de professer des croyances arbitraires n'est ni plus, ni moins respectable que le droit à l'erreur ou à l'ignorance. Cet engagement tacite, scrupuleusement tenu par nos modernes « directeurs de conscience », a conduit une bonne part des Français moyens, « voltairiens » de tendance, à considérer comme une impolitesse, comme un manque de tact, toute amorce de discussion sur la foi.

Dans plusieurs articles parus au cours de ces quinze dernières années (2) et, accessoirement, dans notre rubrique *Le mouvement scientifique* (3), nous avons fait justice de ces interprétations manifestement aberrantes, pour nous maintenir à un point de vue strictement objectif. Par ailleurs, depuis mars 1929, nous avons suscité des articles ou reproduit des études émanant des principaux représentants de la science, dans la *page scientifique* des *Nouvelles littéraires*, et leur attitude mentale était loin d'être favorable au nouveau préjugé « doctrinal », tel que nous venons de le définir. Jusqu'en ces tout derniers temps, les ripostes furent rares et sans grandes portées (4). Mais, récemment, le Père Sertillanges, le fameux propagandiste catholique, n'hésita pas à descendre dans l'arène. Aussi nous a-t-il paru intéressant de reprendre les objections présentées et d'en tirer, sans passion, les conséquences qu'elles semblent comporter.

§

Le 5 mai 1934, dans le nouvel hebdomadaire *Sept* (n° 10), dont la rédaction est « sous la direction des Pères Dominicains de Juvisy », Antonin Sertillanges, O. P. (5), membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, faisait paraître un article intitulé : *Les*

(2) « Sur l'identité, la divinité et autres contingences », *Mercure de France*, 1er mai 1919, pp. 5-28. « La conversion d'un clerc » (A propos de Julien Benda), 15 mai 1929, pp. 596-611.
(3) « Science de croyants », *Mercure de France*, 15 mars 1933, pp. 662-667, et 15 novembre 1934, pp. 135-139.
(4) Nous en mentionnerons toutefois quelques-unes.
(5) C'est-à-dire « de l'Ordre des Prêcheurs ».

grandes pensées de M. Marcel Boll, où, pour les besoins de sa cause, il laissait entendre que notre position constituait une exception tératologique, en taisant soigneusement le fait que c'est celle de la majorité des savants éminents, dans tous les domaines de la connaissance. La thèse de Sertillanges est insoutenable, même si l'on ne s'en tient pas au seul pays — la France — qui ose secouer les poussières d'un passé périmé. Nous avons, en effet, à notre disposition, l'enquête menée, aux Etats-Unis, par le professeur James-H. Leuba, de Bryn Mawr College, « avec une critique sévère et fondée sur les méthodes statistiques les plus autorisées et les plus concluantes » (6): les représentants américains de la vie intellectuelle sont d'autant plus incroyants qu'ils sont plus éminents dans leur spécialité et que leurs travaux ont plus de rapports avec l'homme: la proportion des savants incroyants (existence de Dieu, immortalité de l'âme) oscille entre 50 pour cent pour les physiciens de second ordre et 90 pour cent pour les psychologues de premier plan. Que deviendraient ces nombres, sans la force coercitive de la tradition chez un peuple, qui, par ailleurs, se figure qu'une vérité scientifique (telle que le transformisme) peut, aujourd'hui, être éliminée par un bill ou par des violences? Bien des facteurs psychiques et sociaux sauvegardent, en Amérique comme chez nous, la pérennité des croyances à l'au-delà : certains esprits (les *paresseux*) n'éprouvent aucun besoin de mettre de l'ordre et de la cohérence dans leurs pensées; d'autres (les *consentants*) sont particulièrement sensibles à la réprobation et au chagrin qu'ils causeraient chez leurs proches; d'autres enfin (les *mystiques*) partent à la recherche de la vérité, bien décidés à n'homologuer comme telle que ce qui sera conforme à leurs secrètes aspirations.

Il était facile de montrer que *la plupart* des savants français — mathématiciens, physiciens, biologistes, psychologues, sociologues — sont totalement affranchis des croyances invérifiables. Nous nous limiterons à quelques

(6) *Psychologie du mysticisme religieux,* Alcan, 1925.

citations, extraites d'articles que nous avons suscités : le mathématicien Emile Borel (7), la grande et regrettée Marie Curie (8), les physiciens Paul Langevin (9) et Jean Perrin (10), sans insister pour l'instant sur les savants spécialisés dans les sciences de l'homme (11).

Telle fut la riposte que le libéralisme de l'hebdomadaire *Sept* me permit d'insérer dans son numéro du 2 juin 1934. Libéralisme certes, puisqu'on y lit des phrases comme :

A défaut d'une impeccable dialectique (12), on pourrait même louer une modération de bon aloi, en songeant au bûcher que l'Eglise triomphante destinait jadis aux hérétiques...

Remarque digne d'intérêt, que la psychologie pourrait facilement interpréter (13) : les croyants sont beaucoup plus susceptibles que leurs antagonistes, et cependant on concevrait fort bien, de la part des athées, quelque irritation contre ce qu'ils considèrent comme des survivances portant atteinte à la probité de l'esprit humain...

Orgueils analogues de part et d'autre, dont les prétextes seuls diffèrent... Mais c'est égarer l'opinion publique que de

(7) A propos du pari de Pascal, il reproche à l'Eglise (*Nouvelles Littéraires*, 17 décembre 1932) « d'augmenter les promesses et de les rendre infinies pour séduire ceux que l'on veut décider ».

(8) « La famille de Pierre Curie, qui ne le fit pas baptiser, le laissa éloigné de toute espèce de culte. Ainsi se trouvait-il placé dans des conditions éminemment propices à l'éclosion de l'intelligence la plus vigoureuse et la plus compréhensive, libérée de toute préoccupation surnaturelle. Et sa valeur morale était au niveau de son intelligence. » (*Nouvelles Littéraires*, 17 décembre 1932.)

(9) « Nous nous affranchissons des fantômes de notre ignorance. » (*Ibid.*, 2 août 1930.)

(10) « Les premiers physiciens libérèrent les hommes de la crainte des dieux... C'est la faiblesse des religions, qu'elles séparent l'individu de l'espèce dans la hantise d'une survie personnelle. » (*Nouvelles Littéraires*, 6 janvier 1934.)

(11) Citons néanmoins, comme exemples caractéristiques, le biologiste Georges Matisse (*Ibid.*, 25 avril 1931) : « Pour toute autre question qui ne nous intéresserait pas aussi directement, il y a beau temps que l'unanimité se serait établie sur ce fait que l'âme naît avec le corps et disparaît avec lui », et le logicien Raymond Ruyer (*Ibid.*, 28 avril 1934) : « Le bon sens, chez Descartes, ne trouve Dieu que parce que Dieu faisait partie de l'Univers du sens commun de son temps. » Pour Emile Meyerson (qui ne s'en est jamais caché), le mot *surnaturel* fut toujours dépourvu de toute signification.

(12) Chez le R. P. Sertillanges. (M. B.)

(13) Comme le souvenir d'un pouvoir déchu. (M. B.)

lui laisser croire à une irrésistible renaissance de Dieu dans les milieux intellectuels.

Et surtout, cessons, ces vaines invectives entre le Homais (de *Madame Bovary*) et la *Pernelle* (de *Tartufe*) : les uns stigmatisant le mérite de faire le bien en échange du salut éternel; les autres rétorquant que l'esprit humain manifeste un orgueil insupportable en se prétendant capable de trouver la vérité. (*Qui es-tu, homme, pour juger de la sorte?*) (14).

Le passage essentiel de notre réponse était le suivant :

Tous ces esprits distingués se sont chargés, à l'avance, de répondre à la question du R. P. Sertillanges : « Mais alors, sur quoi fonder la moralité? » En particulier, Albert Bayet, professeur à la Sorbonne, a insisté, à diverses reprises (15), sur la morale qui découle naturellement de la recherche scientifique, *la morale de la science*, et dont les caractères sont les suivants : la dignité de l'intelligence, l'effort pour découvrir la vérité et la joie de connaître; l'union que la science crée entre les hommes; le respect de la liberté individuelle; l'habitude de voir les choses comme elles sont et non comme on voudrait qu'elles fussent (on ne ruse pas avec la vérité); le postulat déterministe, qui, seul, rend possible notre action sur le monde et sur nous-mêmes. On est donc surpris que l'abbé Sertillanges se laisse enfermer dans un dilemme, qu'il ignore ces travaux ou que, les connaissant, il puisse nous demander : « La moralité serait-elle aussi un problème apparent pour ceux qui n'acceptent ni Plan d'ensemble, ni But, ni Sagesse, ni Harmonie? » Tout cela n'a rien à faire ici.

D'une part, un art purement humain parvient à satisfaire amplement les mysticismes disponibles. Et, d'autre part, la morale de la science est une technique, qui ne s'occupe que de rendements : de l'intérêt général de l'humanité et des conditions (biologiques et psychologiques) de l'existence des individus. L'édification d'une telle morale est même plus

(14) Apostrophe que le R. P., se prenant pour saint Paul, nous avait décochée un mois plus tôt. (M. B.)

(15) Dans ses conférences à l'*Union rationaliste*, dans les *Cahiers rationalistes* et dans un petit ouvrage paru aux *Presses Universitaires*.

fondamentale pour l'athée que pour le croyant, puisque, pour celui-là, sa vie éphémère est tout.

Nous sommes nombreux à le penser : le début de notre siècle vient d'assister à une révolution philosophique, caractérisée par la psychopathologie, la logistique, la mort des vérités absolues, l'effondrement de la métaphysique, l'unification de la pensée. Comment un propagandiste catholique, même renommé, aurait-il pu s'en apercevoir, puisque chacune de ces découvertes fondamentales n'était connue, jusqu'en ces derniers temps, que d'un nombre infime de spécialistes?

Antonin Sertillanges s'efforça (16) de reprendre ces faits point par point, quitte à s'aventurer sur un terrain qui ne lui est guère familier. Ainsi, il invoquait à nouveau une « angoisse métaphysique », que la psychiatrie déclare inexistante, puisqu'il n'y a qu'une seule catégorie d'anxieux, de déficients du système nerveux (dont certains ont entendu parler de métaphysique ou — pour le moins — récité des bribes de catéchisme).

Dans les problèmes embarrassants, le R. P. O. P. s'en tire par des échappatoires :

Il y a des crises; il y a des remous de pensée; il y a même des modes, et les *nouvelles logiques*, grâce auxquelles le mystère du monde s'écarte, amusent quelque temps.

Gageons que notre contradicteur, supposé païen dans les premiers siècles de notre ère, eût également été misonéiste, car l'horreur du changement est une idiosyncrasie infiniment plus profonde que l'énonciation des phrases incompréhensibles. Et cependant, il ne fait aucun doute qu'Aristote est dépassé, en logique aussi bien qu'en électricité. Le contester, c'est « blasphémer le soleil », pour recourir au style imagé de la partie adverse.

Dernier point que nous examinerons : l'abbé Sertillanges croit nous opposer victorieusement que des « esprits distingués », comme Félix Le Dantec et Henri Poincaré, aient nié la possibilité d'une morale scientifique:

(16) *Sept*, du 2 juin 1934.

C'est une question de grammaire, disait ce dernier; les déterminations de la science sont à l'indicatif; celles de la morale à l'impératif; on ne peut passer valablement de l'une à l'autre.

Raisonnement actuellement insoutenable! Il y a des sciences de lois (comme la physique, la biologie...), dont les affirmations sont au *conditionnel;* c'est ce que les logiciens appellent des « jugements hypothétiques » (17). Il y a des sciences de faits (comme la géologie, l'histoire...), qui raisonnent à l'*indicatif,* employant ce qu'on nomme des « jugements catégoriques » (18). Enfin, il y a des sciences de règles (ou techniques), qui se servent de l'*impératif*. Outre que l'on passe sans difficulté du conditionnel à l'indicatif, la remarque de Poincaré ne se limite pas à la morale : il faut nécessairement l'étendre aux autres techniques, qui usent également de l'impératif. Finalement, cette remarque revient à nier la possibilité de toute science appliquée; elle se trouve par suite démentie sans appel. C'est, par surcroît, sans l'ombre d'une preuve et par pur anthropomorphisme, supposer que les intentions humaines sont *fatales,* alors qu'elles dépendent d'une multitude de circonstances, que nous commençons à bien connaître.

La dernière partie de l'article d'Antonin Sertillanges comportait des rétractations par rapport à ses précédentes attaques. Mais il terminait par un appel à la concorde dont nous serons à même de goûter dans un instant toute la saveur:

En définitive — et c'est tout ce que j'avais voulu dire — un peu plus de respect mutuel et de gravité dans les matières graves travaillerait, je crois, à éclaircir beaucoup de choses qu'obscurcissent les partis pris et les défis orgueilleux (19).

(17) Exemple : Si on doublait la pression de telle masse gazeuse, son volume deviendrait moitié moindre (loi de Mariotte).

(18) Exemples : La surface de la Terre est, en majeure partie, recouverte d'eau. Ou encore : Louis XIV était mort quand Napoléon naquit.

(19) A diverses reprises, le Père Sertillanges manifeste un désir de rapprochement en renonçant à toute conversion. Ne serait-ce pas que, *même pour lui,* la religion soit *devenue* aujourd'hui une affaire accessoire, une simple particularité du caractère (comparable, si l'on veut, à la mélomanie)? En reprenant ses propres termes, « c'est tout ce que j'avais voulu dire ». (M. B.).

§

Pour illustrer les mots « respect mutuel » et « gravité », employés dans ces dernières lignes, il suffit de glaner dans la presse catholique et cléricale.

A propos de *La science, ses progrès, ses applications* (20), l'ex-lieutenant-colonel Gustave Plaisant, ancien élève de l'Ecole Polytechnique, professeur à l'Institut Catholique d'Arts et Métiers de Lille, n'écrit-il pas ces lignes ahurissantes (21), où il met en cause trois francs-maçons (affirmation fausse *pour tous les trois*...), disciples de Satan :

Je ne conserve pour le moment que ces trois noms : Marcel Boll, Louis Houllevigue et André Metz. Je signale aux catholiques, et plus particulièrement aux directeurs de journaux et de revues, les activités de ces trois vulgarisateurs scientifiques, délégués conscients ou non de la franc-maçonnerie, espérant bien qu'on prendra maintenant au sérieux mon affirmation que la Science moderne n'est ni neutre, ni libre, qu'elle est une arme terrible entre les mains de Satan...

Mais voici *Le sel*, l'ineffable *Sel*, pieusement recopié par *La revue apologétique* (de mars), qui, dans son numéro du 5 février 1934, s'en prend hautainement à des phrases de Paul Langevin, parues dans la page scientifique des *Nouvelles littéraires* (22) :

Cependant, mon cher Maître, les savants partisans de l'évolution ne sont pas tous de votre avis. Nous venons, en effet, de lire avec attention et gravité (*sic*) une notice sur un « Nouveau traitement de la constipation chronique », rédigée par un savant évolutionniste et qui commence ainsi : « Peu de personnes se rendent compte que les causes fondamentales de la constipation remontent à ces époques loin-

(20) L'important ouvrage (Larousse) que nous venons de diriger, Georges Urbain et moi, et dont l'abbé Bethléem lui-même devait avouer qu'il « est des plus remarquables et fait grand honneur tant à la science qu'à l'édition française » (*Revue des Lectures*, p. 599, 15 mai 1934).

(21) *La Province*, Rennes, 27 septembre 1933.

(22) « La biologie nous apporte des raisons d'espérer... Il y a notamment, dans la conception évolutionniste de la vie, une richesse de possibilités... » (6 janvier 1934).

taines où l'évolution de l'homme l'amena à prendre la position verticale... » Voilà, n'est-ce pas, du beau style et de la science authentique! Et il y en a deux cents lignes dans ce goût-là!... Comment l'espèce humaine pourrait-elle attendre son salut de cette évolution, qui lui a déjà fichu la colique?

C'est bête à en pleurer (23); et je « défie orgueilleusement » le R. P. Sertillanges de me contredire. Décidément, Louis Veuillot n'est pas mort : le « parti prêtre » recommandait le « respect mutuel » et la « gravité » au nom de nos principes, et s'en dispensait au nom des siens!

§

A la lecture des deux morceaux d'éloquence de l'abbé Sertillanges, les âmes délicates ont pu être charmées par le pittoresque et le savoureux des anecdotes sur Lamennais, Théodule Ribot et Joffre. Mais les esprits pondérés ne se satisfont pas à si bon compte; certains ont dénoncé, d'autres ont déploré la faiblesse de cette argumentation d'un autre âge.

Nous nous appliquâmes donc à préciser les affirmations contestables du deuxième article, en envoyant à l'hebdomadaire *Sept* la réponse suivante :

N'est-il pas tendancieux d'insister sur un rapprochement entre Viviani et Curie, en taisant soigneusement les noms gênants de Clemenceau et de Poincaré? A quoi bon rappeler des contradictions insoutenables de Le Dantec? Peut-on gratifier Jules Tannery de convictions spiritualistes, puisque, d'après Emile Picard, dont les opinions ne peuvent être suspectées, « il avait une religion, la liberté; un Dieu, le droit; un amour, celui de l'humanité »?

Détails que tout cela... Il subsiste néanmoins que mon honorable contradicteur a esquivé toute réponse à cette phrase *essentielle* : « Etant en dehors de l'expérience, le surnaturel est également en dehors de la technique (indus-

(23) Même remarque pour l'article « Un nouveau scientisme » dans *Je Sers* (10 juin 1934), où Henri Pouplain affirme que, « pour satisfaire les mysticismes disponibles », nous proposons « la psychopathologie et la logistique ». Il suffit de se reporter au texte cité plus haut.

trie, médecine, morale, politique); il n'apporte aucune donnée utilisable pour l'action. » Par une assertion qui me paraît désuète, il *nous* reproche de ne pas « fonder » la morale (24) : la morale se « fonde » tout bonnement sur la psychologie et la sociologie, comme la médecine se fonde sur la biologie. « Le sentiment moral est un fait », ajoute-t-il. Sans aucun doute. C'est aussi un fait que certains hommes croient en Dieu. Faits expérimentaux, qui, pour *nous,* s'étudient exclusivement par les méthodes scientifiques. Au surplus, les idéals strictement humains sont, autant que d'autres, générateurs d'enthousiasme; leur relativité leur confère la supériorité inestimable d'évoluer avec la science, sans jamais entrer en conflit avec elle.

Je crois que le Père Sertillanges m'accordera que, dans la société française actuelle, morale et religion sont *pratiquement dissociées;* j'ajouterai que, pour *nous,* c'est sans aucun lien logique qu'elles ont été juxtaposées dans le passé. Le ton même qu'il emploie prouve que, pour un croyant, la Foi a cessé d'être le souci essentiel, puisqu'il parle d'accord avec un adversaire pour qui l'au-delà n'a jamais eu aucun sens. Je lui concéderai, en retour, que la religion, même aujourd'hui, apporte quelque secours à certaines âmes désemparées (25), mais je ne songe nullement, comme il me le fait dire, à la remplacer par une puérile psychothérapie; et, en cela, je m'inscris en faux contre l'œuvre entière de Pierre Janet. Ce sont, à mon sens, des traitements *biologiques,* qui améliorent les systèmes nerveux, dont le chimisme fonctionne mal.

Par retour du courrier, l'abbé V. Bernadot m'adressa son « religieux dévouement », avec une fin de non-recevoir, qui se payait « d'excuses colorées » (26), prouvant

(24) Nous verrons tout à l'heure sur quoi il la fonde.

(25) Le propre témoignage du croyant (« Je ne pourrais m'en passer... J'aimerais mieux mourir... ») ne peut être tenu pour concluant : une longue habitude peut faire préférer l'alcool au pain! Il n'est nullement démontré que tel être, élevé différemment, eût été plus malheureux; scientifiquement parlant, c'est même fort improbable. Autant il est stérile et inhumain de combattre violemment la foi d'un mystique particulier (il vaut mieux le considérer comme un homme perdu — parfois sur ce seul point — pour une saine compréhension des choses), autant il faut penser aux jeunes générations, auxquelles la vérité objective peut s'inculquer sans heurts (M. B.).

(26) « La controverse risquerait de lasser l'attention du lecteur. »

une fois de plus que l'excès en tout — même en libéralisme — est un défaut. Il était inutile d'insister.

§

En guise de conclusion au récit de cette polémique courtoise, nous voudrions insister sur ce fait que la science a non seulement bouleversé les conditions matérielles de l'existence humaine, mais qu'elle a profondément modifié les règles de la pensée.

Pendant vingt-cinq siècles, les mathématiques ont passé pour un domaine de « vérités immuables », de « vérités inconditionnées » ; tous les grands déistes du passé n'ont pas manqué de mettre en parallèle ces « vérités mathématiques » avec ce qu'ils nommaient des « vérités métaphysiques », supposées perçues intuitivement par tout esprit normalement constitué. Dans la science moderne, les mathématiques ont perdu leur caractère absolu, et l'absolu métaphysique n'a plus aucun secours à espérer de la pensée scientifique. Au contraire, celle-ci identifie la vérité avec ce qui est contrôlable expérimentalement. Une définition verbale ne nous suffit plus pour forger une idée; il faut lui adjoindre nécessairement un postulat d'existence, c'est-à-dire l'affirmation que cette définition correspond bien à quelque chose de réel, et cette affirmation doit être d'accord avec les faits. Or, en théologie, il n'apparaît jamais que des définitions *sans* postulats d'existence, qui ne comportent que des conventions invérifiables (Dieu) ou des hypothèses (la disparition de l'âme par la mort) que l'expérience n'a jamais contredites.

Dans les religions de l'Europe occidentale, lesquelles ne diffèrent que par des détails insignifiants, une analyse serrée distingue, pour le moins, *trois Dieux,* qui sont loin de s'identifier, tant dans leurs attributions que dans l'intérêt qu'ils suscitent chez les diverses catégories de fidèles; deux Dieux intellectuels (pseudo-intellectuels) et un Dieu affectif.

1° *Le Dieu des métaphysiciens,* à qui on confie le passé: c'est l' « horloger », auquel on attribue la fonction

d'avoir fabriqué le monde. (D'où venons-nous?) Le philosophe universitaire Edmond Goblot, correspondant de l'Institut, dénonce la contradiction inhérente à cette croyance :

On ne peut certes pas concevoir une perfection qui serait vraiment parfaite tout en n'existant pas, mais on peut très bien concevoir que la perfection est une généralisation arbitraire, que rien de ce qui existe ne soit parfait. Si nous essayons de nous représenter une intelligence privée d'organes, elle nous apparaîtra, du même coup, privée de ses attributs; elle n'aura plus d'expérience externe; elle se verra condamnée à ignorer le monde et à ne jamais soupçonner d'autre réalité que la sienne... On a inventé Dieu pour expliquer le monde, et voici que, si Dieu existe, il est incompréhensible qu'il y ait un monde... La liberté est ce qui s'oppose le plus radicalement à la conception de Dieu. Si j'admets la possibilité du libre-arbitre, je n'ai plus l'idée d'homme; toute doctrine de libre-arbitre ferme, à la pensée et à l'action, le domaine auquel elle s'applique... Il y a une sorte de don quichottisme à partir en guerre contre le matérialisme *grossier* (l'épithète est consacrée), en l'accusant de supprimer, de nier, de compromettre ou de déprécier la vie spirituelle. Le matérialisme ne ruine rien, ne sacrifie rien, ne compromet rien; le spiritualisme ne sauve rien et n'a rien à sauver (27).

L'absolu est impensable, donc inexplicable : il ne résout rien (28). C'est un résidu des légendes judéo-chrétiennes, d'une mythologie qu'un tiers de l'humanité actuelle baptise « révélation ».

2° *Le Dieu des moralistes* (le « berger » qui conduit le troupeau des humains), dont la mission est d'assurer l'avenir (Où allons-nous?), en créant des compensations aux injustices de ce bas monde. Les interminables discussions des théologiens sur le « problème du mal » n'ont

(27) *La logique des jugements de valeur*, pages 22, 182, 21, 15, 81, 200 et 187, Armand Colin, 1924.

(28) Rudolf Carnap, professeur à l'Université de Prague, conclut également à l'inanité de toute métaphysique, dans *La science et la métaphysique devant l'analyse logique du langage* (traduction du général Vouillemin, Hermann, 1934), que nous avons présenté au public français.

jamais conduit à une conclusion positive, non plus que les chicanes des *Plaideurs*. Il n'y a, dans tout cela, qu'un point à retenir, mis en lumière par Théodule Ribot (29) : « l'homme essaie d'échapper à une réponse déplaisante et de tricher avec son destin ». C'est néanmoins ce que le R. P. Sertillanges appelle « fonder la morale » et Ernest Renan lui répondait par avance: « La haine de l'injustice est singulièrement diminuée par l'assurance des compensations d'outre-tombe. »

3° *Le Dieu des mystiques* a une origine affective, soit, au fond, physiologique; c'est le « Dieu sensible au cœur » de Pascal. Le psychologue américain James H. Leuba le définit ainsi: « Le mysticisme est une révélation non pas de Dieu, mais de l'homme. Le sauvage, qui *entend* Dieu dans un coup de tonnerre, est dupe de la même illusion d'immédiateté que le civilisé qui *sent* Dieu dans un appoint inattendu d'énergie nerveuse ». La psychologie scientifique est parvenue à décrire et à comprendre les états affectifs, qui sont à la base du *sentiment religieux*, et à rendre compte de ces périodes d' « extase » et de « sécheresse », que l'on rencontre chez les grands mystiques.

Nous savons aujourd'hui qu'environ dix humains sur cent sont *cyclothymiques*, en ce sens que par le jeu même des réactions chimiques et des transformations colloïdales de leur système vagosympathique, ils sont sujets à des oscillations de l'humeur entre l'exubérance et l'anxiété. La plupart des créateurs de religion furent des cyclothymiques. A l'heure présente, ce sont eux qui constituent le groupement des croyants convaincus, voire sectaires (30). Le fait pour eux de *sentir* la présence de Dieu n'est qu'une erreur de diagnostic, que portent, sur

(29) *La logique des sentiments*, p. 107, Alcan, 1905.

(30) Nous avons fait allusion plus haut aux deux autres sortes de croyants : les *consentants* (qui ne veulent pas chagriner leurs proches) et les *paresseux* (chez qui voisinent, côte à côte, les croyances théologiques et les notions positives). En règle générale, on devient croyant au contact de légendes écoutées avec un esprit critique diminué (enfance, état dépressif, impressionnabilité excessive, exceptionnellement débilité mentale); l'habitude fait le reste.

leur propre cas, des profanes de la médecine mentale (31).

L'extase religieuse — proche parente de l'inspiration artistique — est de même nature que l'ivresse provoquée par les drogues, — ces « aliments de l'âme », disaient les prêtres antiques, — opium, mescal, alcool, éther, protoxyde d'azote, cocaïne, etc. Extase comme ivresse sont des crises d'exaltation de l'humeur, accompagnées de joie, de « ravissement », de « béatitude », avec l'impression *tout à fait illusoire* (ce point est scientifiquement acquis) d'un accroissement de puissance intellectuelle. Malgré les protestations d'assurance inébranlable que prodiguent les mystiques, « la clarté et la certitude de ce qui est éprouvé au cours de l'extase ne sont, à aucun degré, marque de vérité ou de réalité objectives (Leuba) ». Les mystiques confondent en outre la violence physiologique de l'extase et le degré de perfection qu'ils croient atteindre (32), et Leuba montre qu'aucun des mystiques, pas plus Mme Guyon que sainte Thérèse, n'a réalisé ses fins morales, en modifiant notablement les tréfonds de sa personnalité. Enfin, c'est à leur éducation que les mystiques, imbus d'images bibliques, doivent l'interprétation de leurs crises dans le sens du surnaturel (présence divine, union avec le Christ, vision de la Vierge...), là où un non-mystique ne parlerait que de troubles étranges, qui lui auraient fait perdre provisoirement le contrôle de ses facultés, là où un psychiatre averti dépisterait un mauvais dynamisme du système nerveux central. Et l'on conçoit qu'aucune preuve décisive de l'existence de Dieu n'ait jamais pu être échafaudée.

L'une des caractéristiques de notre époque réside dans l'inévitable décalage qu'ont subi les sciences de l'homme

(31) On connaît des traitements assez efficaces contre l'angoisse, qui, souvent, parviennent à la rendre supportable. Les seules attitudes souhaitables vis-à-vis des problèmes apparents (relevant d'une mentalité prélogique) sont l'insouciance ou — à défaut — la résignation.

(32) Par compensation — pourrait-on dire — leur maladie mentale leur fait prendre leurs états dépressifs pour de la culpabilité et de l'indignité.

par rapport aux sciences de la matière. La psychologie et la sociologie sont néanmoins parvenues à des résultats importants; mais ils ont à lutter contre l'ignorance, et contre le parti pris des suppôts du passé.

Les conditions actuelles ont remis tout en question, en particulier le problème moral et le problème de la mort, que nous n'avons fait qu'effleurer. L'attitude de l'homme moderne — aux prises avec des difficultés sévères — doit être l'objectivisme intégral, qui pose en principe que la réalité tout entière est épuisée par la science, c'est-à-dire par l'intelligence en acte. Il faut des yeux neufs pour acquérir une vision nette des choses, d'où peut partir une action féconde. Pour reprendre les termes du regretté philosophe suisse Paul Oltramare, « la sagesse humaine ne commet pas la déplorable erreur de faire de cette vie un *stage*, par lequel l'homme doit passer pour arriver à quelque autre forme d'existence (33). La science a le droit et le devoir de s'assurer que le contenu de la croyance est bien d'accord avec ce que l'expérience et la réflexion nous ont appris à connaître du monde et de l'âme. » On comprend mal l'état d'esprit des hommes de bonne volonté, qui, tout en sentant la nécessité de réformes profondes, veulent néanmoins réserver, à la base, un domaine intangible, celui des croyances invérifiables, imaginées par des peuples primitifs. Puisque, d'un avis unanime, c'est l'affectivité qui détermine la conduite humaine, il importe de combattre la prétention fallacieuse de protéger la foi contre l'emprise de la psychologie et de la sociologie scientifiques.

MARCEL BOLL.

(33) Ce point de vue est développé dans l'œuvre posthume de Claude Bussard, mort prématurément : *Notre royaume est de ce monde* (*Vers le gouvernement de la science*), Editions Liberté, 1934, dont nous avons écrit la préface.

KI-PRO-KO[1]

—

Mon collègue Laribour, pour une fois, s'est montré bon prophète. Le scandale a explosé brutalement; les colonnes des journaux en débordent. Igor Olmutz règne sur la presse et refoule aux coins déshérités tout ce qui ne le concerne pas. Interpellations à la Chambre, liste de chéquards, levées d'immunité parlementaire, branle-bas de la magistrature et de la police, campagnes d'affiches; je ne m'étendrai pas là-dessus, c'est l'ordinaire de ces sortes d'orages. Mais quel trouble dans le quotidien de l'existence! Il suffit que deux citoyens ou leurs épouses se rencontrent pour que naisse une joute oratoire; à trois, le meeting s'amorce; à quatre, la manifestation; passé cinq, voilà le grand Soir, blanc ou rouge. Le ministère devient intenable; chacun possède la clef du mystère, le secret des choses, et le clame à la dérobée. Moi seul je préserve mon sang-froid de la contagion, je tiens ma bouche close au milieu de ce vacarme de révélations hurlées ou chuchotées. Je ne veux pas risquer, bien sûr, qu'on me reproche les deux balles de caoutchouc qui ne sont qu'une restitution, les trois coudées de ficelle, les sept billes et la part sur le trésor enfoui dans la cour de la Maison bleue, devant le chenil. Ils auraient vite fait, les chacals et les tigres, de crier haro sur le baudet... Mais n'anticipons pas, gardons la pondération et le souci chronologique qui conviennent à un mémorialiste, même lorsque la démence l'environne.

*

Bourron, de son air le plus fermé, le plus buté, avec son rire le plus jaune, m'avait presque craché à l'oreille:

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 873.

— Plus souvent que j'irai au rendez-vous du pont de la Ravine! Il peut attendre la semaine des quatre jeudis.

Pourtant le lendemain il y était, et en avance, à la fois arrogant et penaud. J'avais dérobé les pruneaux et les berlingots de Carpentras, des rouges à liséré blancs, qui poissaient le fond de ma poche. Le béret de Caroube débordait de raisin hâtif et conventuel.

— Et la canette de bière? s'écria-t-il dès qu'il aperçut Bourron, à la hauteur du troisième peuplier. Caroube est brutal; ce plébéien jeté par l'ambition de sa famille dans une caste supérieure, celle des fils de boutiquiers et de fonctionnaires (les garçons de la société ont pour maîtres les Lazaristes), ce plébéien fruste et aigu comme le silex d'empierrement que casse son père, est une sorte de déraciné sur place. Nous nous moquons de sa balourdise; il nous méprise; toujours engourdi, il ne sort de sa somnolence que pour injurier et cogner; alors nous avons peur de lui. Objet de terreur et de dérision au collège, adulé chez lui comme le Dauphin, il ne se retrouve qu'au moment de la bagarre, dans la suprématie de ses poings.

— Et la canette de bière, idiot! reprit-il.

Bourron rougit un peu; il aurait voulu sans doute faire l'avantageux, soutenir qu'il n'obéissait pas au Bâtard, qu'il venait ici en amateur, les mains dans les poches. Mais nos yeux tombèrent sur un goulot à fermeture de porcelaine qui émergeait des herbes, entre les racines de l'arbre. Cette bouteille le trahissait.

— Ah! ah! ricana Caroube, il t'a eu! Et un de chez les Frères! Sa mère lave le linge à la rivière pour les bourgeois. Un pauvre. Un calotin. Vous vous croyez trop malins, vous autres, ceux de la limonade et de la merluche. Je parle aussi pour toi, Tripette...

Bourron ne répliquait pas. Enfin il articula sourdement, après avoir salivé de côté, en signe de dédain :

— Casseur de cailloux...

— T'as envie d'une baffe.

— Chiche.

— Répète.

— Chiche.

Bourron serrait les mâchoires. Il avait à la fois l'étoffe d'un incroyant, d'un peseur de témoignages et d'un martyr. Il savait qu'il n'était pas de force à résister à son adversaire et il ne bronchait pas. A terre gisait la feuille radicale-socialiste qui avait enveloppé la canette. Caroube approchait lentement, d'un pas de jaguar, effaçant les épaules, de profil, le coude gauche en position de parade, le bras droit lâché comme une lanière, le poing balançant au bout. Son teint d'un rouge sombre, qui lui valait son surnom, et que barrait, à la racine des cheveux, une raie blanche préservée de la cuisson par le béret, avait l'air d'un masque de guerre mal attaché, apache ou iroquois. Et il répandait au soleil une odeur de fauve, pareille à celle des ménageries ou des caroubes qui fermentent.

— Attention! criai-je, que je gare la bière et les raisins!...

Je n'achevais pas ma phrase qu'un pétard d'un sou éclatait sur une pierre, à nos pieds, que les deux boules d'un lasso s'enroulaient aux chevilles de l'assaillant, qui faillit perdre l'équilibre. Jack l'Eventreur tenait la corde. Sa face hilare était propre, par hasard, et on avait peine à le reconnaître.

— Ben quoi! prononça le Bâtard, les bras croisés, ben quoi! du grabuge! J'aime pas ça. Enfin, pour cette fois, j'ai rien vu...

Il inspecta le butin des fourrageurs et daigna ne pas paraître mécontent. Nous eûmes licence, lui servi le premier, de sucer un berlingot. Par-dessus le chaperon du mur nous apercevions des pointes d'ifs ou de cyprès, des branches de croix; on entendait la pelle du fossoyeur et le grincement d'une brouette, des roucoulements de pigeons, le souffle aussi des bouffées de vent dans les couronnes de jais à demi défaites et les fausses perles.

— Rembobine ton lasso à boules, Jack, dit le chef. Et toi, Caroube, cherche pas chicane aux copains. Je te le défends. Sinon, gare à tes poux!...

Le fils du cantonnier sursauta et se contracta. Il était dans un de ses mauvais jours; il ne tolérait pas les ob-

servations; ayant essayé de nous avilir dans notre orgueil de caste, il ne pouvait souffrir d'être humilié devant nous. Et puis, plus simplement, ses muscles prêts à la bagarre n'avaient peut-être plus le pouvoir du repos. Il osa répliquer:

— Depuis quand j'ai à recevoir tes ordres, Bâtard ? Penses-tu que je vais lécher les arpions à un de chez les Frères? Non, des fois...

Et il fredonna injurieusement :

— Ton père est un Chinois,
Ta mère est à l'hospice...

Mais la chanson s'étrangla dans sa gorge avant qu'il eût entamé le troisième vers. Le Bâtard, en dépit de ses dents et de ses griffes, l'avait proprement crocheté, ficelé avec le lasso comme une saucisse. Supérieur par l'âge, le poids, la science de la lutte, il avait négligemment basculé sur l'herbe ce paquet bien cordé, ce Caroube dont la face terrible était maintenant d'une lividité rougeâtre, du ton même de la brique décolorée. Jack l'Eventreur lui chatouillait le nez avec un brin d'avoine et riait niaisement de la déconfiture du rebelle. Le chef lavait de son mouchoir humecté de salive la blessure de son avant-bras, un triple sillon d'ongles, qui saignait. Il nous consulta du regard :

— Qu'est-ce qu'il mérite?

— La mort, souffla Jack.

Nous, nous nous taisions. La vieille Ravenelle, la folle, rentrait ses chèvres qui bêlaient et broutaient les feuilles des arbrisseaux poussés entre les pierres du parapet. La vieille les houspillait de malédictions et de jurons en patois. J'avais toujours redouté l'approche de cette femme. On racontait d'elle qu'elle avait été belle et bien mariée. Son homme la brutalisait et elle avait pris un amant, un marchand forain qui vendait de la quincaillerie. Le mari tué, un soir de marché, à coups de marteau, le tribunal avait envoyé le marchand forain au bagne, où il était mort. Mon grand-oncle faisait partie du jury et il éprouvait parfois de vagues remords, à cause de l'obscurité de

la cause. Il évitait la Ravenelle. Le gendarme qui avait arrêté l'amant (Ah! que ce mot, que je ne comprenais pas, me plaisait, me donnait la chair de poule!), le gendarme avait péri de congestion, le même jour que le meurtrier. A la vue du cimetière, la Ravenelle se signa, puis elle considéra notre groupe et se mit à proférer des mots sans suite où il me sembla entendre le nom de mon grand-oncle, à délirer. J'aurais voulu être à cent pieds sous terre. Enfin, précédés de ses biques que harcelait le roquet du fossoyeur, elle poursuivit son chemin.

— La mort, ça ne suffit pas, grommela le Bâtard. C'est un traître; on le livrera à Ki-Pro-Ko.

Caroube secoua frénétiquement ses liens.

— Non, non, Bâtard, pas ça! Ce que tu voudras, mais pas ça!...

Le Bâtard lui coupa la parole :

— Quand la Ravenelle vous regarde, ça signifie le malheur.

Il savait se servir des circonstances, l'animal. On eût dit, quand on vivait sous sa loi, que tous les événements dépendaient de lui et qu'il commandait la pluie, le soleil, la foudre, la rencontre de la folle, le chant des grenouilles, le vol des corbeaux, l'araignée du soir et du matin. Il excellait à embaucher les présages et l'atmosphère. C'était un chef. Il reprit, après un silence :

— Jack, détache la corde! Je lui fais grâce.

Debout, Carouche secoua ses membres engourdis et prononça solennellement:

— Je n'oublierai pas. A la vie, à la mort!

J'ajoutai:

— Débinarès, Cavalcador.

Bourron murmura:

— Tout de même, Caroube n'aurait pas eu tellement la frousse si...

Le Bâtard s'essuya le front du revers de la manche, comme accablé de responsabilité et soulagé, pour un instant, d'un gros poids. Il déboucha la canette, but une gorgée, torcha le goulot de sa paume, nous tendit le breuvage; nous nous désaltérâmes à la ronde.

*

La guerre fut longue, tenace, fertile en atrocités, en traits d'héroïsme, en ruses et en déguisements que le droit des gens réprouve, en guet-apens et en pièges. Ce subtil Ki-Pro-Ko vous fondait dans les mains, littéralement. Je vois encore sa tête cruelle et jaune de pirate du Yang-Tsé, ses pommettes saillantes, ses yeux bridés, son crâne passé au papier-verre, la tresse de trois mètres qu'il s'enroulait autour de la taille pour combattre, bondir, surprendre, s'évanouir dans les halliers, ses dents noires de mâcheur de bétel, son sabre chinois et ses pistolets à gueule de dragon. Je le vois encore quoique je ne l'aie jamais aperçu. Mais chacun de mes camarades avait surpris à la nuit tombante, au coin d'une haie, à l'angle d'un mur, à une croisée de chemins, quelque chose de notre ennemi. L'ensemble se constituait par l'accumulation et le recoupement des témoignages. A moi seul, la fortune n'avait point permis de dérober la moindre parcelle de vérité. Alors je mentais un peu; j'inventais doucement, par fausse honte et scrupule, par religion. Il me souvient que le bétel et les dents noires sont de mon cru; l'observation de mes camarades plus favorisés a vérifié par la suite ce que j'avais deviné intuitivement.

Si Ki-Pro-Ko se montrait insaisissable, son armée en faisait autant. Innombrable au sens propre du mot, nous n'avons jamais pu évaluer même approximativement son effectif; il variait de sept hommes selon Bourron, à plusieurs milliards d'après Jack, qui ne savait encore compter que jusqu'à vingt et un. On n'ignore pas, du reste, que les recensements chinois comportent tous une certaine marge d'erreur.

Le plan secret du Bâtard, qu'il nous avait révélé sous l'arche du pont de la Ravine, après la mémorable scène de la clémence du chef et le passage de la Ravenelle et de ses biques, brillait par l'ingéniosité et l'audace. Nous l'approuvâmes unanimement. Le pirate avait laissé sa jonque à voiles de bambou à la côte, le pays ne lui offrant aucun fleuve navigable, pas même une rivière, et les torrents, aux rapides presque infranchissables, ne

pouvant être remontés que par les embarcations dont le tirant d'eau ne dépasse pas dix centimètres. C'était pour nous une grande chance, car le ravitaillement en vivres et en munitions lui parvenait mal, et il occupait une large part de ses troupes à assurer ses communications et ses derrières; autant de moins sur notre râble. Ceci posé, il s'agissait, en bref, de couper le cordon qui reliait Ki-Pro-Ko à la jonque nourricière, d'épuiser en combats partiels, où nous nous déroberions toujours, ses bataillons, d'empêcher les arrivages de flèches, de pois chiches pour sarbacanes, de poisons, de poudre mandchoue, de curare, de balles dum-dum, de rafler les convois de riz et surtout d'opium, dont la privation lui deviendrait vite intolérable, de poivre indien sans lequel il ne pouvait pétrir le bétel et se noircir les incisives. L'ayant ainsi affamé, isolé, démoralisé, ayant provoqué la désertion de ses lieutenants, nous l'acculerions peu à peu au vieux four à chaux abandonné, contre l'escarpement de la colline, lieu funèbre et blafard. Il serait obligé de se rendre, à la fin, et nous nous débarrasserions de lui par ces supplices de l'Inquisition qui sont peints sur les baraques de panoramas interdites aux enfants et à l'entrée desquelles veillent un joueur d'orgue de Barbarie en cagoule, une caissière coiffée du san-benito.

L'argent constitue le nerf de la guerre; on l'a souvent écrit. Celle-ci n'échappait pas à la loi commune ; mes économies et ma tirelire s'y engouffraient. Le Bâtard avait beaucoup de dépenses. Il devait payer les espions, suborner les traîtres, susciter l'indiscipline et l'anarchie, semer l'or. Que pesaient mes quatre francs quarante-cinq en pièces de billon devant ces obligations impérieuses? L'écu de la tante de Bourron ne fournit pas non plus une longue carrière. Et quelle quantité de thé, de racine de réglisse, de sucre, de figues sèches empruntés à la boutique de mon père, de limonade et de sirop de groseille, provenant en fraude de la cave du Café du Commerce, engloutirent les pirates soudoyés? Cela confond l'entendement. Caroube, d'autre part, nettoyait les vergers des bourgeois et des confréries. Ces Chinois sont friands, cu-

pides, insatiables, souvent de mauvaise foi et fourbes même dans la trahison où ils se font acheter et racheter sans vergogne. Pourtant, vers le 10 juillet, Ki-Pro-Ko, que minait notre héroïsme militaire et financier, donnait de la bande; la capitulation approchait.

Nous avions, ce jour-là, battu minutieusement le pays et resserré notre étreinte. Par le jeu d'une entente mystérieuse dont je n'ai jamais bien compris le mécanisme, par une convention tacite dont la clef appartenait aux chefs, qui ne la livraient pas à leurs obscurs exécutants, on respectait toujours les positions perdues ou gagnées, on supposait qu'il n'était rien advenu du jeudi au dimanche, de la veille au lendemain. A quoi Ki-Pro-Ko employait-il nos nuits, nos heures d'école? A dormir, sans doute. Notre stratégie était donc brisée et continue. Nous retrouvions toujours, des deux côtés, la place acquise à l'issue de la dernière opération; personne n'utilisait lâchement, à la dérobée, l'absence de l'ennemi. Il y avait, dans cette lutte sans quartier, quelque chose de chevaleresque et de mathématique; cela touchait au tournoi et à la partie d'échecs. Quoi qu'il en soit, ce jour-là, à l'heure où la Ravenelle ramène ses chèvres, où les journaliers reviennent des champs, leurs carniers débordant d'herbe pour les lapins, j'avais progressé jusqu'à la Pierre-aux-Fées, dolmen qui formait un abri sûr et d'où je pouvais observer les patrouilles adverses, protégé par la lourde table. Parfois, d'une flèche de roseau armée d'une plume sergent-major, je barrais le chemin à quelque tentative de rupture de l'encerclement. Les Chinois du Yang-Tsé prenaient tantôt la forme d'un mulot, tantôt d'un chat, d'un caniche errant, voire d'une ombre de busard ou de nuage, d'un hoche-queue. De tels stratagèmes ne trompent pas Tripette. Mon carquois, un vieux fourreau de parapluie, épuisait ses réserves quand la trompette de Jack annonça la cessation du feu.

Nous nous rassemblâmes, selon la coutume, pour le rapport, à la corne du reboisement, entre les pins étiques. Bourron avait l'œil poché, un voltigeur jaune poursuivi lui ayant jeté une souche dans les jambes et l'ayant

fait cogner de la tête contre une loupe d'orme. Le Bâtard avait arraché à la tresse même du pirate des cheveux raides qu'on eût aisément pris pour des crins de jument. Le genou de Caroube saignait d'une écorchure peut-être empoisonnée que le chef banda après avoir conjuré le venin par des paroles bénéfiques. Mon fond de culotte lézardé prouvait bien que des dogues de Mandchourie avaient attaqué mes revers; le vœu général m'en persuada d'autant plus aisément que nous avions tous entendu les aboiements. Notre général cependant penchait un front inquiet et soupçonneux.

— Fiers Sicambres, interrogea-t-il avec une mâle énergie, fiers Sicambres, avez-vous du poil au ventre?

— Oui, répondîmes-nous en chœur.

— Eh bien ! il va falloir le montrer. Et dès demain. Avez-vous peur de la nuit?

— Non, déclarâmes-nous à l'unisson, la gorge un peu étroite.

— Aurez-vous le courage de sortir de chez vous, à neuf heures, pour une expédition dangereuse?

Un peu de flottement accueillit cette question. Tout de même, c'était possible. L'été, la famille prend le frais sur le pas de la porte, on peut s'évader pendant que les parents bavardent. A condition seulement que l'éclipse ne dure pas trop longtemps. Le premier coup de dix heures assourdit les commérages. Les membres de la Lyre Municipale, la répétition finie, rentrent chez eux, l'ophicléide ou la clarinette sous le bras, en fredonnant l'ouverture du *Cheval de Bronze*, l'*Enlèvement de la Toledad*; le sabre de l'adjudant *Ma Botte*, qui court le guilledou, luit au reflet du bec de gaz et tinte; le pion du collège, Tavernière, celui dont le journal publie des vers le dimanche, rôde, coiffé d'un feutre à large bord et cravaté de satin noir, hausse un regard, au-dessus des bocaux de couleurs complémentaires, jusqu'aux fenêtres du premier étage où, derrière les rideaux, flotte une silhouette de pharmacienne; cent rimes bourdonnent sous son crâne : musicienne, terre de Sienne, nécroman-

cienne... Alors, le vide se creuse; la petite ville devient un désert; chacun compte sa couvée.

— Bâtard, dis-je, on te rejoindra à neuf heures. Mais à condition qu'on soit de retour à dix. Après, y aurait du barouf.

— Entendu. Tous d'accord, conclut un peu hâtivement le chef.

Caroube, moins surveillé que Bourron et moi, grogna une insolence à notre égard et qu'il n'était pas cousu, comme nous, aux jupes de sa mère et de la bonne. Nous ne relevâmes pas l'offense. Quant à Jack l'Eventreur, il pleurnichait :

— Et si maman m'a couché...?

— Tu te lèveras, décida le Bâtard. Tu te lèveras et tu fileras en douce. Ils ne ferment qu'au loquet chez toi.

— Et si on m'attrape, si on me fesse? larmoya de plus belle le moutard.

Le chef le toisa sévèrement :

— Es-tu un fier Sicambre, oui ou non?

— Je suis un fier Sicambre, affirma l'autre en reniflant.

— Alors, mouche ton nez! C'est bon, morveux.

Ce matin, à mon bureau, comme je feuilletais machinalement un dossier, le crayon rouge à la main, et que ma pensée plongeait au fleuve de mémoire, y nageait entre deux eaux, sombrait, remontait à la surface, coulait avec le flot ou bravait le courant, Laribour a poussé la porte à l'improviste, brandissant une gazette:

— Avez-vous lu, mon cher, ies dernières nouvelles? Un coup de théâtre. Igor Olmutz ne s'appelle pas Igor Olmutz. Cet homme de quarante-cinq ans, à ce qu'il prétendait, et qui en paraissait trente-sept, en avait en réalité cinquante-cinq. La crapule conserve et concurrence les instituts de beauté. Etat civil usurpé. Il n'était ni autrichien, ni russe, ni français. Né aux Baléares, dans l'île de Minorque, à Port-Mahon, de père inconnu, sa mère émigre en France avant qu'il soit sevré. Elle habite une

petite ville du Midi, où elle vit pauvrement, et meurt, de chagrin peut-être, deux mois après la disparition de son garçon, compromis et recherché à la suite d'une rixe. On perd sa trace. Nous la retrouvons après la guerre. Il se mêle de la reconstitution des régions libérées, d'affaires de casino, de jeux, d'entreprises de théâtre et de cinéma, de politique aussi, et de la plus louche. Et voilà la canaille qui fleurit chez nous. On est sur le point de l'arrêter. On le croyait embarqué pour les Antilles hollandaises. Erreur. Il n'a pas franchi la frontière. Il sait trop de choses; il se flatte sans doute que la police le ménagera. Non, non, non, Ledru! Pas de ménagements! Je m'y oppose. Il faut crever l'abcès, empêcher le pus de gagner les organes vitaux, de les corrompre... A propos, n'aurais-je pas laissé, par inadvertance, mes billets de faveur pour la Gaîté-Lyrique dans la chemise Landrieux? Vous ne l'avez pas reçue encore. Bon, le gardien de bureau la promène. Jamais pressé. Toujours à bavarder, cet oiseau-là. Un discours par étage... Les limiers de la Police Judiciaire sont sur le point, annoncent les journaux, de bloquer le faux Igor Olmutz, quelque part près de la frontière espagnole. Quand le dossier Landrieux vous parviendra, vous vérifierez. Je ne voudrais pas manquer *la Veuve Joyeuse*. Ma femme raffole de ça.

Laribour s'en va, orageux, embrouillé, météorique. Il chante la valse de Lehar et trébuche à l'angle du couloir, à la marche insidieuse; il se rattrape avec un juron tonitruant. Je m'efforce de m'étonner de ses révélations, sans y réussir. En somme, il ne m'a rien appris. Je connais plus de secrets, à moi seul, que toute la Tour Pointue et le ministère de l'Intérieur réunis. Le nom ne m'a jamais trompé; mon inconscient avait deviné bien avant que j'eusse formulé ma découverte pour moi-même. L'âge? J'ai beaucoup plus vieilli qu'Igor. L'aventure, la domination, les excès, les voyages, la lutte, la nécessité maintiennent la jeunesse. Ses années à lui sont plus nombreuses mais plus courtes que les miennes. Elles ont passé comme des torrents; les miennes ont croupi. Les femmes ont conjuré en lui la fuite du temps. Il fal-

lait qu'il conquière; il ne pouvait pas décliner, s'abandonner; c'eût été la mort. Je marchais vers la retraite et il bondissait à l'attaque. L'absence de péril m'empâtait lentement, encrassait mon courage; lui, chaque jour, le feu du combat brûlait ses déchets, fondait son urée et sa graisse. Oui, j'ai servi sous ses ordres, jadis, étant son cadet; j'ai servi sous cet homme exécré, voué à la vindicte sociale. Il justifie mon existence, en efface la platitude. Après tout, qui me prouve que, moi aussi, je n'aurais pas pu conduire un destin de triomphes et de catastrophes si les circonstances, si...? Qui vous démontre que si..: si... si...? Avec des si, affirme le dicton, on mettrait Paris en bouteille. Il n'y a pas de conjonction plus consolante, qui ouvre tant d'horizons et annule tant de déboires, qui nous revanche mieux d'avoir été ce que nous fûmes, de stagner là où nous sommes.

Maintenant voici Igor coincé dans une vallée pyrénéenne. Aura-t-il plus de chance que Ki-Pro-Ko? La malédiction du pirate lui portera-t-elle malheur?

*

Exacts et fidèles, neuf heures tapant, nous étions tous au tournant de la sordide ruelle des Vinaigriers. Tous, sauf Jack l'Eventreur. Il nous rejoignit bientôt, mal ficelé, mal culotté, flamberge au vent, les cordons de ses chaussures délacés; il avait dû s'échapper du lit et nous l'aidâmes à s'habiller et à se boutonner. Un hoquet le secouait péniblement et lui coupait la parole dès qu'il voulait articuler un mot. Ce contretemps gênait fort le Bâtard, l'expédition exigeant un silence absolu. La vieille Ravenelle ferma, au-dessus de nous, les contrevents de sa fenêtre, en chantonnant une ariette patoise où il était question de farigoulette et de mariée. La lumière de sa lampe dessinait sur le mur rocailleux d'en face une grille. Puis les barreaux d'or s'éteignirent; une bique de l'étable chevrota dans notre dos, derrière le double vantail à ferrures. Rien ne troublait plus la paix de la venelle et de la placette, que le pauvre Jack, spasmodique et étranglé, que les trois dauphins de la fon-

taine qui dégorgeaient l'eau avec, parfois, un accent tonique dans leur monotone gargouillis.

— Impossible, constata le chef, de se mettre en campagne comme ça. Un boucan pareil, Ki-Pro-Ko le capterait à un kilomètre. Récite, galapiat, la prière qui guérit. Oui, en même temps que moi. *Madame, j'ai le hoquet, — Le diable me l'a donné, — Le Saint-Esprit me l'a ôté. — Resquiescat in pace.* Ça va mieux, hein! S'il te reprend, recommence! Mais tout seul. Ecoutez-moi, vous autres. Ce soir nous allons là où j'ai guetté que le Pirate se retire la nuit. A la...

Il retint sa langue et s'assura, d'un regard, de notre attention, de notre grandeur d'âme, de la parfaite solitude et de l'absence de délateurs.

— Vous êtes, reprit-il, de fiers Sicambres, des grognards, des boucaniers, des samouraïs. Je pense que vous ne ferez pas dans vos braies. Ecoutez-moi, approchez-vous. Nous allons à la... à la Maison Bleue...

La Maison Bleue! Ces mots étouffaient le souffle dans sa gorge; ils roulaient comme un tonnerre aphone.

— Votre mutisme, poursuivit le chef (et il semblait monter en épingle ce substantif qui n'appartenait pas à son vocabulaire habituel), votre mutisme équivaut à une acceptation..., à une acceptation unanime et enthousiaste. Pas vrai?

Un hoquet terrible de Jack ébranla les échos. Il eût suffi, en haute montagne, à précipiter l'avalanche. La chèvre, celle qui ne dormait pas, bêla; un chat fila dans nos jambes et avala à une vitesse d'éclair les degrés de la ruelle qui grimpe au parvis de la cathédrale. Ravenelle cria, de l'étage, ayant entre-bâillé les contrevents:

— Passez votre chemin, garnements! Les gendarmes vous mèneront au bagne, à Biribi. Ah! ah! Chacun son tour!...

Nous courions, hors de portée de sa voix et de son oreille, glissant le long des boutiques closes, évitant le four souterrain du boulanger où flambent déjà les fagots, les cafés du Cours resplendissant de papillons de gaz ou de manchons métalliques. Nous débouchâmes

aux dernières maisons, devant l'abattoir, sa porte rouge, sa barre de fer où on attache les bêtes, ses cris lancinants de porcs saignés, dont la pensée seule du lugubre édifice et de son odeur suffit à me percer le tympan, même à près d'un demi-siècle de distance; jugez si, cette nuit-là, quoique les massacreurs fussent occupés au jacquet ou à la manille aux enchères, ils me déchiraient l'âme. Les constellations se dessinaient clairement, comme une carte du ciel à l'usage des écoliers astronomes. Par bonheur, il n'y avait pas de lune et le vent soufflait du nord-est, contre nous, ne pouvait révéler notre fumet et notre approche aux veilleurs jaunes. Soudain Jack hoqueta, et si inopinément qu'une sueur de glace coula dans mon dos.

— Jack, siffla le chef, à la prochaine, je te brûle.

Il tendit l'oreille aux rumeurs nocturnes, aux feuillages des robiniers qui frémissaient, aux cri-cri grinçant par nappes, à un chœur lointain de grenouilles, à un miaulement d'oiseau des ténèbres, à un glou-glou de ruisselet, à ce crépitement de cristaux moulus que font les étoiles quand on a peur ou, je l'ai su plus tard, qu'on attend la bien-aimée et que son retard vous aiguise douloureusement les sens, use vos réserves de vie.

— Aplatissez-vous contre le mur, chuchota le Bâtard, rencognez-vous!...

Trois hommes en godaille se dirigeaient vers nous, venant de la ville, en braillant et en lâchant de grosses plaisanteries d'après boire. Je reconnus le garçon boucher et son frère, artilleur alpin en permission, un colosse; je n'avais jamais vu le troisième. A notre hauteur, le géant à béret et à molletières s'arrêta et dit, en se pourléchant, avec une expression d'horrible gourmandise et de cruauté goguenarde, de bestialité épanouie que je n'avais encore remarquée chez aucun être :

— Je renifle la chair fraîche.

Puis il entonna un refrain de caserne, d'une voix épaisse :

Marie-Thérèse désespère
Depuis que les Russ' sont partis

Pour la Russie.
Ell' va trouver madam' sa mère...

Jack se serra désespérément contre moi et râla :

— L'Ogre... l'Ogre!...

Le trio s'éloignait d'un pas lourd. Jack eut une convulsion du larynx; la salive de l'angoisse l'asphyxiait. Enfin, ayant avalé le flot, il se détendit et respira :

— Ouf! Maintenant, c'est fini.

— Oui, répondis-je machinalement, y a rien de tel pour vous l'enlever qu'une bonne pétoche ou une clef dans le cou.

Le Chef observait. Au bout d'un instant, il hocha la tête :

— Ils vont à la Maison Bleue.

Un nouveau tremblement me secoua et m'anéantit. La Maison Bleue! Elle s'élève à l'extrême lisière de la ville, là où l'agglomération jette, comme l'écume de sa marée, des lapinières, des cabanons, des potagers clôturés de planches ou de fil de fer, des tonnelles. Les melons rampants, les haricots volubiles, la dentelle des plants d'asperges, les planches de salades, les carrés d'échalote, les artichauts pareils à des verdures hérissées d'enfer, les choux glauques annoncent la campagne et demeurent une végétation citadine, sans besoin d'espace. Une aigre senteur d'engrais, une marqueterie maraîchère, une pampa à compartiments où traînent, parmi les cantaloups orangés, des pommes d'arrosoir, des râteaux rouillés, entourent l'étrange construction. Un mur crépi de chaux bleuâtre, hérissé à la crête de tessons qui luisent, isole le bâtiment à deux étages, aux fenêtres toujours fermées, coiffé d'un paratonnerre, et qui a un visage maudit et dangereux, pestiféré, un visage de poudrière par exemple, ou de prison d'assassins. Un chemin tortu conduit à la porte de fer cloutée, munie d'un judas solidement grillagé, et sur laquelle, au crépuscule, un rubis satanique s'allume.

— La Maison Bleue, ricana Caroube qui voulait crâner, mon père y est entré le soir du Concours d'Orphéons. Pichalin, le tambour de la musique, l'a vendu.

Qu'est-ce qu'il a pris? Maman criait et pleurait et le traitait de tous les noms... Oh! là, là!...

— Ferme ça, interrompit le Bâtard. Parle pas de ce qui n'est pas de ton âge! Est-ce que tu sais seulement?...

Le Bâtard clappa dédaigneusement de la langue. Lui, sans doute, il n'ignorait rien. Il nous fit signe de le suivre en file indienne, à dix pas l'un de l'autre; il nous disposa aux quatre points cardinaux, en sentinelle; il se réservait la libre disposition de ses mouvements. Nous n'avions d'autre consigne que de ne pas bouger, d'observer, de lui peindre avec fidélité les événements; ils nous relèverait de notre faction quand le temps en serait venu. D'ici là, demeurer ferme au poste et ouvrir l'œil, le bon.

Placé au coin Sud de la forteresse mystérieuse, une charrette dont les timons menaçaient le ciel me protégeait. De là j'avais, à travers la roue, une vue directe sur la porte; nul va-et-vient ne pouvait échapper à ma vigilance. Quelle nuit! J'épiais. Un chardon me piquait les mollets. Des bribes de hurlements étouffés, de chansons, de rires démoniaques de femmes frappaient mon ouïe, accompagnés d'un cliquetis de piano mécanique. De loin en loin, deux chiens à la chaîne, dans la cour du Château, et énormes si l'on mesurait leur masse à l'ampleur de leur voix, poussaient des grognements irrités, puis se calmaient. Quand une main secouait le heurtoir, le judas s'ouvrait derrière la grille, la lumière d'une lanterne couchait le quadrillage sur le gravier et le vantail pesant s'ébranlait en grinçant. Il se passait là-bas de ces choses qui font baisser le ton, même aux parents, aux vieillards, et que personne n'ose regarder en face, qu'on ne désigne qu'avec des mots qui ne figurent pas dans les lexiques des écoliers, des choses enfin de la mort et de l'anatomie. Oui, c'est cela, de l'anatomie. Mon père a bouclé au plus haut rayon du placard un livre consacré à cette maladie, à ce péché. Maman a dit qu'elle avait des cauchemars rien qu'à voir la reliure sombre et le titre, à penser aux images que ces pages contiennent, ces foies, ces rates, ces par-

ties honteuses que les imprimeurs ont le front de ne pas cacher. J'ai entendu cette conversation. Bien sûr, ce soir, au château, l'anatomie était à son comble.

A un moment, comme ma faction durait depuis des heures peut-être, le cri de guerre des Pirates de la Jonque s'éleva, horrible, strident, au milieu d'un remue-ménage de vaisselle, de jappements, de blasphèmes, de hurlements des captives qu'on torturait à la chinoise, qu'on sciait vivantes. La curiosité l'emporta sur mon épouvante; je me glissai à plat-ventre hors de l'abri de la charrette. Au paroxysme du tumulte, le cadavre de l'artilleur des batteries alpines fut lancé sur le chemin; le battant se ferma violemment; une fenêtre s'ouvrit : des sauvages glapirent. Le cadavre se remit debout, fonça en vain sur la porte verrouillée, s'y cogna le crâne, tituba, fléchit et tomba comme un arbre sous la cognée, par le travers du sentier où il resta immobile, effroyablement plaintif, geignant des invectives en litanie. C'en était trop; je pris la fuite; je regagnai au galop la route, le faubourg, l'abattoir. Dix coups sonnaient à l'horloge de la cathédrale. Dix seulement. J'eusse juré qu'il s'était écoulé des semaines. Je maîtrisais mon souffle. Aurais-je le cœur de reparaître devant le chef, devant Bourron, Caroube et même Jack? Honte! Eternelle honte! Quelle bastonnade au bambou, sur la plante des pieds, expierait jamais...

Alors, dissimulé, je vis accourir à toutes jambes Jack l'Eventreur, puis Bourron, puis Caroube, l'armée entière en déroute: le Bâtard enfin, qui essayait sans doute de rappeler à leur devoir ses soldats débandés. Comme il approchait, je sortis de l'ombre.

— Bâtard, criai-je, Bâtard!...

Je voulais implorer sa pitié, le supplier de m'accorder ma grâce. Le général semblait nerveux, débordé, chaviré par la folie de ses troupes. Il tressaillit à mon appel, fit un écart comme s'il tentait d'éviter un fantôme, comme s'il allait sauter le fossé et chercher son salut de l'autre côté du talus.

— C'est moi, criai-je encore, c'est moi, Tripette!...

Il se domina, me considéra un moment et retrouva son sang-froid.

— C'est bien, dit-il, Tripette. Je craignais que l'ordre de repli ne t'ait pas touché. J'allais retourner là-bas pour t'avertir. Tous nos objectifs sont atteints. Je ne donne pas quatre jours à Ki-Pro-Ko pour capituler.

Belle leçon de stratégie, de politique, d'empire d'une grande âme sur l'inconstance des événements, de critique historique aussi que ne dupent pas les apparences. Je ne voulus pas demeurer en arrière. Je répondis :

— Si je n'avais pas reçu l'ordre, je n'aurais jamais quitté la charrette. A la vie, à la mort...

Le chef me salua de la main :

— Ils ont massacré les captives. Après ça, ils n'ont plus de ravitaillement. Nous les tenons. Nous avons la victoire aujourd'hui. Victoire décisive.

Je conclus :

— La victoire de la Maison Bleue.

*

Tout de même, strictement rationnés, les débris des bataillons de Ki-Pro-Ko résistèrent encore presque une semaine. Ces jaunes, un rien suffit à leur sobriété : une poignée de riz, une tête de hareng saur, les mûres des ronces, le plâtre des murs. Cependant, le moral ennemi faiblissait; l'indiscipline sapait les Orientaux. Les déserteurs et les transfuges, sous la double pression du manque de vivres et de l'appât de l'or, se multipliaient. Notre trésor de guerre épuisé, il fallait se saigner aux quatre veines. Je me résolus à emprunter cinquante centimes, et subrepticement, à la caisse paternelle. Bourron m'imita ; Caroube grappilla quelques menues pièces le jour du marché aux fleurs, en portant les pots de la dame du notaire; jusqu'à Jack qui fournit une sorte de médaille qu'on pouvait à la rigueur refiler à des Pirates du Yang-Tsé, habitués aux sapèques, ignorants de notre système monétaire. Le Bâtard nous rendait un compte exact des dépenses; jamais on n'a mis tant de clarté et de scrupule dans une comptabilité aussi mysté-

rieuse. Nous ne négligions pas, cependant, les formes violentes de l'offensive et de l'usure. Il ne s'écoulait pas de jour que l'un de nous n'annonçât un fait d'armes. L'un, au nord du Labyrinthe des Monges, avait dispersé une patrouille; l'autre avait réduit à *quia*, dans une embuscade, trois archers et, prisonniers sur parole, les avait renvoyés à la côte. Peu à peu, nous purgions le pays; il fallait constater l'évidence, on voyait de moins en moins de pirates. Quant à moi, ils m'évitaient avec une telle diligence, ils déjouaient si bien mes pièges que je dus, à ma grande confusion, forcer un peu ma conscience pour raconter deux ou trois exploits à mes camarades, autour du feu de camp. Heureusement que Ki-Pro-Ko et ses soudards avaient abandonné la Maison Bleue et le redoutable steppe de jardinets qui l'environne. A moi-même, si héroïque par ailleurs, la seule silhouette du donjon à paratonnerre, du quadrilatère de murs peints à la chaux et couronnés de tessons de bouteilles, me désagrégeait les entrailles. L'artilleur assassiné, les dogues, les sultanes sciées entre deux planches, le feu couleur de grenadine, l'*anatomie* surtout secouaient souvent mon sommeil. Je m'éveillais du cauchemar, le corps en nage, les yeux hagards, ouverts dans l'ombre, avec, au cœur, l'envie de mourir subitement, de m'évader d'un monde où certaines épouvantes sont possibles, où rien ne répondra jamais à des interrogations qu'on ne formulera pas. Vraiment, il y a des victoires qui posent tant de problèmes, et si insolubles, qu'il vaudrait mieux avoir péri au combat.

Le 14 juillet, jour de clairons, d'oriflammes, de défilés, de bals, de lanternes vénétiennes, d'apéritifs, à six heures du soir, Ki-Pro-Ko lâché de tous, sa dernière bouchée avalée, son dernier quart bu, s'était, selon le plan du Bâtard, réfugié dans le vieux four à chaux hors d'usage qui s'adosse à la colline crayeuse. Un soleil de plomb, depuis le matin, chauffait la poussière et fendillait la terre. Maintenant se levait une haleine de brise; les feuillages des saules, des carolins sortaient de leur torpeur; on sentait son sang fraîchir sous la peau, qui

respirait. De la ville nous parvenaient une rumeur cuivrée, un bourdonnement de ruche ponctué de pétards; le concours de la société de tir *Pro Patria,* au stand qui occupe les délaissées de la rivière, décochait à travers le paysage aride ses mousquetades dont l'écho rebondissait jusqu'à nous. Le chef avait étalé ses troupes, ouvert l'étau. Bourron balayait la droite, une broussaille épineuse; Caroube avait charge de la gauche où la digue dresse ses enrochements déchiquetés au-dessus des osiers et des cailloux; le Bâtard et son homme de liaison, Jack porteur d'Euréka, formaient le centre. Les trois tronçons d'armée progressaient en rampant, d'une marche convergente. On m'avait confié une mission difficile. Perché à mi-côte de la falaise, au niveau du gueulard du four, armé du lasso à boules, je devais empêcher tout essai de rupture, par le haut, de l'encerclement. Agrippé à un figuier qui jaillissait horizontalement et se recourbait en croc vers le ciel, je concentrais mon attention. Si le Pirate s'était enfui comme une fumée! Si sa face boucanée, son torse tatoué de squelettes et de chimères, son pagne de soie, son chapeau conique, ses flancs griffés par les ronces qui envahissaient la cheminée, avaient soudain surgi à ma barbe, s'étaient évanouis dans le crépuscule qui commençait à rosir les bancs de galets ovales, et avant que j'eusse eu le temps de brandir mon lasso à boules!... Responsabilité grave. Les autres grignotaient prudemment le terrain; le craquement d'une branche, le roulement d'une pierre me maintenaient en communication avec eux; et des signaux de convention aussi, chant du coq et de l'alouette, cri du lapin. La pince invisible et sonore se fermait peu à peu. Rien ne bougeait dans le four à chaux où le Chinois, terré, retenait sa toux. Enfin sonna la trompette de Jack, une de celles qu'on trouve dans les surprises ou qu'on reçoit à la foire en récompense de l'œuf abattu à la carabine. Les trois corps avaient opéré leur jonction. Ils se levèrent de la pierraille et des romarins, pâles et terribles. Le Bâtard fit les sommations.

— Rends-toi, Ki-Pro-Ko, tu auras la vie sauve! Je te fournirai des provisions pour les étapes jusqu'à la mer. A condition que tu nous payes une rançon de cent mille taels d'or et que tu nous livres tes diamants.

Ki-Pro-Ko ne répondit pas. Le Bâtard ajouta :

— Sinon, la mort. La mort lente.

Jack trompeta trois fois. Une salve de mousqueterie, des pétards composèrent soudain un concert de guerre et de mort que l'écho brassa. La branche laiteuse du figuier avait cassé dans ma main; je dégringolais la pente presque verticale sans pouvoir m'accrocher; un genévrier me harponna, me lâcha après avoir amorti ma chute. Coincé entre l'assise de la colline et la base du four à chaux, je tâtais mes côtes froissées, le derrière dans les éboulis et les orties. Plus de peur que de mal, heureusement; je me dégageai. Bourron et le chef discutaient avec une certaine animation et ils ne s'aperçurent même pas de ma présence.

— Qui nous certifie, objectait Bourron à une affirmation qui n'avait pas frappé mon oreille, qui nous certifie que c'est une balle de pistolet et qu'elle a été tirée dans le four? On peut se tromper. Les pois fulminants de la fête, le tir du stand, l'écho, ça fait un chahut à n'y rien comprendre.

Le chef haussa les épaules avec une lippe. Devant le soulèvement de la conscience du groupe, qui ne se manifestait que par une réprobation muette, le sceptique n'eut pas le cœur de tenir bon. Il se rétracta à demi :

— Evidemment, ce que je dis, c'est pour causer. Peut-être que j'ai tort... Si tout le monde a entendu...

Le Bâtard réfléchissait; il prenait conseil de lui-même. La seule fois, après le soir de la victoire de la Maison Bleue, quand il courait sur la route et que mon interpellation l'avait arrêté, où je l'aie vu, hésitant, ballotté, troublé, balançant sa décision. La brise, plus forte, chassait sur nous les détritus de la fête nationale, des odeurs de friture et de poudre, des lambeaux de mazurka, un *Aux armes, citoyens!* d'ivrogne, les variations piquées d'un cornet à piston, le rugissement de deux lions de la

ménagerie à l'heure du repas des fauves, les contretemps d'une basse de cuivre. Heure de doute où les volontés tendues se relâchent, au moment même du triomphe, où le vide et la mélancolie accablent soudainement ceux qui ont poussé leur grand dessein, où l'accomplissement devient presque une déception. Le chef se reprit bientôt et, se tapant sur la cuisse :

— J'entre, dit-il; je constate le décès et j'identifie le cadavre. Comme ça, personne pourra plus saliver à tort et à travers...

Il se glissa par une brèche, déplaça un bloc qui l'obstruait, écarta à pleins poings la végétation acariâtre qui défendait le passage. Les pieds du Bâtard disparurent. L'angoisse nous étreignait. Si Ki-Pro-Ko, usant de stratagème, avait feint le suicide; s'il allait étrangler notre général immobilisé dans le goulet pierreux, qu'aveuglaient les subites ténèbres du four à chaux. Nous écoutions avidement. Des ailes s'ébrouèrent; un oiseau lourd s'envola du gueulard; une fouine fila d'un trou; des gravats tombèrent à l'intérieur. Nous nous consultions de l'œil, incapables de proférer une syllabe, incertains et blêmes, le cœur serré, la colique au ventre. Aucun râle, aucun gémissement qui pût déceler l'assassinat. Mais les Pirates ont des poisons silencieux, des procédés d'étouffement qui ne font pas de bruit. Comme je me trouvais sur le point de défaillir, un dialogue s'amorça, bas et nerveux, intense et sourd. La résonance de la cheminée en solennisait les répliques, les transposait à l'octave inférieure. Je n'ai pas oublié un mot, une inflexion du suprême entretien du Bâtard et de Ki-Pro-Ko. Conversation héroïque et funèbre. Les voix des deux chefs, du vainqueur et du moribond, se ressemblaient de timbre et d'accent; celle du Bâtard, toutefois, était plus haute et plus claire; celle du Chinois rauque, nasillarde, asiatique, avec des *R* gutturaux et des aspirations sifflantes, que renforçait sans doute l'agonie.

— Es-tu mort, Ki-Pro-Ko, interrogeait notre général, ou respires-tu encore?

— Les tigres du Yang-Tsé, répondait l'autre, ont la

peau dure. Tu me possèdes. Je t'adresse une prière, Visage pâle. Laisse ici mon corps. Qu'il soit la proie des renards! Que nul homme, même d'entre tes compagnons, ne voie ma face!

— Je te l'accorde, fit le Bâtard, à une condition.

— Laquelle?

— Que tu me révèles le lieu où sont enfouis tes diamants, afin que je puisse distribuer à mes soldats leur butin légitime.

— Dans la cour de la Maison Bleue. Mais que chacun aille chercher son lot individuellement (il est préparé d'avance) un vendredi à minuit. Le seul moment où les chiens dorment. Adieu, Bâtard! Sache que les dieux jaunes me vengeront. Tu périras, toi aussi, assiégé, de ta propre main. Que l'anathème du Pirate te poursuive! Je meurs.

Bourron, quoique fils de dignitaire de la Loge, dressé à chanter la Carmagnole au déroulement de la Procession, à croasser quand il rencontrait les séminaristes, Bourron balbutia les premiers mots du « Notre Père ». Caroube ricana un : « Clampsé le Chinois! » qui me sembla sacrilège et rapetisseur de notre gloire. Nous perçûmes un râle et quelques borborygmes qui décroissaient. Le Bâtard parut à la brèche, le regard brillant, plein d'orgueil et de malice.

— Chef, dis-je, nous avons tout entendu. Inutile de...

— Bon! répliqua-t-il. Pour le butin, vous savez alors comment le récupérer. Vous serez largement dédommagés de vos avances au trésor de guerre. Je vous ai procuré une affaire d'or. Vous voilà riches.

— Et l'anathème, balbutiai-je, l'anathème! Tu n'as pas la frousse?

Son œil se mit à rire, à rire positivement. Debout, il me donna une bourrade amicale.

— Toujours un peu nouille, Tripette! Courageux, mais un peu nouille. Te bile pas pour l'anathème! Je l'encaisse.

Je ne sais si mes compagnons ont jamais touché leur part de prise; nous avons tous observé la plus stricte

discrétion à ce sujet. Pour moi, j'ai mieux aimé renoncer aux diamants que braver les molosses, le judas grillagé, la lampe rouge, l'anatomie...

*

J'achevais d'écrire ces souvenirs; je rêvais au plus beau, à ce qui demeure entre les lignes, à ce que j'évoque sans le fixer, à ce qui ne peut être conté par personne, que par moi. Si j'avais toutefois un peu de génie. Mais alors je ne serais plus moi, je serais un autre. Cercle vicieux. Je rêvais donc, dans la quiétude de mon bureau, quand Laribour a surgi avec son impétuosité coutumière, me tendant un journal de midi:

— Lisez, Ledru. Au petit jour, les policiers surveillant toutes les issues, l'inspecteur Marfal, aidé d'un serrurier, a crocheté la porte. Trop tard. Un coup de feu ébranle les échos de la montagne. Igor Olmutz, plutôt que de tomber vivant aux mains de la justice...

— L'anathème, m'écriai-je, l'anathème!

— Quoi! Ledru, qu'est-ce que vous avez?

— Rien, Laribour. Une idée bizarre. Rien.

ALEXANDRE ARNOUX.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Pierre Martino: *Stendhal*, Boivin. — Paul Arbelet: *Trois Solitaires (Courier, Stendhal, Mérimée)*, Gallimard. — Luigi-Foscolo Benedetto: *Indiscrétions sur Giulia*, Le Divan. — Stendhal: *La Chartreuse de Parme. Lamiel*. Préfaces, bibliographie et notes par Henri Martineau, Bibliothèque de la Pléiade. — *Œuvres complètes de Stendhal. La Chartreuse de Parme*. Texte établi et présenté par Pierre Jourda, Société Les Belles-Lettres, 2 vol.

La bio-bibliographie de Stendhal s'enrichit sans cesse d'ouvrages nouveaux. L'homme qui, dès son jeune âge, aspirait à devenir l'égal d'un Molière, qui, à l'âge mûr, conservait intact cet appétit de gloire et qui, en définitive, connut plus de déboires, de déceptions et d'échecs que de contentements et de réussites, attire, après sa mort, la curiosité ardente des chercheurs et des lettrés. Il doit assurément cette faveur posthume au mystère constant dont il s'entoura comme à dessein. Pressentait-il que ce mystère servirait sa mémoire? Certain de laisser une trace ineffaçable, préparait-il, avant de disparaîte de ce monde, les moyens d'établir son illustration future? On peut aussi bien le nier que l'affirmer. On ne définit pas Stendhal, l'être le plus contradictoire qui ait été.

Nul personnage n'a témoigné tant d'inconstance dans les idées et donné tant de tablature aux gens qui se sont avisés d'étudier et d'éclaircir sa psychologie. Nul personnage n'a parsemé sa route de tant de papiers et de livres farcis d'hiéroglyphes indéchiffrables, d'initiales, de mots tronqués, de phrases en langues mélangées, d'énigmes sur lesquelles ont peiné de patients déchiffreurs. Nul personnage ne s'est caché sous tant de pseudonymes, n'a tant rêvé de mystifier et d'intriguer.

De sorte que la biographie de Stendhal, malgré cent petits

mémoire laissés de-ci, de-là, la Correspondance, les *Souvenirs d'égotisme,* la *Vie de Henri Brulard,* et les œuvres romanesques où il s'est peint toujours avec complaisance, parfois avec sincérité, n'a pu être élaborée que fort lentement, par apports successifs des fureteurs de paperasses et d'archives. Elle commence à peine à être élucidée dans ses grandes lignes, mais elle reste encore pleine de lacunes, de même que l'histoire de l'œuvre, que les dossiers conservés à la Bibliothèque de Grenoble aident peu à peu à mieux connaître.

Les stendhaliens ne chôment guère. Adolphe Paupe fut, un moment, leur patriarche. Ils forment une équipe active et décidée à ne pas laisser s'éteindre la flamme qu'ils ont allumée sur le tombeau de leur idole. Quand ils n'ont point entre les mains d'informations nouvelles, ils trouvent toujours le moyen de publier, ici ou là, quelque notice ou bien ils réimpriment les « vies » qu'ils publièrent dans le passé et qui, ayant trouvé de nombreux chalands, eurent la bonne fortune de s'épuiser.

Ainsi, MM. Pierre Martino et Paul Arbelet. Tous deux ont beaucoup écrit sur leur héros de prédilection. Le second paraît même lui avoir exclusivement consacré les efforts de son intelligence et de sa plume. M. Pierre Martino nous offre, sous le titre : **Stendhal,** une réimpression de la biographie qu'il lança en 1914 et qui avait besoin d'être mise au courant des découvertes nouvelles. Son travail, présenté avec méthode, clarté, précision, semble nourri de tous les faits essentiels d'une existence compliquée, bien qu'il n'apporte aucune référence. Il contient de nombreuses pages d'analyse des œuvres et un examen un peu écourté de cette doctrine étrange, déconcertante même, nommée le Beylisme par les stendhaliens. On peut le considérer comme un essai à tendance classique, destiné aux lettrés curieux de connaître dans son ensemble l'auteur du *Rouge et du Noir.*

M. Paul Arbelet, de son côté, a tenté dans un petit volume intitulé : **Trois Solitaires (Courier, Stendhal, Mérimée)** de résumer en cent pages, sous une forme un peu romancée peut-être, mais vraiment pittoresque, souvent délectable, toujours lucide et bien informée, la carrière de Stendhal et les

divers aspects de sa physionomie morale. Son étude est, en somme, une biographie plus riche de faits psychologiques que de faits littéraires.

L'ouvrage plein d'ironie de M. Paul Arbelet et celui, plus austère, de M. Paul Martino, laissent, après lecture, une impression assez décevante. En l'un comme en l'autre, Stendhal apparaît comme un bizarre garçon dont on éprouverait peu le goût, s'il vivait encore, de faire son ami. Le personnage est, en effet, ondoyant et cynique dès sa petite enfance jusqu'à la fin de sa vie. On ne sait de quel côté l'envisager pour lui découvrir une attitude et des sentiments normaux. Il est, certes, bien équilibré au moral et cependant il donne sans cesse l'impression du déséquilibre.

A peine est-il parvenu à l'âge de sept ans qu'il voue déjà une haine farouche à son père, et à sa mère une adoration où se mêlent bizarrement des émotions voluptueuses. Il est indiscipliné, rétif, plein de colères et de ressentiments contre les gens de son entourage qui restreignent son goût instinctif de la liberté. Il prend, en toutes circonstances, le contre-pied des idées et des sentiments que cherchent à lui inculquer les parents et les maîtres qui veillent sur ses jeunes années. Peut-être (un petit volume publié voici quelques années seulement tendait à le démontrer) son père et ses premiers éducateurs ne furent-ils pas aussi odieux qu'il s'est plu à les représenter.

Les affections d'enfant de Stendhal se résument à peu de chose; ses affections d'homme ne seront pas plus nombreuses. On cherche vainement quelque fixité dans ses idées politiques, même après qu'il a demandé aux idéologues les moyens de se former une doctrine. Il est républicain ou libéral d'instinct et agit, en maintes circonstances, en républicain et en libéral, mais ses goûts le portent vers les partis contraires à toute sa vie; haïssant la plèbe, il rêve d'une abbaye de Thélème et témoigne d'un épicurisme forcené. L'appétit de fortune, même mal acquise, côtoie chez lui l'appétit de gloire, et une sensualité frénétique le désir d'élever son âme vers le sublime.

Il est à la fois Ariel et Caliban, sensible, artiste, épris de pureté, vibrant devant la nature, mais plus souvent tribu-

taire des instincts grossiers. Atteindre le bonheur, tel est son but unique et il y tend de toutes ses forces, mais on ne sait au juste s'il entend par le bonheur un contentement d'ordre intellectuel ou bien la possession de la richesse qui permet de satisfaire toutes les passions bouillonnant dans une âme tourmentée. Philosophe et logicien de l'Amour, il fut, en amour, le plus extraordinaire des hommes. Il attendit toujours des aventures romanesques, un rôle magnifique de Roméo, faute peut-être de s'être contemplé dans un miroir et d'y avoir aperçu un visage aux traits bourgeois posé sur un corps épais. Les plus délicieux souvenirs de cœur lui restèrent de tendresses rêvées, d'enchantements reçus de jouvencelles ou de dames auxquelles il n'osa adresser la parole. Ce conquérant en puissance était un timide et son audace ne se manifesta guère qu'en des milieux où la facilité la rendait naturelle. Il se dégoûtait d'ailleurs rapidement des femmes qui lui avaient inspiré les sentiments les plus tendres, car la constance ne comptait pas au nombre de ses vertus.

Etait-il sentimental néanmoins? Comment le croire? Etait-il naïf malgré ses apparences compliquées? On l'imaginerait volontiers après la lecture d'un petit volume : **Indiscrétions sur Giulia,** de M. Luigi-Foscolo Benedetto. Ce petit volume contient l'histoire des rapports de Stendhal avec une jeune italienne, d'origine siennoise et de famille patricienne, Giulia Rinieri de Rocchi, histoire qui, à la vérité, était précédemment connue, mais à laquelle M. Benedetto ajoute d'importants compléments.

Stendhal semble avoir rencontré cette jeune fille à Paris, dans la maison des Cuvier où il fréquentait. Elle vivait, en l'an 1830, sous le toit de Daniello Berlinghieri, ministre de Toscane qui, ayant été l'amant ou le sigisbée de sa mère, Anne Rinieri de Rocchi, l'avait prise en affection, quasi adoptée et promettait de lui laisser sa fortune. Elle avait le type même de la beauté romantique aux grands yeux languissants et elle témoignait d'agréables dons d'esprit servis par une bonne culture.

Stendhal était âgé de quarante-sept ans. Il n'avait nullement renoncé à l'amour. Il cajolait la jouvencelle sans autre

dessein que de passer agréablement le temps. Or, il reçut d'elle, un beau jour, l'aveu qu'elle l'aimait passionnément et ne rêvait que de lui appartenir.

N'était-ce pas là la grande aventure galante qu'il avait toujours espérée? Il ne sembla pas, cependant, répondre avec chaleur à une telle confidence. Il éprouva de celle-ci fierté et étonnement, et, quoique s'expliquant mal l'emballement d'une demoiselle plus jeune que lui de trente-sept ans, il finit par admettre qu'il n'était pas le jouet d'une illusion.

En bon chimérique il s'enflamma, à son tour, peut-être, comme l'insinue M. Benedetto, conduit à cette ardeur par quelques privautés secrètes.

L'aveu avait été fait en janvier 1830; en novembre, Stendhal, décidé, non sans répugnance peut-être, à faire une fin, adresse à Daniello Berlinghieri une lettre de demande en mariage longuement méditée, à laquelle ce dernier répond par un refus poli. Pas un instant l'amoureux transi ne s'est douté que la folle demoiselle, compromise par sa situation étrange auprès d'un homme qui, son père vivant encore, ne lui était point allié, souhaitait sortir, par tous les moyens, de son embarras et qu'elle désirait, en outre, apprendre si Berlinghieri était décidé, en l'établissant, à assurer sa fortune.

En fait, elle avait déjà tenté d'empaumer, avant Stendhal, des personnages plus juvéniles que celui-ci. La lettre de Stendhal décida Belinghieri à la marier. Notre homme avait joué un rôle de dupe. D'après le petit volume plein de faits et riche de documents inédits de M. Benedetto, il ne discerna point qu'il avait été bafoué. Il conserva Giulia parmi les héroïnes auxquelles il rendit un tendre culte. Elle figure en profil perdu dans plusieurs de ses romans et on retrouve sa trace dans ses papiers à inscriptions énigmatiques.

Nous regrettons de ne pouvois commenter, comme elles le méritent, deux nouvelles éditions de la **Chartreuse de Parme,** récemment parues, l'une due aux soins de M. Henri Martineau, stendhalien passionné, œuvrant sans cesse pour la gloire de son héros de prédilection ; l'autre établie par M. Pierre Jourda, non moins attaché à cette gloire. Nous ne

déciderons pas si l'une est préférable à l'autre, leurs éditeurs témoignant un égal souci d'établir un texte pur. Disons que toutes deux reproduisent le texte de l'édition originale (1839) et portent en appendice les variantes de l'édition Colomb (Calmann Lévy, 1853) et de l'édition dite Chaper.

MM. Martineau et Jourda donnent, en tête de leurs volumes, quelques détails sur la composition de la *Chartreuse de Parme*. La matière de ce roman fut empruntée à diverses chroniques du XVIe siècle, adroitement habillées, par un maître ès plagiats, à la mode du XIXe siècle. Le héros, Fabrice, vit, grâce à ce subterfuge, les aventures d'Alexandre Farnèse, englobées dans toutes sortes de souvenirs d'Italie restés dans la mémoire de Stendhal. L'ouvrage, malgré ses évocations de la bataille de Waterloo, son allure parfois picaresque, ses détails de mœurs curieux, présente peu d'intérêt. Il laisse souvent languissante l'attention du lecteur.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Charles Grolleau : *L'Etoile et le Cyprès*. Desclée, de Brouwer et Cie. — Armand Godoy : *Du Cantique des Cantiques au Chemin de la Croix*, Grasset. — Ernest Gaubert : *Sainte Estelle*, Bernard Grasset. — André Blanchard : *Invectives*, éditions du Trident. — Jean-Joseph Rabearivelo : *Presque Songes*, s. n. d'éditeur, Tananarive. — Charles Melaye : *les Stances d'Outre-Tombe* de Jean Moréas, « à l'enseigne de la Belle-Etoile ». — Charles Corm : *la Montagne Inspirée*, « La Revue Phénicienne », Beyrouth.

Depuis longtemps, M. Charles Grolleau n'avait plus rien publié. Même dans les revues son nom apparaissait rarement. Après *Reliquiæ*, après *l'Encens et la Myrrhe*, ce volume nouveau **L'Etoile et le Cyprès** marque, peut-on penser, l'apogée de son trop modeste et de son grand talent; la réserve du chrétien ne doit point abolir l'activité du poète ; *Primavera:*

Les bois rouillés, l'azur limpide, le vent frais,
L'herbe sans fleurs, le chemin creux feutré de feuilles
Dont l'hiver a tissé, dans ses chastes apprêts,
Un voile brun pour le printemps qui se recueille,
Un bruit comme le bruit de petits pas furtifs,
Du silence, un oiseau qui passe, de grands ifs
Restés verts et parés parmi les deuils des branches,

L'espoir de vos yeux bleus, ô naïves pervenches,
Tout cela, tout cela qui se tait et qui dort...

poème d'une coupe toute personnelle, juste, charmante. Le métier de M. Grolleau, parfait, soutient une profondeur de sentiment grave et léger, et qui s'ignore presque, tant il est naturel et spontané. Le poète est catholique, il dit, répète sa soumission à la foi, sans aucune ostentation, sans rien qui méprise ou qui soit agressif. C'est la douceur, l'apaisement, une acceptation sereine de la vie dans l'espoir tranquille des hautes destinées à venir. En attendant, le monde est là, les spectacles, jardin, mer, monuments, chefs-d'œuvre de l'art apportant la certitude et la quiétude dans l'âme, qui en rend grâces au Créateur :

Mais dès que Vous parlez, tout se dévoile et rit
A l'âme impatiente et pourtant résignée.
Tout ce qui le blessait maintenant la guérit;
Sa vie est une fête et la Lumière est née.

Le nouveau livre d'Armand Godoy, **Du Cantique des Cantiques au Chemin de la Croix,** se subdivise nettement en deux parties. Dans la première, l'âme prétend implorer la délivrance des terrestres amours et toute se vouer à Dieu. C'est celle qui touche le plus, la plus directement humaine. Dans la seconde, le poète s'évertue à dégager des successives stations de la passion divine le symbole pathétique et humain. C'est une sorte de chœur liturgique où des voix s'appellent et se répondent. Le poète musicien s'adresse comme intercesseur à Beethoven. Toujours ses vers impliquent un accompagnement secret. On ne le perçoit pas assez. Et le poète modèle cependant sur lui le rythme, avec ses prolongements et ses reprises, du poème qui, aussitôt, n'est plus dominateur, mais fâcheusement se subordonne à un dessein différent du sien. De là de singulières nonchalances, d'apparentes gaucheries. M. Godoy entend, mais l'auditeur ou le lecteur ne sous-entend pas, et sa joie n'est point substantielle. Il est étrange que M. Godoy s'efforce si rarement d'observer la limite des deux arts; ils se peuvent mêler et appuyer l'un sur l'autre, mais la poésie n'a pas à se substituer où la musique semble insuffisante, — et de même l'inverse. M. Godoy

tire sa jouissance de la pratique créatrice de l'un, de la pratique d'exécution de l'autre. Il ne se méfie pas assez des différences qu'implique la double nature de leurs éléments. Ne reviendra-t-il jamais à un lyrisme fondé sur le sens et le son des mots, sans les confondre aux qualités non moins réelles et grandes de la musique? Du temps où il ne semble pas qu'il y songeât, il nous donna *le Carnaval de Schumann, les Chansons Créoles, Hosanna sur le Sistre,* ce sont ses ouvrages les meilleurs.

Les poèmes de **Sainte Estelle,** par Ernest Gaubert, confirment la maîtrise de ce créateur fervent de vers, dont jadis Pierre Louys avait préfacé l'unique volume de poésie, *les Roses Latines.* Langue et facture du vers, partant, on le soupçonne, sont diligemment soignées. Rien n'est abandonné au hasard, le poète est un parfait artiste. Et je l'en loue.

A quoi donc songes-tu d'un air tendre et lointain
Ignorant, on dirait, ta gorge demi-nue
Et la double blancheur de l'épaule et du sein,
Dans le halo des mousselines, apparue?
Pourquoi n'oses-tu point relever vers mes yeux
Ta bouche de bacchante et tes yeux de fillette,
O chair de ma pensée, âme des soirs furieux
Où ton désir d'enfant peut dicter au poète
Le rythme souverain d'un baiser inconnu!

Ainsi de volupté fine et douce, d'une délicatesse émue de la pensée, tous les poèmes de ce livre charmant sont tissés sans grands éclats de voix, sans abus de grandiloquence méridionale. M. Ernest Gaubert est un poète dont l'art évoque et pénètre.

Invectives par André Blanchard, dont seules la tristesse, l'horreur des événements publics ne gonflent pas l'indignation, mais aussi l'ignominie de certaines évaluations d'ordre littéraire ou l'irrespect bavard dont on avilit les cendres ou les ossements dans lesquels, récemment, on prétendit avoir retrouvé les dépouilles sacrées de Ronsard. La force du rythme, au gré d'André Blanchard, se plie au maniement le plus délicat, le plus varié des cadences lyriques. Si ses poèmes étonnent parfois par la longueur de leurs développements, ils entraînent par l'impétuosité de leur mouvement et la vigueur

du verbe. Toutefois, n'y a-t-il pas quelque ingénuité à s'imaginer que les hontes et scandales dont l'année nous éclaboussa appartiennent spécifiquement à notre temps et dépendent du régime que les hommes subissent ou se sont choisi? Les appétits ne varient pas plus que les égoïsmes et les hypocrisies fangeuses; le moyen d'atteindre aux buts les plus méprisables changent, mais d'un siècle à l'autre s'équivalent. Quant aux saletés d'ordre littéraire, glorioles vaniteuses ou renommées usurpées et arrogantes, Juvénal n'était pas moins sensible qu'André Blanchard. Elisons ailleurs notre domaine, si nous cherchons la paix et la sérénité de l'âme et de la pensée. La satire, soit, et c'est comme un autre un thème lyrique, mais ce qu'elle comporte d'élan spontané m'intéresse plus profondément que sa partialité d'ordre politique ou moral. Quelle satire a jamais eu pour effet de remédier aux ignominies qu'elle dénonce, qu'elle flagelle ? C'est un jeu qui plaît à qui pactise avec l'auteur. Les autres ne la lisent pas, ou s'en moquent. Pourquoi perdre le temps à s'occuper de ceux-là? J'y vois une sorte de flagornerie à rebours.

Que voici un beau et passionnant livre de poèmes odorants et rares, un précieux album d'images inconnues. **Presque Songes** sont, traduits du hova en français, par l'auteur, des poèmes qu'écrivit en sa langue natale Jean-Joseph Rabearivelo. Ce livre appartiendrait à peine à ma rubrique, si la perfection du rythme à l'imitation à peu près exacte, paraît-il, du rythme original, si le charme à la fois éclatant et doux des images et la langueur saine de la pensée soutenue n'en faisaient l'équivalent pour le moins de poèmes écrits en la langue où nous les lisons. J.-J. Rabearivelo s'est essayé avec succès au vers français, et l'occasion s'est répétée de lui adresser de légitimes éloges. Mais il n'avait point acquis un tel degré de nouveauté, cette ampleur océannienne et orientale qui nous enchante comme un monde nouveau, cette puissance d'accent pénétrant : et que cette inspiration est proche de celle, en peinture, d'un Gauguin, J.-J. Rabearivelo ne l'ignore pas et lui en rend un juste hommage :

ô Paul Gauguin, ô Paul Gauguin
qui t'exiles au bord de la mer lointaine
où mes pères s'étaient peut-être embarqués dans des bordées —

là où je fusse, moi, resté
en l'attente de ton miracle.

Quatre Thrènes achèvent le recueil, d'une mélancolie non moins imagée et où survit la sérénité.

M. Charles Melaye s'est distrait à composer et à nous présenter en « édition originale » **les Stances d'Outre-Tombe de Jean Moréas :**

> Ne cherchez pas la mort, ne fuyez pas l'amour!
> Faites qu'un destin clair tisse vos heures sûres.
> Rêvez sans amertume et chantez sans détour...

Maints pastiches sont pires. Il est permis de leur préférer les *Stances* des six premiers livres, et je m'y tiens.

Du Liban, **la Montagne Inspirée,** chansons de geste, par M. Charles Corm, groupe *le Dit de l'Enthousiasme, le Dit de l'Agonie, le Dit du Souvenir* dans une suite patiente et qui n'est pas dépourvue d'une force lyrique véritable.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Roland Dorgelès : *Si c'était vrai ?* Albin Michel. — Robert Poulet : *Les ténèbres,* Denoël et Steele. — J.-H. Rosny aîné : *Les arrivistes... et les autres,* Flammarion. — Henri Pourrat : *Monts et merveilles,* Albin Michel. — André Berge : *Le bonheur difficile,* Plon. — Bertrand Defos : *La corde raide,* Albin Michel. — Gaston Demongé et André Chardine : *Thomas Boqueron,* Maugard, à Rouen. — Jean-T. Talbot : *R'Adam et R'Eve,* Mercure Universel. — Gilbert Lély : *Arden,* Librairie du Luxembourg.

C'est un conte que Swift eût pu concevoir, mais qui semble avoir été écrit avec quelque chose de la bonne humeur d'Alphonse Daudet, que nous donne M. Roland Dorgelès dans **Si c'était vrai?** Swift, sans doute, ignorait les microbes dont M. Dorgelès nous entretient. Mais M. Homais aussi; ce qui n'empêche pas qu'on nous a fait voir récemment au cinéma ce pharmacien omniscient parlant de l'eau de Seine comme s'il avait connu les découvertes de l'illustre Pasteur... Passons; filtrons, si vous préférez; et suivons M. Dorgelès dans les sentiers de sa fantaisie. Ces sentiers sont un peu longuets, par parenthèse; mais si agréablement, si pittoresquement fleuris! Un savant, le professeur Radec, en cherchant à isoler le bacille de l'encéphalite léthargique, trouve un sérum (le 112) qui guérit les hommes... du mal moral. Vous

avez bien lu, et que les vices dont nous souffrons n'ont d'autre cause qu'un microbe : le *bacillus criminis*. M. Dorgelès veut rire, et son latin (qui est digne de celui des médecins de Molière) le prouve... Mais pourquoi son hypothèse ne correspondrait-elle pas à la réalité et gênerait-elle l'Eglise, en particulier? Ne disait-on pas de la maladie qu'elle est *opus diabolicum*, au moyen âge?... Une injection de 112, et le professeur Radec fait du pire des coquins un honnête homme. Grâce à lui, les prisons font concurrence aux monastères, et nos députés (c'est le comble!) deviennent de petits saints, maçons ou non. Mais quelle tristesse, quelle monotonie en France, où le sérum Radec opère! Cinémas, cafés, tripots perdent leur clientèle. La mode languit; et les maisons dites closes, naguère, par antiphrase, se ferment bientôt aussi rigoureusement que la bouche de la calomnie. Le pacifisme règne en maître, bien entendu (ce qui ne nous change pas beaucoup); et l'admirable est que l'étranger qui se méfie, peut-être, car avec ces Français on ne sait jamais, ne profite pas de nos airs de moutons bêlants pour nous tomber dessus... Heureusement, Radec se ressaisit. Cet homme, que sa femme trompa, que son assistant trompe en débauchant sa fille, s'aperçoit à temps de la gravité du mal qu'il causait à son pays, en expérimentant sur lui les désagréments ou les désavantages de la vertu. « Les hommes ne sont pas dignes d'elle. » Voilà la constatation que ce savant est obligé de faire. Et vous voyez bien que je ne vous trompais pas quand je vous disais de *Si c'était vrai?* que ce roman aurait pu germer dans la cervelle désabusée de Swift. « Si je découvrais demain l'élixir de longue vie, je ne le dirais à personne, ajoute d'autre part Radec, car je suis certain que les hommes s'en serviraient encore comme des cochons... » Ma foi! M. Dorgelès est un écrivain très habile et si son livre eût gagné — je le répète — à être écourté, il est bien amusant comme cela. Il déborde de verve et d'esprit.

Je crois qu'à d'autres époques on eût brûlé **Les ténèbres** de M. Robert Poulet. Ce livre contrevient délibérément au plus strict des préceptes : « Ne découvre pas ce qui est voilé, mystère du sexe, du sommeil ou de la mort. » Qui connaîtrait ce triple secret dans son mécanisme aurait dépassé les

limites de l'homme. Nous le côtoyons; parfois, son horreur nous visite; nous tombons vertigineusement dans ses abîmes... et revenus en pays plat, en pays de platitude, nous nous hâtons, pour nous rassurer, d'en oublier les transes, comme l'insecte ignore la larve qu'il fut et le papillon qu'il sera, cantonné dans son cheminement étroit autant qu'un fil... La broncho-pneumonie qui terrasse, soudain, Marcel Pantionis, de Bruxelles, et jusque-là le plus quelconque des individus, l'introduit — et nous à sa suite — dans le labyrinthe des cauchemars et sa logique spéciale, à moins qu'il ne fasse entrer dans une logique transcendante et omnicompréhensive le morceau de logique dont nous sommes munis pour la vie courante. C'est descendre les cercles de l'Enfer. Mais l'auteur, qui a été à l'école de Poe, est un bon guide; son art d'enchaîner phénomène à phénomène est sûr. L'imprévu qui suit a été *choisi* pour découler de l'imprévu qui précède, aussi clairement que, dans notre *autre* vie, effet et cause se tiennent et se justifient. Le « comment » est expliqué, sinon le « pourquoi » qui est hors de notre atteinte. Je crois que cette tentative intéressera fort peu de lecteurs; mais ceux qu'elle intéressera seront pris à fond, et en tireront profit. Jamais le surréalisme qui a eu tant d'ambitions — de sur-ambitions — n'avait touché de si près « le jardin secret » où il entend nous acclimater à des émotions d'un ordre inédit. Jamais n'avait paru plus fatale cette vérité dont sont assombris les visages des grands penseurs : ce n'est pas vers la joie que mène la connaissance, mais vers des terreurs de plus en plus formidables. (Le : « il se pourrait que la vérité fût triste » de Renan, n'est que soupir bénin en regard de ces terreurs). Heureux qui n'a pas tenté de soulever le voile, de sortir de la serre...

On connaît la légende charmante de cette reine d'Ecosse qui baisa aux lèvres le poète Alain Chartier endormi, quoiqu'il fût laid, pour les belles choses qui sortaient de sa bouche... Dans **Les arrivistes... et les autres,** M. J.-H. Rosny aîné, qui est infatigable, nous montre, à son tour, un écrivain disgracié physiquement par la nature, qu'une fière et délicieuse femme se prend à aimer à cause de son génie. Je doute que la chose soit fréquente, si même elle peut être acciden-

telle, étant connu le réalisme foncier de notre chère compagne ; mais M. Rosny veut opposer, grâce à elle, un grand honnête homme à de petits coquins de lettres qui intriguent. Il s'amuse à nous promener dans les cénacles et les cafés de la rive gauche, au milieu d'une faune en majeure partie imaginaire ou fantaisiste. M. Rosny n'est pas vindicatif. Il ne garde pas rancune à certains jeunes du mal qu'ils ont voulu lui faire, et s'il parle sévèrement de feu Paul Souday (en l'affublant du nom de Fourré), c'est que le bonhomme était vraiment par trop sectaire. Mais quel drôle de choix il fait parmi les écrivains d'imagination et les critiques d'aujourd'hui! A la façon dont il caractérise le mouvement littéraire actuel, on voit qu'il est médiocrement intéressé par lui. L'observateur aigu de *Torches et lumignons* contemple pardessus l'épaule les nouvelles générations. Elles sont aussi loin de son esprit que de son cœur...

M. Henri Pourrat est un conteur bien savoureux, et il le prouve une fois de plus avec **Monts et merveilles,** le premier volume de la nouvelle épopée régionaliste qu'il entreprend d'écrire. Deux jeunes gens, le frère et la sœur (un écrivain, une licenciée) débarquent de Paris en Auvergne, leur pays natal, pour y recueillir un héritage. Ils manquent d'être victimes d'une escroquerie au fonds de commerce, mais ne prennent pas leur mésaventure au tragique et favorisent même le gaillard qui a voulu les filouter. La jeune fille qui narre l'histoire se marie, à la fin, avec un « tabellion » qui ressemble à un « gentilhomme campagnard », et l'on peut augurer qu'elle sera heureuse... Elle le mérite. Elle a de l'esprit; ses observations sont d'une drôlerie fine; satiriques un peu, aussi, mais dénuées de méchanceté. Une digne fille du gentil génie de M. Pourrat qui sait peindre l'honnêteté sans fadeur et se montrer indulgent envers les hommes sans optimisme niais.

Entre cent jeunes écrivains réagissant de même façon aux mêmes soucis, comment discerner, quand le trait spécial fait défaut, de grande ou profonde particularité? A force de redouter et mépriser l'individualisme, ces nouveaux venus ne font plus que réciter un catéchisme : tous le récitent du même ton. Ceux qui sont hommes se différencieront. Jusque-là, ils ne

nous donneront à étudier que les modes ou les manies d'une époque. Elle redoute et méprise ce qu'il y a d'insincère dans l'éloquence. Elle s'exprime en khaki, à la militaire. Cela fait franc, croit-elle. Cela fait chez les sensibles (il en reste) de la fausse simplicité. Cela prête une allure brutale à de vieux sentiments et n'en renouvelle pas le contenu. Bernard Bardeau, dont M. André Berge poursuit l'histoire dans **Le bonheur difficile** (dernière partie de sa trilogie), passe par où on a passé depuis que « les classes » succèdent aux classes dans le roulement social; il a les « chics » actuellement en vogue; il entend être net, direct, gagner ses titres à l'originalité en faisant mieux que tous ont fait. Son biographe en agit-il comme lui? Il me semble, et comme tous les biographes de sa génération... Il n'est pas maladroit, certes! Mais sa plus grande adresse, et dont il ne se doute heureusement pas, lui vient de ce que, sous cette attitude raidie, tressautent des tendresses qui, niées ou comprimées, prennent vigueur.

En lisant **La corde raide,** par M. Bertrand Defos, on se dit: Voici qui est jeune, costumé suivant les modes jeunes, donc pas mal outrecuidant, en plus d'un endroit, et peu affable — et qui, pourtant, vous retient d'emblée : le don! La guerre, entre autres méfaits, a conféré provisoirement des galons à des gens qui, dans le civil, n'en avaient pas. Ils n'ont pu oublier leur noblesse d'un jour. Aviateurs dévoyés, commis de banque jouant avec l'argent de leur banque des rôles mondains, Louis Dupont est votre frère. Il danse sur la corde raide d'où l'on se casse les reins à moins que, par exception, comme le tremplin du clown de Banville, elle ne vous envoie rebondir jusqu'aux étoiles. Dupont rebondira, parce que sous le snob il y a un être viril et qui a le sens du grand. Chef d'insurgés au Nicaragua, flirt puis fiancé d'une demoiselle de la haute mercante, époux enfin d'Isabelle d'Auzances, qui n'est ni riche ni belle, mais racée, autant d'étapes vers la réussite? Non; vers la clarification et la sublimation d'appétits qui deviennent idéal. Quand sa femme apprend qu'il a menti, il s'en va faire à Saint-Martin (Antilles) le planteur et le bootlegger. Un de ses employés meurt, qui lui ressemble physiquement, il prend son état civil. En France, Isabelle, libérée et héritant de lui, pourra rentrer dans sa caste, et sous un faux

nom, avec une âme libérée, il commencera une vie sincère. Je pense aux gascons du père Dumas. Ce cadet-ci est de leur lignée. Ces êtres hardis font pierre d'angle dans l'édifice, quand ils tournent bien. Et donc, il se trouve que le conteur portait un moraliste, le plus imprévu; mais ce sont les seuls qu'on écoute.

La Normandie! Outre ses herbagers, ses terriens cossus, il lui arrive — par contraste — de sortir des poètes : Flaubert, Barbey... Ainsi, dans le roman de MM. Gaston Demongé et André Chardine, **Thomas Boqueron** qui, sensible dès l'enfance, sera de ces chercheurs de lune. Pion, pour achever ses études, puis journaliste de sous-préfecture et mêlé en sous-ordre aux affaires d'un consortium. Ni journal ni consortium ne le couvrent d'or, s'ils exigent tout son temps. Il ne fera pas fortune, il ne deviendra pas grand homme de clocher; il sera bon mari, bon amant, bon sous-ordre; ne laissera ni œuvres ni économies. « Raté », se dit-il à lui-même vers la fin. Même pas. De ces hommes mous, dont les épaules font tout naturellement tapis aux vrais mâles. Comme beaucoup de la foule il se sera consolé avec sa petite flamme d'illusion. C'est un peu mince. Mais l'écriture est très soignée.

Dans **R'Adam et R'Eve** ou *le Vestige,* M. Jean-T. Talbot s'amuse à une anticipation goguenarde du monde que nous prépare, non peut-être la science, mais ce rond-de-cuirisme scientifique que Pascal appelait l'esprit de géométrie. Notre monde, s'étant fabriqué un stock immense d'explosifs et de gaz, a sauté comme une poudrière. Un autre monde, après des centaines d'années, a pris sa place, aussi bête que lui, mais autrement. Les savants règnent et ont les profits. On a tous des diplômes. Ce serait parfait comme mécanique si l'amour n'intervenait pour tout désordonner, comme c'est son rôle éternel — et salutaire. Naturellement, les hiérarchies, l'esprit d'ordre en triomphent après de grands périls. Geo et Stella sont mis à mort. Et dignitaires confits dans leurs dignités, ânonneurs de truismes bien-pensants, foule platement déférente, continueront leur ronron... On sent que l'auteur s'est plus soulagé l'âme encore que diverti à fustiger leurs ridicules et les nôtres, trop ancrés pour jamais mourir dans les siècles des siècles.

Dans la courte mais singulière et un peu obscure histoire d'une jalousie toute cérébrale, que M. Gilbert Lély intitule **Arden,** je signale avec sympathie, une tentative originale : celle de régler ou d'ordonner le récit à la façon — ou à peu près — dont Shakespeare écrivait ses pièces. Prose pour les passages narratifs, vers pour les moments lyriques et dramatiques (notamment par les dialogues). M. Lély, qu'obsède le génie du vieux Will, révèle de très beaux dons. Son inspiration, d'un surréalisme d'essence érotique, lui fournit, par éclairs, de saisissantes images. J'aimerais le voir appliquer sa tentative à un vaste sujet.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Comme il vous plaira, de Shakespeare, à l'Atelier et au Théâtre des Champs-Elysées.

Comme il vous plaira, qui n'avait pas été représenté à Paris depuis plus de quatre-vingts ans, vient de l'être deux fois en deux jours. Le jeu des compensations est étrange, oui, certes. En vingt-quatre heures, sur deux scènes, deux troupes de comédiens, menées chacune par un metteur en scène, ont donné deux adaptations différentes de ce célèbre original. Je crois que la chose est sans exemple ni précédent. Elle vaut qu'on la note.

La réaction du public ne manque pas non plus d'avoir été notable. A vrai dire, il connaissait peu *Comme il vous plaira.* C'est une œuvre qui a beaucoup de célébrité, mais avec laquelle il entretient peu de contact. Le titre, qui en est délicieux, est connu de tout le monde. Rosalinde, son héroïne, a une grande réputation chez les raffinés, qui n'ignorent pas qu'elle s'habille en homme pour courir le monde et divaguer dans les bois. Ces notions rudimentaires suffisent à la plupart des gens, et c'est déjà bien beau pour une œuvre que d'exister d'une façon rudimentaire dans la conscience universelle.

Celle-ci mérite-t-elle davantage? Ce n'est évidemment pas un des grands chefs-d'œuvre de Shakespeare, mais elle contient des parties inégalables. Cette scène II de l'acte V, par exemple, où je crois bien que le lyrisme théâtral atteint

son plus haut point : *tell this youth what'tis to love. — It is to be...*

Cela semble le dessin d'un quatuor, et l'on comprend fort bien qu'un musicien de génie en ait rêvé. En outre de cette Rosalinde qui est une création idéalement shakespearienne, on trouve dans *Comme il vous plaira* un duc en exil, dont la magnanime sagesse semble préfigurer le Prospero de la *Tempête*. Et tout cela fait que si l'ouvrage n'a point la grandeur entière de Shakespeare, il est cependant plus grand que tout ce qui n'est pas Shakespeare.

Par ailleurs, il se rattache à un genre qui n'a plus beaucoup d'empire sur nous et avec lequel nous ne conservons guère de contact. C'est une pastorale en effet, et la pastorale est morte. Je ne dirai point que le naturalisme l'a tuée, — mais le progrès des mœurs : plus de pasteurs, plus de pastorales, cela va de soi et l'on s'étonne aujourd'hui de la vogue que put avoir pendant si longtemps un genre qui tirait son origine de la méconnaissance des justes conditions de la vie rustique. Le XVI^e et le XVII^e siècle se complurent au delà de toute expression dans cette littérature, qui trouva en France sa plus célèbre expression dans l'*Astrée*. Mais deux siècles ne suffiraient pas à retracer l'histoire du genre pastoral. Un historien qui voudrait s'en donner la peine, et qui se proposerait de faire un gros ouvrage sur ce sujet, pourrait bien l'étendre sur deux mille ans au moins, en ne commençant qu'à Théocrite et en n'allant pas plus loin que George Sand. A vrai dire, je ne vois pas à vue de pays que, sur ce vaste espace de temps, le genre ait produit quantité de chefs-d'œuvre impérissables, et quand on aura énuméré les *Eglogues* de Virgile, *Daphnis et Chloé*, *Comme il vous plaira* (si vous le voulez), et *Il était une bergère*, je ne pense pas qu'on en aura beaucoup oublié, car, malgré mon goût pour d'Urfé et pour Racan, je ne saurais demander qu'on tienne l'*Astrée* ni les *Bergeries* pour des réalisations de toute première classe.

Je crois cependant que c'est au temps où Shakespeare, d'Urfé et Racan travaillèrent que le genre connut sa plus forte vogue. Toute la société européenne s'y complaisait et l'on pourrait trouver cela étrange si l'on ne savait qu'il y

a des goûts collectifs qui ne laissent point dans la suite de surprendre l'observateur de sang-froid. Quel effet produira l'époque où nous vivons quand on tiendra, en l'étudiant pour un de ses traits caractéristiques, le goût qu'elle nourrit pour la littérature policière. Trouvera-t-on les détectives de nos feuilletons plus ou moins conventionnels que les pasteurs du XVII[e] siècle? Et ne saura-t-on pas faire rentrer leurs figures dans une vaste catégorie que l'on pourra bien développer aussi sur plus de mille ans, si l'on veut seulement lui donner comme point de départ l'*Œdipe-Roi* de Sophocle, qui est en effet une sorte de drame policier. Et elle ne manquera point, elle non plus, de fournir un certain nombre de maîtresses pièces si l'on veut bien considérer qu'il est arrivé à des génies tels qu'Edgar Poe ou que Balzac de réaliser des ouvrages qui peuvent tout naturellement s'y ranger.

Le destin des genres est singulier. Le pastoral a fait fureur au XVII[e] siècle; au XVIII[e], on a eu la rage des contes fantastiques plus ou moins imités de l'arabe ou du persique; nous avons actuellement le policier, qui ne sera pas éternel; et quand ces modes impérieuses ont passé et se sont écoulées, il ne reste derrière leur flot que quelques ouvrages éminents, qui semblent d'autant plus singuliers qu'on a perdu la mémoire de cette mode qui les suscita. Ils bénéficient de tout ce que cette mode put avoir de séduisant. L'originalité de tout un mouvement se résume en eux et ils paraissent remarquables par cela même qu'ils avaient de plus commun avec tout ce qui avait la même origine qu'eux.

La partie pastorale de *Comme il vous plaira* semble peut-être quelque chose de fort original, mais nous n'avons aucun contact avec elle ; quatre actes durant, l'action se poursuit en divers lieux de la forêt d'Ardennes, de même que, dans le *Roi Lear,* l'action se poursuivra en divers lieux d'une lande indéterminée. On assure que c'est là ce qui tente les metteurs en scène et que c'est à cause de cette partie forestière que ces messieurs rêvent toujours de porter ce poème sur le théâtre.

Nous sommes trop heureux de voir du Shakespeare pour nous plaindre quand de tels rêves, quand de telles intentions, passent à la réalisation. Le public, en outre, a pris

un certain plaisir à entrer dans le rôle habituellement réservé au jury d'une compétition. Il eut à décider si M. Barnowski l'emportait sur M. Copeau ou M. Copeau sur M. Barnowski. C'était assurément cette dernière proposition qui était la vraie; mais, chose étrange, on ne prit vraiment conscience de la qualité de l'œuvre de M. Copeau que lorsqu'on se trouva en présence de celle de M. Barnowski. Le fait d'avoir présenté son spectacle à la veille du jour où serait offert celui de son rival, qui avait paru d'abord une sorte d'imprudence, apparut bientôt comme le chef-d'œuvre d'une astucieuse prévoyance. Assurément, quand, au début de la seconde scène, on avait vu Rosalinde et sa cousine assises toutes deux au milieu d'une pelouse d'un vert tendre, à l'abri d'une ombrelle, le tableau avait paru d'une délicieuse liberté, mais on le goûta bien davantage le lendemain, quand on les revit assises sur un banc de pierre pauvrement installé du côté jardin, et où elles ressemblaient à des pensionnaires en pénitence. Il en fut de même pour tout. C'est en voyant l'air de polichinelle attribué à Pierre de Touche, le gentil bouffon de la princesse, et la perruque de Jocrisse dont l'avait coiffé M. Barnowski, que l'on se prit d'amitié pour le costume que lui avait composé M. Copeau, qui était une sorte d'habit de pierrot où se voyaient figurés en nuances pâles les losanges multicolores qui appartiennent à Arlequin.

Assurément, on avait un peu froncé le nez, découvrant chez M. Copeau, dans la forêt d'Ardennes, une suite de grands cubes qui devaient évoquer dans l'esprit des spectateurs, soit des rochers, soit des bouquets d'arbres, mais on se rendit compte le lendemain que ces cubes ménageaient des plates-formes qui permettaient aux comédiens de se présenter au public à des niveaux variés, — non pas entre le ciel et la terre, mais entre la scène et les cintres, — ce dont on ne s'était pas soucié chez M. Barnowski. L'occupation de la scène dans le sens vertical est cependant un des grands problèmes qu'aient cherché à résoudre les metteurs en scène modernes. C'est ce qui nous a valu tant d'escaliers emphatiques qui ne servent à rien d'autre qu'à l'ostension d'un comédien ou d'un groupe de comédiens. C'est ce qui nous

valut aussi l'usage de ces plans inclinés dont Jouvet se servait encore à l'Athénée le mois dernier, quand il reprit *Amphitryon* parmi les décors inoubliables de Cassandre. Ce sol qui se relève rapidement vers le fond de la scène contribue aux illusions de la perspective. Les lointains se reculent, leurs proportions s'augmentent, et sur ce parterre inégal les comédiens s'offrent à nos yeux de façon variée, et non plus comme les pièces d'un jeu de quilles qui se cachent les unes les autres au regard de celui qui s'apprête à les coucher d'un coup de boulet.

Je crois bien que Jacques Copeau usait de cet artifice du plan incliné au premier acte de *Comme il vous plaira,* ce qui ne manquait point d'ajouter je ne sais quel charme à ce moment de l'ouvrage qui me semble avoir été son chef-d'œuvre. Toutes ces scènes qui se passent à la cour de Frédéric, le Duc usurpateur, ont une allègre vivacité, — un rythme, — comme on dit lorsque l'on parle du cinéma, — à l'enchantement de quoi l'on ne saurait résister. Il faut dire en outre que c'est cette partie de la pièce qui est la plus conforme à nos habitudes théâtrales et que c'est peut-être pour cette raison un peu facile et molle qu'elle deumeure celle qui nous charme le plus.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Rudolf Carnap: *La science et la métaphysique devant l'analyse logique du langage,* traduction d'Ernest Vouillemin, revue et mise à jour par l'auteur, introduction de Marcel Boll, Hermann. — Marcel Lallemand : *Le transfini* (*sa logique et sa métaphysique*), Desclée de Brouwer. — Maurice Fréchel : *L'arithmétique de l'infini,* Hermann.

Une tradition séculaire veut, en France, que les philosophes scolaires soient spécialement chargés d'admirer et de faire admirer autour d'eux « la prodigieuse virtuosité des métaphysiciens, les exceptionnels coups de sonde qu'ils lancent dans l'absolu » (1). Ainsi teinté de nuages, l'esprit scientifique (tout court) devient « l'esprit scientifique bien compris », auquel « les *eruditi minores* font du tort ». Tout cela pour blâmer André Metz d'avoir critiqué la métaphysique bergsonienne : « de tels débats sont pénibles »... En

(1) Paul Masson-Oursel, *Philosophie* (*Mercure de France,* 1er avril 1934, pp. 149-150).

réalité, ce qui fut pénible dans la dernière aventure métaphysique, ce fut de voir Henri Bergson convaincu d'incompréhension par Jean Becquerel sur une théorie à laquelle il venait de consacrer un livre (*Durée et simultanéité*), de telle sorte que métaphysiciens et *eruditi minores*, loin de s'opposer, coïncident dans une large mesure.

Dans son dernier ouvrage publié en français (2), **La science devant l'analyse logique du langage,** Rudolf Carnap, professeur à l'Université de Prague, conclut que la métaphysique n'est qu'une consolation poétique, et même une consolation peu efficace (pp. 41-44), ce qui conduit l'auteur à donner des métaphysiciens une définition quelque peu différente de la précédente : ce sont « des musiciens sans don musical »; de même, les « coups de sonde », dont il était question il y a un instant, ne sont, au plus, que des extrapolations arbitraires, et souvent même des pseudo-propositions, dép urvues de toute espèce de sens (3).

Pour essayer de sauver la métaphysique, on a soulevé parfois l'objection suivante, en faisant état de ce qu'on appelle la *limitation de la faculté humaine de connaissance:* « Les propositions de la métaphysique, certes, ne peuvent pas être vérifiées par l'homme. Mais, de même qu'un homme qui voit peut communiquer une connaissance nouvelle à un aveugle, de même un être supérieur pourrait, par exemple, nous faire savoir si le monde visible est manifestation d'un esprit »... Si ces êtres, dont on admet gratuitement l'existence, nous disent quelque chose que nous sommes incapables de vérifier, nous ne pouvons pas les comprendre; ils ne nous communiquent rien ; ce qu'ils disent n'est que *flatus vocis* sans signification (bien que provoquant sans doute des représentations associées)... Ni Dieu, ni Diable ne peuvent nous donner une métaphysique (pp. 30-31).

§

Nous avons dénoncé au début de l'année dernière (4) la

(2) Ce volume fait suite à *L'ancienne et la nouvelle logique* (voir *Mercure de France*, 15 juillet 1932, pp. 425-427). Les trois autres volumes de cette même collection ont été également analysés ici : 15 décembre 1932, pp. 619-622; 15 décembre 1933, pp. 653-654; 15 juillet 1934, pp. 360-362.

(3) On trouvera à la page 25 l'analyse logique d'un passage du célèbre métaphysicien allemand Martin Heidegger : « Y a-t-il le Néant seulement parce qu'il y a le ne-pas ? Ou, inversement, la négation n'est-elle que parce qu'il y a le Néant. C'est le Néant qui est antérieur... L'angoisse révèle le Néant... Le Néant même néante. »

(4) *Philosophie des nombres*, Préface de Jacques Maritain, *Mercure de France*, 15 mars 1933, pp. 666-667.

brochure abracadabrante de Robert Le Masson, où, *à propos de mathématiques,* cet ancien X trouve le moyen de placer « mille trilliards d'anges » (grâce à la théorie des nombres ordinaux!) et de définir théologiquement les premiers nombres entiers (5). Tout récemment, — avec dix-huit mois de retard, — ces stupidités ont provoqué l'enthousiasme ému de Louis Lavelle, qui rédige le feuilleton philosophique (!) dans *Le Temps*. On peut prévoir que, dans un an ou deux, Lavelle assurera de sa sincère admiration l'ingénieur Marcel Lallemand, qui vient de publier, chez le même éditeur, une étude sur **Le transfini,** car c'est un émule de Robert Le Masson :

Socrate Platon, Aristote sont trois hommes. Ces mêmes trois hommes et Bucéphale sont quatre animaux. Ces derniers, une rose et un sapin sont six êtres vivants. Ces derniers et une table sont sept corps. Ces sept corps et l'ange Gabriel sont huit substances (p. 30) [6].

Le point central de sa démonstration, sa véritable découverte, sur laquelle il revient avec complaisance (pp. 140, 146, 162, 164, 202, 204, 212, 267,...), c'est le postulat que les étoiles ne sont pas *dénombrables* (7) — en contradiction avec la relativité d'Einstein, de De Sitter et de l'abbé Lemaître (8) —, mais qu'une intelligence infinie peut embrasser les étoiles dans une seule vision (p. 162) : Lallemand oublie que, suivant le raisonnement irréfutable de Carnap (9), le recours à un intellect supra-humain ne peut *rien nous apprendre;* on conçoit le caractère tendancieux de ces jongleries dévergondées, où la théologie et l'empirisme se suppléent tour à tour. D'ailleurs, l'auteur arrête arbitrairement les travaux sur l'infini au néo-criticisme du XIXe siècle (pp. 7, 142, 297); dans son ignorance de la relativité moderne, il prétend qu'elle n'a qu'une valeur hypothétique » (pp. 216 et 232) et il s'en prend à la « tyrannie de la mesure » : c'est comme

(5) Deux, *c'est* Adam et Eve. Trois, *c'est* le père, le fils et le saint esprit. Quatre, *c'est* paternité, filiation, spiration active et spiration passive. Et ainsi de suite.

(6) C'est à peu près aussi sérieux que la « scie » classique : il y a *trois* en Champagne, il y a *Quatr*ine de Russie, il y a *Cinc*innatus, etc.

(7) Ainsi que les anges !

(8) Le nombre de corpuscules électrisés qui constituent l'Univers comporte *soixante-dix* chiffres, et c'est encore très loin de l'infini!!!

(9) Reproduit ci-dessus.

s'il parlait de la tyrannie de la vérité...

Il y a néanmoins de bonnes choses dans ce travail, notamment des citations (pp. 127 et 175), dont l'auteur ne tient malheureusement aucun compte :

Je dois protester très énergiquement contre l'usage que l'on fait de l'infini comme quelque chose d'achevé : l'infini n'est qu'une expression abrégée pour signifier qu'il existe *des limites,* dont certaines valeurs peuvent se rapprocher d'aussi près qu'on le désire, tandis que d'autres peuvent croître indéfiniment (Karl Friedrich Gauss, 1777-1855). Aucune proposition concernant les collections infinies ne peut être évidente par intuition (Henri Poincaré, 1854-1912). Dans toutes les questions où intervient l'infini, il faut se méfier extrêmement de la prétendue clarté ; rien n'est plus dangereux que de se payer de mots en pareille matière (Emile Borel, né en 1871). En dépit des apparences, tout doit se ramener au fini (René Baire, 1874-1932).

Par ailleurs, Lallemand a raison d'insister sur ce fait que « les généralisations successives de la notion de nombre sont parfaitement légitimes » (p. 150); il convient également que tout esprit cultivé soit prévenu de l'existence d'*antinomies logiques* (comme dit Carnap) : par exemple, il y a autant de nombres pairs que de nombres entiers (p. 37); par exemple, la surface d'un carré contient autant de points que le côté de ce carré (p. 90). En définitive, ce volume sur *Le transfini* renferme deux parties : une partie *didactique* intéressante et relativement accessible; une partie *critique* très faible, voire puérile.

§

Avec Maurice Fréchet, professeur à la Sorbonne, il n'est pas besoin de dire que la science cesse d'être la servante de la théologie...

L'arithmétique de l'infini commence une nouvelle série des *Actualités scientifiques et industrielles:* c'est probablement le seul exposé de cette série, dont il sera question ici, car on dépasse vite la compréhension du grand public. Dans cette brochure de 40 pages, les pages consacrées aux nombres cardinaux infinis et aux nombres ordinaux transfinis sont accessibles, encore qu'à deux reprises, des explications complémentaires eussent été les bienvenues.

Une remarquable préface sur l'analyse générale (transfini, topologie, espaces abstraits, équations intégrales,...) donne une idée du prodigieux développement des mathématiques en ces derniers temps et des possibilités sans cesse accrues qu'elles offrent aux physiciens.

MARCEL BOLL.

SCIENCES MÉDICALES

Formes, Vie et Pensée, par le Groupe lyonnais d'études médicales et biologiques, Librairie Levandier, 5, rue Victor-Hugo, Lyon, 20 fr. — *Médecine et Education*, par le même Groupe, même éditeur, 12 fr. — Dr Gilbert-Robin : *Les drames et les angoisses de la jeunesse*, Flammarion, 12 fr. — Dr Pierre Vachet : *Psychologie du vice*, Grasset. — Dr Louis Dartigues : *Dans le rythme du monde*, Doin, éd. — H. Le Savoureux : *Bergsonisme et neurologie*, N. R. F.

Dans un excellent prologue, le docteur René Biot, secrétaire général du Groupe Lyonnais d'études médicales et biologiques, dit que les conditions de la science contemporaine rendent impossible à un seul esprit de totaliser et de coordonner les connaissances que le labeur patient des chercheurs accumule en chaque domaine. Et pourtant le savant se rend bien compte que son propre savoir gagnerait à être rapproché de celui des autres, il devine aussi que parfois ce qu'il sait pourrait rendre plus facile la solution du problème que déchiffre son voisin.

La synthèse, qui ne peut être réalisée par un homme tout seul, ne pourrait-elle pas être au moins amorcée par le travail en commun? Le Groupe lyonnais a cru à l'efficacité de cette méthode. Il se fixe chaque année comme objectif l'étude d'une grande question qui touche à la fois à la biologie et à la philosophie, à la médecine et à la psychologie, à la science expérimentale et à la morale et à la métaphysique. Et il demande à une série de spécialistes qualifiés de dire successivement comment ils la considèrent, de leur point de vue; de faire le résumé de leurs connaissances sur ce point; de marquer ce qui est essentiel.

Les ouvrages publiés : *Questions relatives à la Sexualité* (1928-29), *Hérédité et Races* (1929-30), *Les Rythmes et la Vie* (1930-31) ont obtenu un vif succès.

Dans **Formes, Vie et Pensée,** des spécialistes éminents : MM. J. Beauverie, E. Roman, Cl. Gautier, L. Corman, R. Collin, L. Cuénot, Mme L. Jacquin-Chatellier, MM. R.-P. de Montcheuil, J. Viret, P. Merle, l'Abbé Monchanin, A. Thooris, M. Aron

apportent leur contribution à l'étude du problème des Formes, de leurs relations avec la Vie et la Pensée. De ce livre qui ressortit à plusieurs rubriques, je résumerai surtout ce qui intéresse la Médecine.

De l'étude de J. Viret consacrée aux « formes cristallines et corps organisés », il reste que la conclusion qui s'étale dans certains manuels à l'usage des candidats au baccalauréat, — savoir que la vie est définie par un ensemble de caractères dont aucun ne lui est spécial; qu'entre les corps organisés et la matière brute, ce n'est qu'une question de degré et non pas de nature, — est tout à fait prématurée.

Cette conclusion n'est pas plus compatible avec nos connaissances actuelles qu'avec celles de l'époque où Albert de Lapparent écrivait son traité.

Venant d'étudier « les formes inférieures de la vie », le docteur Roman doit conclure que, « malgré tous les progrès réalisés, la science est obligée d'avouer son impuissance : l'origine de la vie lui échappe ». Du beau rapport du professeur Beauverie sur la « systématique des Formes », retenons que « la systématique est une création continue tout comme la Science elle-même » et que « comme celle-ci, elle ne sera jamais finie pour nous ». Dans son étude sur « les formes embryonnaires », le professeur Max Aron tâche de préciser l'action du système nerveux, qui règle l'harmonie de croissance des divers territoires soumis à son action et coordonne leur vitesse de développement en même temps qu'il stimule ce développement, et celle, si importante, des « messagers chimiques » issus des glandes endocrines, surtout de la glande thyroïde. Du chapitre du Pr. L. Cuénot sur « Morphologie et Adaptation » retenons :

[qu'] il ne faut pas aller plus loin que ceci: il y a dans la Vie un facteur inconnu, une force inconnue, lente dans ses agissements, qui ressemble à de l'intelligence en ce sens qu'elle tourne les difficultés, qu'elle réalise des mécanismes médiocres aussi bien que des parfaits, qu'elle aboutit à des excès, qu'elle détruit après avoir édifié. La Vie est invention, dit Bergson; elle est aussi caprice.

J'insiste un peu plus sur le rapport consacré par le profes-

seur Remy Collin aux « Formes et endocrines ». En ce qui concerne la morphogenèse, il met en haut l'hypophyse, en bas les glandes sexuelles et au milieu la thyroïde, étant entendu que les relations interglandulaires sont constantes et qu'il y aurait entre les glandes endocrines « tantôt des relations de compensation réciproque, tantôt des rapports de compensation unilatérale ». Collin pense, malgré la grande importance des glandes endocrines, que :

le défaut du mouvement endocrinologique actuel, c'est de faire une place trop petite au système nerveux ou de le traiter par prétérition au profit des explications de type chimique simple. Or celles-ci sont de plus en plus audacieuses et nous assistons, à l'heure actuelle, à une multiplication des hormones dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle est trop généreuse. Sans doute, le système cérébro-spinal ne semble pas agir directement sur la morphogenèse ou sur le maintien des formes. Mais si l'on tient compte, comme on le doit, de l'innervation à la fois sensitive et sympathique des glandes endocrines et des centres végétatifs encéphaliques et médullaires qui en règlent le fonctionnement, on ne peut concevoir les fonctions humorales comme indépendantes du système nerveux. Un avenir prochain montrera probablement, dans la conception humorale actuelle — trop unilatérale — un moment de la pensée biologique, moment fécond en découvertes utiles, mais les temps semblent proches où les glandes endocrines et les hormones seront intégrées à un système d'explication plus large qui fera sa place au mécanisme régulateur par excellence, le système nerveux.

Dans « Formes et Fonctions », le docteur Pierre Merle, élève du professeur Vialleton, dit que « c'est la finalité qui fait l'organe, qui en suscite et en dirige la formation en vue de l'accomplissement de la fonction. Elle le fait tel qu'il doit être, avec toute la complexité structurale relative qui convient. La fonction du germe dominée par la finalité crée la forme, puis les fonctions de la vie maintiennent cette forme par une recréation incessante. »

A propos de la « Morphologie humaine », M. le docteur Jacquin-Chatellier et le docteur Thooris montrent la valeur de l'œuvre du clinicien lyonnais Claude Sigaud, Thooris insistant sur l'influence des milieux. Très curieux, le travail du docteur Louis Corman sur les relations de la « Forme et du Carac-

tère ». Il fait lui-même remarquer que les types qu'il décrit et figure sont identiques à ceux de l'ancienne Physiognomonie mythologique ou planétaire, et cherche à nous permettre de comprendre comment se forment les alliages de ces types entre eux.

Enfin, dans la troisième partie, étudiant les « problèmes sociologiques, philosophiques et religieux », le docteur Cl. Gautier nous parle des sociétés animales, le R. P. de Montcheuil des « attaches biologiques et sociales des formes de la vie religieuse », et l'abbé Monchanin de « Formes, Vie et Pensée ».

§

Il est inutile d'insister sur l'intérêt que peut présenter le plus récent ouvrage du Groupe Lyonnais : **Médecine et Education.**

Pour parler comme René Biot, l'éducation apparaissant comme l'art suprême qui synthétise toutes les connaissances humaines, toutes les disciplines, en vue de réaliser « cette sorte de chef-d'œuvre que serait « un homme », on conçoit quelle place de choix y revient aux sciences médicales.

L'éducation doit être l'œuvre commune des parents, des maîtres et des médecins. La psychologie médicale est de plain-pied. Elle affirme qu'on travaille avec ses jambes, avec ses poumons, avec son estomac; qu'on applique son attention avec ses muscles, avec son cerveau, etc... D'une façon générale, écrit dans l'Introduction de ce livre le R. P. Charmot, qui rappelle les idées du docteur Gilbert-Robin, on peut dire que s'il y a une inhibition dans le développement intellectuel et moral d'un enfant, les premières causes en sont presque toujours physiologiques. Et par conséquent le premier devoir de l'éducateur est de recourir au médecin. On gronde et on punit à tort des enfants qu'on devrait soigner. Les chapitres de ce volume sont les suivants: « les grandes phases du développement de l'enfant », par le professeur Mouriquand, « le premier éveil de l'activité psychique de l'enfant », par le docteur Paul Bertoye, « les réflexes conditionnels et leur rôle dans l'éducation », par le docteur Jean Barbier, « les insuffisances de développement physique de l'écolier et la culture physique », par le docteur Vignard, « l'enfant nerveux », par le docteur

Péhu, « l'aspect médical du problème de l'éducation sexuelle », par le docteur d'Espiney, « les enfants à réactions antisociales », par le docteur Mazel, « santé, sagesse, sainteté », par l'abbé Monchanin.

Et voici dans **Les drames et les angoisses de la jeunesse,** du docteur Gilbert-Robin, un remarquable livre à placer à côté du précédent. Voici des paroles excellentes dites par un médecin dont l'œuvre littéraire a montré la finesse de pensée et la force du style :

Le neuro-psychologue et le neuro-psychiatre de l'enfance et de l'adolescence ont une mission délicate, mais combien magnifique ! Leur domaine s'étend des nuances les plus fines de l'âme, des brumes les plus légères de l'esprit aux lésions cérébrales les plus grossièrement organiques. Le thérapeute se doit d'être savant, le psychologue d'être un homme. Le neuro-psychologue de l'adolescence se doit d'être confesseur avant d'être directeur — non de conscience mais de tendances et de sentiments. Si l'orientation professionnelle fait partie de sa tâche, une autre orientation s'avère tout aussi utile : l'orientation intellectuelle, l'orientation affective de la jeunesse — en dehors des problèmes qui ne sont pas l'affaire du médecin... Il y a des troubles que le spécialiste calme avec les mots de tout le monde, mieux encore d'un regard tendre, d'une caresse amicale.

La jeunesse est la première prise par la fièvre générale : d'où sa tension, son malaise, son agitation, sa révolte. Ce n'est pas d'hier que date la formule : « le moi se pose en s'opposant ». Les vices et les brusqueries des adolescents, dit Robin, ne sont souvent que gêne et gaucherie. C'est une façon de se défendre contre les heurts qui mutilent leurs beaux instincts à nu. Pour ce médecin-écrivain la pureté de la jeunesse est une « pureté de lis noir ». Il prouve, il développe que l'adolescence est une crise. Il ne fait pas de la littérature. Il nous présente des « cas ». « Rien n'est plus triste que la jeunesse, elle ne sourit qu'à ceux qui l'ont perdue. » Psychologie et psycho-pathologie vont ici de pair et l'exposé est marqué de maîtrise.

On peut relever le psychasthénique, assouplir l'opposant, adoucir le révolté. Il faut juger le malade du dedans, en partant de lui-même, s'intérioriser en lui, pour mieux voir l'extérieur, avec

ses yeux à lui. Surtout ne lui proposons pas un modèle conventionnel, une vie normale, étalon. Trouvons en lui les baumes et les toniques qui lui conviennent. La guérison ne vient pas du dehors. Le mal et le remède habitent au sein même de l'être... Les désordres intellectuels et psychiques qui naissent des perturbations organiques de la puberté cèdent à la thérapeutique. On peut beaucoup pour les jeunes gens par une médication agissant sur le système nerveux et par l'opothérapie.

Dans **La psychologie du vice,** qui semble devoir comprendre plusieurs volumes, le docteur Pierre Vachet parle des *Travestis*, individus curieux dont la manie est essentiellement de se donner l'apparence extérieure du sexe opposé. Ces anormaux ne sont pas nécessairement des homosexuels, bien que le goût du travesti soit un des caractères les plus communs de l'homosexualité. Certains se figurent éprouver des sensations particulières à l'autre sexe, telles que celles de la menstruation, etc... Après nous avoir détaillé l'observation de son client « Pierrette », parlé du chevalier d'Eon, de l'abbé de Choisy et résumé quelques-uns des cas de Moll, Krafft-Ebing et Hirschfeld, Pierre Vachet résume la classification et la psychologie assez connues de ce genre de malades, qui sont en grande majorité des homosexuels.

Le docteur Dartigues, dont l'œuvre scientifique et extrascientifique est considérable, écrit beaucoup. Il semble hanté par le désir de ne rien perdre de ses observations, dans quelque domaine qu'il les ait faites. **Dans le rythme du monde,** où il est question de tout sous la forme de pensées et de maximes, échapperait à ma rubrique sans les chapitres consacrés aux « quatre saisons humaines », à « la vie et la mort », aux « sciences biologiques », à la médecine et à la chirurgie. Il faudrait tout citer de ce dernier chapitre: « Evitez le chirurgien triste: il a de la mortalité; le chirurgien trop gai: il a de l'inconscience. » Et croyons-en cette affirmation:

Les chirurgiens, auxquels les profanes attribuent un esprit de glace et un cœur de pierre, sous leur aspect parfois de dureté qui n'est que le modelé sur leur masque de la coutume professionnelle de la lutte contre le mal, du combat intérieur contre leur propre faiblesse, du raidissement de leur volonté pour agir en toute lucidité, sont souvent les plus tendres des hommes.

Dans son probant article sur **Bergsonisme et neurologie,** le docteur H. Le Savoureux démontre les cinq points suivants:

1° La valeur scientifique conférée à l'œuvre de M. Bergson repose principalement sur la croyance que sa théorie de l'aphasie aurait été confirmée par les observations ultérieures du professeur Marie.

2° La doctrine de M. Marie est, en réalité, radicalement opposée à celle de M. Bergson. En outre, elle est de moins en moins retenue par les derniers travaux de la science.

3° Les théories neurologiques attaquées par M. Bergson ne se trouvent ni chez les médecins, ni chez les psychologues, ni chez les philosophes.

4° Dans la partie constructive de la thèse bergsonienne: la thèse selon laquelle les souvenirs ne peuvent être conservés dans le cerveau n'est nullement démontrée; la thèse selon laquelle les souvenirs subsistent malgré la destruction des centres spécialisés ne l'est pas davantage. Il y a confusion et fausses interprétations des faits.

5° La théorie bergsonienne de l'aphasie est une position purement métaphysique, dénuée de toute valeur scientifique.

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

POLICE ET CRIMINOLOGIE

Dr Léon Bizard : ***La Vie des filles,*** **Grasset.**

M. le Dr Bizard compte trente-cinq ans de pratique comme médecin de Saint-Lazare et chef du Dispensaire de la Salubrité de la Préfecture de Police. C'est dire qu'il doit être particulièrement documenté sur le chapitre des mœurs. J'ai donc ouvert avec curiosité son dernier ouvrage : **La Vie des Filles,** pressé de confronter ses idées avec celles que j'ai exposées dans *La Police des mœurs,* récemment publiée par Malfère.

Je m'étonnais que l'autorité, qui se dit chargée de combattre la prostitution, se mêlât d'en régler l'exercice, et je me demandais si les bonnes mœurs avaient à s'en applaudir.

Certainement, riposte M. le Dr Bizard, la prostitution, exutoire nécessaire des passions humaines, est la gardienne immorale de la moralité publique.

Soit! Mais il m'avouera que c'est là un point de vue assez particulier, et que se réjouir, comme il le fait, de l'institution des maisons de tolérance, parce que la clientèle s'y peut divertir sans être exposée à la contagion, c'est renforcer l'argument de ceux qui n'y voient qu'une invite à la débauche.

Je signalais, dans mon livre, l'exploitation éhontée que les tenanciers de ces maisons font de leurs pensionnaires. M. le Dr Bizard n'insiste pas là-dessus. Il se borne à constater que les tenanciers sont *malins*, et qu'ils ne rougissent pas de prélever une dîme, non seulement sur les salaires des filles, mais jusque sur les pourboires que les clients leur remettent de la main à la main. Le pire, c'est que les dits tenanciers, enrichis grâce à leur privilège, et groupés en syndicat, sont devenus une puissance dans l'Etat. C'est une corporation avec laquelle la Police elle-même doit compter, et qui dispose de tels moyens de corruption qu'elle en vient à dicter sa loi aux Parlementaires, comme l'a démontré un scandale récent.

Où je me trouve complètement d'accord avec M. Bizard, c'est en ce qui concerne la « traite des blanches ». Il ne croit pas plus que moi « aux terrifiantes histoires » que l'on raconte à ce sujet.

> Ces histoires, dit-il, donnent le frisson, sans doute, aux amateurs de romans, de films policiers. Elles occupent même, paraît-il, une section de la Société des Nations, qui aurait beaucoup mieux à employer son temps.

Il y a longtemps, en effet, que l'on a dit de la Société des Nations qu'elle n'était qu'une « hypocrisie organisée ». M. Bizard déclare, en toute sincérité, n'avoir jamais rencontré une innocente victime des trafiquants de chair humaine.

J'ai agité, dans mon livre, la redoutable question du non-conformisme. Faut-il en considérer les adeptes comme des fous, des malades ou des coupables?

> Qu'on les considère comme l'on voudra, s'exclame M. Bizard, mais qu'on nous en débarrasse !

Je l'approuverais s'il consentait, en sa qualité d'homme

de science, à nous en fournir le moyen, alors que, pour y parvenir, le feu du ciel, lui-même, s'est montré impuissant. M. Bizard regrette que le Code reste muet à leur endroit. C'est évidemment, pense-t-il, que le législateur n'avait pas prévu l'importance que ce vice allait prendre par la suite. Or, ce vice, si l'on en parle avec moins d'hypocrisie, ne fut jamais moins répandu, en France, que de nos jours. M. Bizard, qui connaît ses auteurs, pourra s'en convaincre en relisant le *Journal* de Barbier, qui date du temps de Louis XV, et qu'il a consulté puisqu'il nous en cite un extrait. Et quand il nous dit que les arrestations, à Paris, pour faits de cette nature, se limitent à deux cents par an, il avouera que c'est bien peu pour une population de trois millions d'habitants.

Sous l'ancien régime, la corruption sévissait avec une autre intensité. Je n'entends pas dire que nos contemporains soient devenus des petits saints, mais la pratique du vice exige des loisirs et des ressources que nous n'avons plus, et, s'il est vrai que l'oisiveté soit la mère de tous les vices, il faut bien reconnaître qu'en ces temps de crise économique et de vie chère, les oisifs se font de plus en plus rares. L'ère des grands seigneurs et des riches corrupteurs de la jeunesse est close. Le « goût de prince » était, alors, très bien porté. La déconsidération, qui s'y attache aujourd'hui, fait qu'il n'existe plus guère, en France, que des invertis-nés, plus à plaindre, semble-t-il, qu'à blâmer.

Et puisque M. Bizard confesse que toutes nos tares proviennent d'une infirmité de nature, à ce point qu'il se fait fort de lire la prédestination d'une fille dans sa constitution anatomique, on s'explique mal son mouvement d'irascible humeur. Nous attendions de lui une explication. Il nous donne un coup de grosse caisse. Il nous avait, pourtant, habitués à plus de sérénité. N'avions-nous pas lu, sous sa plume, cet aphorisme, indice d'une philosophie souriante et d'une foncière bonhomie : « Un peu de vice est nécessaire pour mettre en valeur et rendre moins fade la vertu » ?

N'approuvait-il pas Cicéron d'avoir dit que « condamner la licence du siècle où l'on vit, c'est faire injure aux ancêtres

qui s'accommodaient de la licence du leur »? Il est vrai qu'au point de vue de la licence, les générations successives n'ont rien à s'envier ni à se reprocher, la vertu n'ayant jamais régné sur terre.

Ce qui n'empêchait pas Cicéron de fulminer, un jour (tant la nature humaine est inconséquente et versatile) contre les mœurs de son temps (*O tempora! o mores!*) et ce qui n'empêche pas, non plus, M. le Dr Bizard, pour les besoins de sa cause, de déplorer qu'il passe plus d'un million d'hommes par an dans les maisons publiques, mais ce sont, peut-être, toujours les mêmes qui se multiplient, en repassant, comme les figurants de théâtre.

Même considérablement réduit, le chiffre n'en resterait pas moins impressionnant. C'est donc pour sauvegarder, sinon la vertu, du moins la santé de tant de visiteurs, que M. le Dr Bizard dit ses services armés de vigilance. Et quand il note que les filles de maison ne sont que trois mille, on ne peut s'empêcher de songer qu'elles ont fort à faire pour satisfaire une si nombreuse clientèle. Il n'omet pas, d'ailleurs, de nous attendrir sur le sort « pitoyable » des filles.

On se montrerait injuste, dit-il, en les accablant. Si elles sont tombées si bas, est-ce de leur faute? Notre sévérité doit aller aux vrais responsables de leur chute.

Il resterait, précisément, à savoir si une part de responsabilité n'incombe pas au système de la réglementation, qui fait d'elles de véritables réprouvées et leur enlève tout espoir de relèvement.

M. Bizard, qui croit dur comme fer aux vertus de la réglementation, se voit portant obligé de reconnaître qu'elle s'est longtemps exercée d'une façon déplorable. Il nous cite des exemples de fillettes de 15 ans, de 13 ans et même de 11 ans, enrôlées, jadis, d'autorité, parmi les prostituées. Il nous dit avoir connu des chefs du service des mœurs, d'une sévérité excessive, se plaisant à répandre la terreur autour d'eux. Il se félicite qu'il n'en soit plus ainsi. Le chef actuel, nous dit-il, est un fort brave homme, qui sait se montrer pitoyable et paternel à l'occasion. Il rend hommage à la sagacité de M. Liard, secrétaire général de la Préfecture de Police, et à celle de M. Lafenestre, chef du Service d'hygiène. Il est bien

évident que M. Lafenestre, fils de poète et poète lui-même, ne saurait avoir l'âme d'un tortionnaire, et ne peut s'inspirer, dans l'exercice de ses fonctions, que d'un louable souci d'humanité. M. Bizard se félicite également qu'on ait créé des assistantes sociales, dont il nous dit qu'elles sont les « Anges gardiens des filles ».

Tout cela marque un progrès, je le veux bien, mais prouve que le sort des filles est entièrement à la discrétion d'un chef de bureau du service des mœurs, et ne résout pas la question de la légalité de leur réglementation, ni même de son utilité, puisque les médecins ne sont pas d'accord là-dessus, si j'en juge par les discussions dont la *Revue moderne de médecine et de chirurgie,* que dirige, avec autant de compétence que d'autorité, M. le Dr Félix Regnault, m'apporte les échos.

La seule raison valable mise en avant par l'autorité, pour justifier la réglementation des filles, c'est la lutte contre l'avarie, mais depuis qu'elle existe, l'avarie a-t-elle diminué de fréquence ? Il me semble que c'est mal la combattre que de lui fermer la porte d'un côté quand on la lui laisse ouverte de l'autre (du côté de la clientèle). M. le Dr Bizard nous dit qu'il passe dans ses services, annuellement, treize mille filles. Leur examen ne peut donc se faire, souvent, que d'une manière trop expéditive pour être d'une garantie absolue. Ce qui serait plus efficace, à mon sens, ce serait de détruire le préjugé qui fait de l'avarie la juste punition de la débauche. Ce préjugé date de loin, du jour où le mal fit son apparition, comme le prouve un arrêt du Parlement (6 mars 1497) réputant l'avarie à crime, et faisant de ses victimes des parias abandonnés de tous, puisqu'il décrétait l'expulsion des étrangers contaminés, et l'internement, dans leur logis, des nationaux qui en étaient atteints. Longtemps encore ,les administrateurs des hôpitaux se seraient crus déshonorés de s'occuper sérieusement des avariés et si, depuis, l'on est revenu à une plus saine appréciation des choses, l'avarie est toujours qualifiée de mal infamant, à ce point que beaucoup de malades préfèrent lui lâcher la bride que d'en faire la déclaration.

Ce qu'il faudrait, ce serait de multiplier les dispensaires, où les plus indigents trouveraient des remèdes à leur dispo-

sition, et, surtout, de faire l'éducation sexuelle de la jeunesse et de la mettre en garde contre les lointaines et multiples répercussions de cette maladie-Protée que beaucoup de malades ne soupçonnent guère. En tout cas, s'il importe de mettre hors de nuire les filles malades, c'est au régime de l'hôpital qu'il faut les soumettre et non à celui de la prison.

« *Si j'étais Dieu, j'aurais pitié des filles* », dit le Dr Bizard en conclusion de son livre, mais le meilleur moyen d'en avoir pitié, ne serait-ce pas de les soustraire à l'arbitraire d'un règlement qui date d'un âge aboli (1778) et qui fait revivre de nos jours l'esprit des Capitulaires de Charlemagne. La police de l'ancien régime était armée légalement contre les filles, puisqu'elle était l'émanation du pouvoir absolu, et qu'elle avait reçu mission de châtier en elles la désobéissance aux lois de l'Eglise : c'est-à-dire le *Péché*.

La nôtre ne s'appuie plus que sur une nécessité d'hygiène; mais, puisque des médecins eux-mêmes en jugent les résultats insuffisants, pour ne pas dire négatifs, que lui reste-t-il pour se justifier? J'ai cherché, en vain, dans le livre de M. le Dr Bizard, des arguments à opposer à ceux qui demandent l'abolition du service des mœurs, comme *illégal*, parce qu'il agit en contradiction avec l'esprit du Code; *immoral* parce qu'il donne patente au vice, *anti-social* parce qu'il crée une catégorie de parias, et *dangereux* parce qu'il est une source de corruption pour tous, y compris ses propres agents.

ERNEST RAYNAUD.

FOLKLORE

Jacques Daurelle : *Vence et ses Monuments d'après les Archives*, Vence, Editions de la « Vieille Provence », 4° ill. — Sylvain Commeau : *Folklore de la Région de Fours (Nièvre)*; Nevers, impr. Fortin, 8°. — Section Nivernaise de la Ligue de l'Enseignement : *Recueil de Chants populaires du Nivernais*, 2 fasc. parus, Nevers, impr. Fortin, 8°, ill., musique notée. — A. Desforges : *Publications diverses sur le Nivernais*. — Bourgeois, Deffontaines, Looten, De Croocq, Dewachter, De Poncheville, etc. : *Flandre Notre Mère en douze tableaux;* Bibliothèque du *Lion de Flandre*, publiée par le Vlaamsch Verbond voor Frankrijk, t. I. Bailleul, A. Fischeroulle, 8°, cartes.

Le reproche que je ferai immédiatement à Jacques Daurelle est d'avoir seulement intitulé **Vence et ses Monuments** un livre qui contient bien autre chose; sinon il n'appartiendrait pas à ma rubrique. Les monuments et les documents d'archives

ont été pour lui un prétexte à décrire la vie politique, administrative, guerrière, religieuse et populaire de l'une des villes les plus intéressantes, à tous points, de la France. Je connais bien Vence, puisque j'ai fait en partie mes études au Lycée de Nice et que les dimanches on se rendait chez les uns et les autres; l'évocation que Jacques Daurelle en donne est parfaite. Son caractère de forteresse, avant même les Romains, puis contre les incursions des Barbaresques subsiste, mais peu à peu modifié aux XIV^e^-XVII^e^ siècles; relativement, le XIX^e^ n'a pas trop abîmé. A propos des inscriptions romaines encastrées dans un mur de la cathédrale, doléances de l'auteur : les enfants les prennent pour cibles et les détruisent petit à petit, notamment le bel aigle : « l'un vise à l'œil, l'autre au bec, un autre à la patte ». Ils détruisent aussi à coups de cailloux la belle arabesque byzantine. Je tiens à dire que ce n'est pas partout en France que les enfants sont de tels Vandales; raison de plus pour que l'appel désabusé de Jacques Daurelle (pp. 62-63) soit entendu. L'une de ces inscriptions parle du sacrifice mithriaque du taurobole; peut-être la cathédrale actuelle est-elle bâtie sur un *Mithræum*. Il aurait été bon de rappeler que Vence doit son nom au dieu *Vintius*, également honoré en Savoie et dans l'Ain.

Vence est le centre du culte de deux saints extrêmement populaires dans toute la Provence, saint Véran, le patron des bergers, et saint Lambert; on y conserve leurs reliques, qu'on vient de loin adorer, même de nos jours encore; on porte les bustes et reliquaires en procession le 10 septembre et le 26 mai. Ces jours-là, Vence prend une animation inusitée. Ce sont des saints connus; mais ce qui intéressera surtout les folkloristes, c'est la partie, qui comprend près de la moitié du volume, où sont décrits les chapelles, les oratoires et les cultes. A signaler la croyance qu'une source a jailli du tombeau de saint Lambert situé dans sa chapelle. Le 3 février, culte populaire de saint Blaise (maux de gorge). Beaucoup de chapelles anciennes (de saint Pancrace, des Pénitents Noirs, etc.) sont maintenant détruites. La chapelle rurale la plus ancienne est celle de saint Crépin, patron des cordonniers; elle date de 1321; on y célébrait des fêtes corporatives. Le culte populaire à la chapelle Sainte-Anne per-

siste encore. Je sais que, de la Colle, des femmes y viennent prier pour avoir d'heureuses couches.

Mais le fait le plus curieux est l'accumulation de neuf chapelles rurales (il n'en reste que six) au lieudit Calvaire. Elle m'avait souvent intrigué; grâce à Jacques Daurelle, on a enfin des précisions sur ce problème. C'est le seul cas que je connaisse de chapelles pour un pèlerinage de Calvaire le Vendredi-Saint, au lieu de petites colonnes à niches ou d'oratoires non consacrés (souvent nommés *pilons*). Daurelle a découvert aux archives un opuscule de 1725 décrivant les dévotions à faire. Les statues en bois, sûrement très anciennes, qui décoraient ces chapelles furent, sauf deux, brûlées sous la Révolution. Les chapelles de N.-D. de Bon-Voyage et de Sainte-Elisabeth, cette dernière avec des fresques gothiques heureusement classées, de Sainte-Colombe, de Saint-Lambert et de Saint-Raphaël étaient également des lieux célèbres de dévotion populaire.

Pour les détails, je dois renvoyer à ce beau livre, admirablement illustré de photos et de dessins, en exprimant le désir que les autres communes des Alpes-Maritimes soient également l'objet de monographies semblables à celle de Jacques Daurelle.

Et pendant que j'y suis, si parmi mes lecteurs il en est qui soient originaires de ces régions, comme j'ai en route une monographie sur le folklore de ce département, je serais heureux d'obtenir leur collaboration par l'envoi de mes questionnaires imprimés.

J'en prépare une aussi sur le Nivernais, où j'ai déjà une quinzaine de communes. En attendant, il convient de signaler pour cette province un renouveau d'activité folklorique. Pour les chansons, elle avait les trois excellents volumes d'Achille Millien, pour divers sujets les brochures et livres de Francis Pérot, malheureusement marqués du défaut de l'ancienne méthode, qui consistait à rechercher surtout les singularités et les curiosités, sans tenter une vue encyclopédique de la vie populaire. Ce défaut subsiste encore, mais atténué déjà, dans la monographie de Sylvain Cormeau sur **Folklore de la région de Fours,** où les cérémonies familiales, les cérémonies périodiques, la magie, la sorcellerie, les présages, la

médecine populaire sont décrits pêle-mêle. Systématique par contre est le **Recueil de Chants populaires du Nivernais,** publié sous la direction de M. Delarue, à Vauzelles, près Nevers, qui a pour but, non seulement de compléter le recueil de Millien avec les manuscrits qu'il a laissés et avec des notations nouvelles prises sur place par un petit groupe actif de collaborateurs, mais aussi de commenter chaque chanson, de la situer comparativement, et d'en dégager si possible le caractère français général ou localement nivernais.

Le premier fascicule étudie de cette manière : *La Fille du Roi dans la Tour* (si bien commentée déjà par P. Coirault); *Celle qui fait la Morte pour son Honneur garder; Joli Dragon; Joli Fendeur; Les Voleurs et le Marchand; Le Pauvre Laboureur.* Le deuxième fascicule donne : *Jean Renaud; Germaine; La Porcelette; Le Retour du Soldat; Le Galant de la Nanette; L'Alouette et le Pinson; La Bergère et le Loup; Les Danseurs noyés* (il aurait mieux valu laisser le titre-type : *Le Pont de Nantes*); *La Chanson de la Vigne* (avec une description des fêtes de la Saint-Vincent).

On peut voir que le choix est excellent; ce sont toutes des chansons bien typiquement populaires, quoique quelques-unes d'entre elles aient été imprimées anciennement, par exemple la *Chanson de la Vigne* dès 1576. Le but de ce recueil est de remettre en honneur dans les écoles nos vrais chants français plutôt que des imitations avec harmonisations « embourgeoisées » ; car, ajouter un piano ou un orchestre à un chant populaire fait pour le plein-air ou une grange, sans accompagnement, est changer de public. Je trouve l'*Arlésienne* admirable, admirables aussi les harmonisations de Canteloube; mais dans les écoles et les villages, il faut donner le chant pur, en expliquant, comme le font les auteurs de ce recueil, pourquoi nos chansons sont belles, supérieures aux rengaines de café-concert ou de cinéma. Weckerlin, Boukay, Bouchor et d'autres avaient déjà inauguré ce mouvement en puisant directement aux sources. Mais ce qu'on fait en Nivernais est bien mieux, tout en étant scientifique et honnête.

Cette province possède aussi un bon folkloriste dans la personne de M. A. Desforges; dans sa brochure sur le **Langage local,** on trouvera des expressions patoises, des dictons

et des formulettes, qu'il nomme *rimailleries,* qui correspondent aux *empros* de la Suisse et de la Savoie. Cet auteur a publié beaucoup d'articles, sur toutes sortes de sujets folkloriques, dans les revues de Nevers et de Moulins ; il devrait bien les réunir en volume, par pitié pour ses confrères en folklore et aussi pour démontrer à l'Etranger, où on travaille bien plus que chez nous, que tout de même l'activité dans les provinces n'a pas entièrement cessé.

Dans **Flandre Notre Mère** on trouvera un très bon chapitre sur la limite des langues flamande et française dans le département du Nord, par J. Dewachter, d'autres également bien conduits sur la géographie, les arts, les littératures flamande et française, etc., de cette région; mais le chapitre sur le folklore, dû à l'abbé De Croocq, est vraiment insuffisant. Dans ma *Contribution au Folklore de la Flandre et du Hainaut,* je comblerai quelques lacunes. En présence du beau mouvement qui, en ce moment, se développe en Belgique, la carence des savants du Nord est vraiment regrettable. La Belgique, non seulement a d'excellentes revues, comme *Le Folklore Brabançon, Volkskunde, La Vie Wallonne, Le Bulletin du Musée Wallon,* mais peu à peu chaque ville organise un musée de folklore; pendant ce temps, on n'a même pas l'idée qu'on pourrait en organiser aussi à Dunkerque, Hazebrouck, Lille, Valenciennes, Douai, Cambrai, Avesnes... A quoi donc attribuer cette différence entre les deux pays, entre les Belges actifs et toujours à la recherche d'initiatives, et les Flamands de France, endormis et routiniers? — du moins en ce domaine.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

L'Archer: Pétain jugé par un officier sous ses ordres, en 1916; départ du drapeau d'un régiment rayé des contrôles après de trop lourdes pertes. — *La Guiterne:* lectures de Rimbaud concernant la magie. — *Eurydice:* poèmes de M. Philippe Chabaneix. — *Cahiers Léon Bloy:* souvenirs de M. G. Hanotaux sur Bloy et la famille de l'écrivain. — Mémento.

Samedi 25 *mars* 1916.

8 heures. Il a gelé. Vers l'est, les collines, sous la coulée d'un soleil embué ont des reflets comme une eau imperceptiblement frissonnante. Des perdreaux, deux à deux, des lièvres.

Le capitaine Rieutord, de l'E.-M. de la 30e Division, vient commander notre sixième bataillon.

Dimanche **26** *mars.*

Il pleut. De 2 heures à 3, il tombe une neige à flocons exceptionnellement larges vite fondus.

Je fais causer Rieutord. Type intelligent qui n'a pas l'air de se coter. Il me dit des choses très intéressantes.

— Pétain! un chef épatant, froid, lucide, étudiant une question à fond. Langle de Cary, 66 ou 67 ans, fatigué.

A l'offensive de Champagne, on enleva la première ligne. On se cassa le nez sur les secondes positions intactes, avec réseaux larges, organisées à contre-pente.

— Si on avait écouté Pétain! Il ne voulait pas continuer : « Assez! organisons maintenant l'attaque de la deuxième ligne comme celle de la première. » Mais Langle de Cary a voulu continuer et fait esquinter son armée... Pétain est le type à qui on ne peut pas reprocher un insuccès: à Arras, il a enlevé les positions en trois fois moins de temps qu'on ne pensait. Si l'offensive n'a pas réussi, c'est parce que les autres ne s'attendaient pas à cette percée rapide.

Ce qui précède est extrait des carnets de guerre et fragments de correspondance de M. le docteur Paul Voivenel. Il en a commencé la publication, il y a plusieurs années, dans **L'Archer,** la belle revue toulousaine.

Il n'existe pas, sur la guerre, de témoignage plus franc. Là, nul artifice. Ces notes, ces impressions, sont produites sans retouche. Elles émanent d'un homme de grande culture, de vaste et fine intelligence, humaniste à la façon d'autrefois — et humain, de cette manière rare qui rend un intellectuel sensible à la peine, au cœur, au sentiment des simples.

Je suis sûr que ce document acquerra dans l'avenir une valeur sans égale et sera d'un durable service pour ceux qui voudront connaître ce que fut la guerre de 1914-1918 et comment l'a faite « avec la 67e division de réserve », un Français de belle race, magnifiquement représentatif de ses compatriotes des terres d'Oc.

« Le major Voivenel », fait commandeur de la Légion d'honneur pour ses services de guerre, eût été nommé à un grade beaucoup plus élevé par l'affection des soldats qui

l'ont vu à l'œuvre, si les préférences du soldat ne devaient demeurer étrangères aux consécrations officielles.

Il écrit tout simplement ces mots qui rendent la justice :

Derrière, les hidalgos causent.

Ce qu'ils s'en foutent...

Les braves poilus écoutent ce laïus officiel et, quand le général termine et salue, d'eux-mêmes, sans un commandement de chef, ils présentent les armes.

C'est chic un soldat !

« Les hidalgos » signifient le brillant état-major de la division. Il s'agit là de la fusion en un seul de deux régiments décimés. Le 211ᵉ, celui de Voivenel, disparaît et, avec lui, son drapeau. Après la cérémonie en parade, voici les faits que rapporte l'officier-médecin :

Samedi 15 *avril.*

7 heures du matin. Le ciel roule une masse très épaisse de nuages. L'atmosphère est sombre. Le vent souffle en ouragan. Je vais à cheval sur la route d'Agougny en passant par Aiguizy. Le colonel doit prendre le train à Dormans, et quitter, en outre, je pense, Agougny à 7 h. 15. Je veux lui serrer la main. Devant Aiguizy, je demande à la sentinelle dans sa guérite:

— As-tu vu passer une auto avec le colonel?

— Non, monsieur le major.

Je monte la côte qui précède Agougny. A ce moment, la couche de nuages noirs se crève et une grêle violente s'abat tandis que le vent souffle encore plus fort. Mon cheval s'affole, puis s'arrête et, ratatiné, se contracte sous les grêlons.

Et voici que, dans la bourrasque, s'avance lentement une modeste voiture à deux roues... Je me mets de côté pour laisser passer ce paysan matinal, mais une voix connue m'appelle:

— Voivenel !

Je me retourne. Dans cette carriole se trouvent le colonel et le drapeau avec le porte-drapeau.

Le colonel descend. Nous marchons sous la grêle méchante.

— Ce temps est l'image de ce qui se passe dans mon cœur, dit le colonel.

Avant d'arriver à Forzy, sur la route, à pied, le commandant Rieutord.

Mon cheval, énervé, marche plus vite, et je précède le groupe. Tout à l'heure, Rieutord me dira:

— Cette carriole sous l'averse avec un cavalier devant, c'était tout à fait retraite de Russie...

— Et ce cavalier était un toubib...

Sur la route de Villers-Agron, je quitte le colonel qui me donne une fraternelle accolade et, triste, je regarde la voiture disparaître.

Réellement, le tableau est complet.

Les automobiles de la Division roulent pour les hidalgos de l'E. M., mais pour un chef de régiment, pour un drapeau... Peuh!

Il est parti notre drapeau.

De la bâche de la voiture sa serge sortait.

Il est parti, porté comme un balai qu'un paysan vient d'acheter à la foire.

Nom de Dieu!

Et je songe avec fureur à la *parade* du jeudi, jugeant sévèrement ceux que je traite de peigne-c...

§

Dans **La Guiterne** (octobre), M. le colonel Godchot étudie « La voyance de Rimbaud » Il a obtenu du conservateur actuel de la bibliothèque de Charleville, M. Manquillet, la liste des livres de magie que le poète adolescent avait pu étudier. Ce seraient les suivants :

Bartholomei: *Faü energumenicus. Ejusdem Alexiacus;* Paris, 1571.

Massé: *De l'abus des devins et magiciens, avec un fragment de l'ouvrage de R. Benoit sur les magiciens.*

P. Nodé: *Déclamation contre l'erreur exécrable des maléficiers, sorciers,* etc...; Paris, 1578.

J. Bodin: *De la démonomanie des Sorciers;* Paris, 1581.

L. Vairo: *De fascino Libri;* Paris, 1583.

M. Del Rio: *Disquisionum magicarum;* Lyon, 1612.

De l'Isle: *Des talismans ou figures faites sous certaines constellations pour faire aimer et respecter les hommes, les enrichir,* etc...; Paris, 1636.

Cte de Gabalis ou entretiens sur les sciences secrètes, par l'Abbé de Montfaucon de Villara; Cologne, S. d.

G. Naudé: *Apologie pour les grands hommes soupçonnés de magie;* (1712).

M. Daugy: *Traité sur la magie, le sortilège, les possessions, etc...;* Paris, 1732.

§

Eurydice (septembre-octobre) publie, dans un choix excellent d'œuvres poétiques, « Vingt poèmes » de M. Philippe Chabaneix, issus de la meilleure inspiration de ce poète toujours heureux dans ses inventions. C'est un ensemble de pièces dont chacune est composée de deux quatrains faits d'alexandrins régulièrement construits et rimés. Le poète chante un amour actuel dans la forme rigoureuse d'un Chénier ou d'un Moréas.

Le calme pur des nuits si claires de l'été
N'égale pas ce vierge et ce profond silence
Où s'exprime l'aveu d'un cœur désenchanté
Qui ne s'enchante plus qu'à ta seule présence,

Et le vent qui gémit dans les arbres l'hiver
N'a pas l'ardeur secrète, en sa vaste furie,
De cet amour brûlant à feu doux et couvert,
Passe-rose aux confins du songe refleurie.

. . . .

Rose des nuits d'avril où saigne le printemps,
T'appellerai-je encor du nom de fiancée,
Et sauras-tu m'offrir enfin ce que j'attends
D'une âme par l'amour plus qu'une autre blessée?

Je t'aime. Il faudra bien que tu m'aimes aussi,
Et que tout tremble et meure et puis que tout renaisse
Comme après la tempête un grand ciel éclairci,
Rose des nuits d'avril où revit ma jeunesse.

. . . .

Je garderai toujours en moi le souvenir
D'un rouge crépuscule au Plateau des Antiques
Et d'un matin paré de guirlandes mystiques
Où le printemps déjà commençait à verdir,

Et je n'oublierai pas non plus, ô fugitive,
Ta forme souple aux quais de l'Ile-Saint-Louis
Ni dans tes sombres yeux par quel astre éblouis
Le mirage adoré d'une secrète rive.

. . . .

N'ouvre pas tes rideaux sur la beauté du monde,
Le ciel intérieur est le plus vaste ciel,
Et nulle étoile n'a cette lumière blonde

Qui puise en ton éclat son charme essentiel.

Tout conspire à l'amour dans ta chambre fermée,
Songe aux forces du rêve, aux faiblesses des sens,
Et, contre moi déjà tremblante et désarmée,
Glisse vers ces fureurs lentes que tu pressens.

§

Si M. Gabriel Hanotaux parle de Léon Bloy dans ses « mémoires », il en a dit davantage à M. Pierre Arrou. L'entretien, noté le jour même, est publié dans les **Cahiers Léon Bloy** (septembre-octobre).

Ainsi s'exprima M. Gabriel Hanotaux :

...Les injures de Bloy, à côté de tout ce que j'ai reçu sur le dos, sont bien légères! La seule chose que j'ai du mal à lui pardonner, c'est son indélicatesse vraiment pénible envers ma mère. Ma mère, monsieur, était excessivement bonne. Au temps de ma jeunesse, alors que nous habitions rue Monge et que j'étais étudiant, ma mère était la providence de mes camarades moins fortunés, moins favorisés. Une fois, elle a soigné l'un d'eux pendant trois semaines. Il avait pris une broncho-pneumonie. Elle ne voulut pas qu'il restât dans sa pauvre chambre d'hôtel garni. Elle le fit venir chez elle. Que n'a-t-elle fait pour Léon Bloy! Elle l'a vêtu, nourri, soigné. Plus tard, je me gardai bien de lui dire comment il traitait son fils, qu'elle aimait comme certaines mères aiment leur fils, c'est-à-dire presque sauvagement. Mais une bonne âme se chargea de la renseigner. Elle en fut profondément affectée: elle en conçut, depuis ce jour, une grande amertume, un indéracinable dégoût. Ah! si j'avais le temps, je vous en raconterais des anecdotes sur Bloy et son étonnante famille!... Pour en revenir à Bloy, savez-vous qu'un de ses frères, qui était dans l'infanterie coloniale en Indochine, manqua d'être fusillé comme déserteur, après la guerre de 1870? Barbey d'Aurevilly, sur les prières de Léon Bloy, intercéda pour lui auprès de moi. J'étais alors député, et, de concert avec Gambetta, nous parvînmes à le sauver. L'affaire n'eut pas de suite. Mais quelle famille! Il y avait chez ces gens une sorte de déséquilibre qui explique un Léon Bloy. Pardon. Je veux dire simplement que le génie...

...Au [café] Voltaire, il y avait plusieurs groupes. Le nôtre était composé de quatre inséparables: Bouchor, Richepin, Bourget et moi-même. Nous nous étions jurés d'être tous quatre de l'Aca-

démie. Il n'y a que Bouchor qui soit resté en arrière, je ne sais pourquoi.

...La postérité nous jugera. Un Bloy demeurera peut-être et nous serons engloutis dans l'oubli, qu'en sait-on?

M. Hanotaux montre à son visiteur une plaquette dont il dit :

Ce sont les poésies de Barbey d'Aurevilly telles qu'elles parurent à Caen en 1870, recopiées à la main avec des enluminures par votre ami Bloy. On a ajouté aux premiers poèmes celui sur le *Soleil*, qui ne parut que plus tard, et j'ai fait relier avec eux la fameuse *Méduse Astruc* de Bloy, un des rares exemplaires polycopiés et distribués par lui à ses amis. J'ai mis là aussi quelques lettres de Barbey que Georges Landry m'a données quelques mois avant sa mort. Vous remarquerez que la copie des poésies de Barbey de la main de Bloy s'arrête au beau milieu. Je n'ai pu obtenir qu'il la terminât, bien que je l'eusse payé d'avance. Je dus faire terminer ce travail par un calligraphe. J'étais alors député. Ce devait être vers 1885. Je faisais travailler Bloy pour lui venir en aide. J'invitais mes amis à lui confier aussi des travaux de copie. Il en exécutait chez moi.

Mémento. — *La Revue Universelle* (15 octobre) : « En Algérie », de M. Emile Henriot. — « L'Esprit de la Terre », par M. A. de Chateaubriant.

L'Alsace française (30 septembre) : « L'Alsace pendant la guerre, vue par les Allemands », ensemble de documents. — (7-14 octobre) : « L'affaire Caron », par M. P. Rencker.

Cahiers du Sud (octobre) : « Le livre de la Pauvreté et de la Mort », par Rainer Maria Rilke, fragment. — « Moments d'éveil », par M. A. Rolland de Reneville.

Revue des Deux-Mondes (15 octobre) : M. Victor Giraud : « Sainte-Beuve » pendant l'empire.

Crapouillot (octobre) : « C'est encore moi ! », souvenirs de M. Paul Poiret.

Esprit (1er octobre) : « L'art et la révolution spirituelle », numéro spécial constitué d'une série de préfaces.

Revue bleue (6 octobre) : H. D. Lawrence : « Deux idéalistes ». — « Le pire de Shakespeare », par M. Henri Geay, d'après l'Anglais Gadarene.

La Revue de Paris (15 octobre) : « M. de Saint-Papoul et la Politique », par M. Jules Romains. — « Sherwood Anderson », par M. Bernard Fay. — « Tableaux d'Italie », par M. A. Flament.

La Revue hebdomadaire (15 octobre) : M. Funck-Brentano : « Luther intime ».

La Revue de France (15 octobre) : « Bourdelle inconnu », par M. Gaston Varenne. — De W. H. Lyttelton qui en fut témoin, une relation de l'arrivée de Napoléon à bord du « Northumberland ». — Hommage à Louis Barthou, par M. Raymond Recouly.

Les Humbles (août-septembre) : « La guerre, recueil de devoirs choisis ».

Le Courrier d'Epidaure (octobre) : M. J. Thomasset : « Les fossiles dans la Légende et dans la tradition ». — M. Georges Dagen : « Les filles de Paris ». — M. Henri Bachelin : « La Fleur de nos Provinces ». — « Le Théâtre. Pas de style », par M. Claude Berton.

Marsyas (août à octobre) : « Le Vampire », poème de M. G. Lafourcade « sur un rythme de Racine ». — Poèmes d'Escriveto, texte provençal et traduction. — « Classiques », par M. D. Saurat.

Heures perdues (octobre) : « René Maran », « Les poètes et le cinéma », « Entre gens de lettres », par M. Jean Desthieux, de qui cette gentillesse : «...le *Mercure de France,* du temps qu'il était encore lisible... », — et cette perle : « De même que je me découvre aussi bien en entrant dans une synagogue que dans une cathédrale. »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Premiers concerts de la saison : Hommage à Alfred Bruneau. — Première audition du *Chant Symphonique* de M. Serge Prokofieff. — Reprise de *Sigurd* à l'Opéra.

Deux orchestres, pour leurs concerts de réouverture, ont inscrit des œuvres d'**Alfred Bruneau** à leurs programmes. Les Concerts Lamoureux et Pasdeloup ont, le premier samedi et le premier dimanche de la saison, rendu hommage au maître disparu, et le public s'est associé avec ferveur à cette commémoration. Salle Gaveau, M. P. de Freitas Branco a traduit avec chaleur la générosité et le pittoresque des préludes de *Messidor* et de *l'Enfant-Roi;* à l'Opéra-Comique où les Concerts Pasdeloup, maintenant dirigés par M. Albert Wolff, se sont installés, le prélude de *Messidor,* après une exécution aussi brillante, a été accueilli par les mêmes applaudissements. Tous ceux qui ont connu Alfred Bruneau, tous ceux qui ont pu apprécier la noblesse de son caractère et les qualités de son cœur, retrouvent l'homme qu'ils ont aimé dans cette musique si franche et si sincère. Ces pages-là sont déjà

classiques; mais il en est d'autres, comme le prélude de *La Faute de l'Abbé Mouret,* par exemple, que l'on voudrait réentendre. Puisque deux de nos associations seulement ont songé au disparu, souhaitons que les autres, pour le souvenir qu'elles lui doivent, pensent à ces ouvrages sans doute moins souvent joués mais tout aussi dignes d'être repris : ce sera le meilleur moyen de faire excuser leur oubli...

Deux programmes de musique française, et, auprès de Bruneau, Chabrier, Franck, M. Paul Dukas et M. Maurice Ravel, chez Lamoureux; Saint-Saëns, Berlioz, Méhul, MM. Albert Roussel et Mazellier, chez Pasdeloup — voilà certes qui nous change des festivals Wagner et des festivals Beethoven... Et, ce qu'il faut dire, c'est que le public est venu rue de La Boétie et place Boieldieu tout aussi nombreux que si l'on avait affiché ici la *Neuvième* et là *Tristan.* Acceptons-en l'augure, bien que cet exemple n'ait pas été suivi et que, des deux côtés de la place du Châtelet, Wagner et Beethoven, Beethoven et Wagner se soient fait concurrence — fâcheux présage — dès le 14 octobre... Mais revenons aux Concerts Lamoureux, pour dire que M. de Freitas Branco a donné, outre les deux ouvrages d'Alfred Bruneau déjà cités, une magnifique exécution de l'Ouverture de *Gwendoline* et de la *Symphonie en ut* de M. Paul Dukas, qu'il a conduit *La Valse* de M. Ravel avec un extraordinaire brio, et qu'il s'est montré comme à son habitude l'un des meilleurs chefs d'orchestre de l'heure présente. M. Lazare Lévy a joué les *Variations Symphoniques* avec cette autorité, cette finesse et ce relief qui rendent ses interprétations si parfaites.

Voici donc M. Albert Wolff à la tête des Concerts Pasdeloup, et les Concerts Pasdeloup installés salle Favart. On ne peut que se féliciter de voir M. Albert Wolff remonter au pupitre, car il eût été vraiment dommage qu'un chef de cette qualité restât inoccupé, et l'on sait avec quelle vaillance il a défendu la musique contre l'esprit de routine. De cette ardeur, ses premiers programmes témoignent; et on doit souhaiter que le public lui donne les encouragements qu'il mérite. Mais il est regrettable que les Concerts Pasdeloup aient été contraints d'abandonner le Théâtre des Champs-Elysées, préférable à l'Opéra-Comique pour toutes sortes de

raisons, dont la première est l'acoustique, infiniment meilleure avenue Montaigne que rue Favart, et la seconde la commodité de la salle, son confort. Heureusement, si l'on en juge par les premières séances, les auditeurs viendront aussi nombreux. Auprès de la *Symphonie en ut mineur*, l'Ouverture du *Carnaval Romain* de Saint-Saëns, auprès du *Festin de l'Araignée* de M. Albert Roussel, conduit avec une délicate précision, figuraient au programme le *Poème lunaire* et *Les Canards*, deux mélodies de M. Jules Mazellier, données en première audition, et que chanta M. André Baugé. Il est probable que ces *Canards* s'envoleront très vite pour se poser sur tous les pianos des amateurs. Ils ont tout ce qui peut leur plaire.

§

Au milieu d'un très beau programme de musique russe — Rimsky, Moussorgsky, **Serge Prokofieff** — M. Albert Wolff a inscrit en première audition le *Chant Symphonique* de ce dernier. L'œuvre est toute récente, et c'est une sorte d'effusion, de confidence, mais dénuée de toute déclamation vaine, une page sincère et profonde; une œuvre de haute valeur et de pleine signification, non seulement comme ouvrage isolé, mais aussi parmi les autres productions de Serge Prokofieff. Précisément, l'extraordinaire *Concerto* N° 3 (où l'auteur lui-même tint avec son admirable sûreté et son incomparable brio la partie de piano), la suite de *Chout*, encadrant le *Chant Symphonique* marquaient exactement cette position et soulignaient cette valeur, en même temps qu'ils montraient comme Prokofieff a su se renouveler. Il est impossible, après une seule audition, de juger dans le détail un ouvrage comme le *Chant Symphonique*. Tout ce que l'on peut dire, c'est sa réussite, et c'est qu'il contribuera à placer plus haut encore le compositeur qui l'a signé.

§

L'Opéra a repris **Siguard.** Il y a cinquante ans que l'œuvre de Reyer a été donnée, à Bruxelles, pour la première fois, le 7 janvier 1884, à Paris, le 12 juin de l'année suivante, par Ritt et Gailhard, qui inaugurèrent leur direction avec cet ouvrage. Si le génie est une longue patience, Reyer, comme l'a dit très justement M. J.-G. Prod'homme, en fut doué

autant que quiconque. En 1864, déjà, sur un livret que lui traçait Camille Du Locle, Reyer projetait ce *Sigurd* qui devait attendre vingt ans sa représentation... à Bruxelles. Perrin, directeur de l'Opéra et beau-père de Du Locle, qui n'eût pas demandé mieux que de monter *Sigurd*, dut, en 1871, quitter l'Opéra pour la Comédie-Française; Halanzier promit, lanterna les auteurs, demandant des modifications absurdes, proposant par exemple de changer le nom d'Hilda, trop dur à ses oreilles, en Bilda, ce qui lui valut cette réplique de Reyer : « Oui, mais vous, vous changerez votre nom d'Halanzier en Balanzier! », propos qui mit fin aux pourparlers. Vaucorbeil, successeur d'Halanzier, les reprit, mais lui aussi découragea les auteurs. Et il y eut une légende de *Sigurd*, une légende qui ne devait rien aux Nibelungen :

> On disait, rapporte Adolphe Jullien (qui succéda à Reyer au rez-de-chaussée des *Débats*) on disait que l'ouvrage n'existait peut-être pas, et que l'auteur prêtait à rire avec la prétention qu'il manifestait de le faire exécuter tel qu'il l'avait conçu et réalisé, sans rien sacrifier de cette œuvre bien-aimée aux exigences des directeurs, ni au goût capricieux du public.

Sigurd, en effet, était l'ouvrage dont on parlait toujours, mais qu'on n'entendait jamais, un opéra fantôme. Pourtant, comme tout arrive, le fantôme prit corps, mais ce fut à Bruxelles, et la Monnaie donna à Reyer une interprétation magnifique : Mmes Rose Garon, Bosman, Deschamps, et, pour les hommes, Jourdain, Lasalle, Gresse et Renaud. Le succès fut tel qu'en une seule année on donna *Sigurd* 32 fois.

A Paris, la même distribution (sauf Jourdain, remplacé par Sellier) assura le triomphe de l'ouvrage. Mais ce triomphe, si l'on peut dire, aurait fléchi sans la ténacité de Gailhard. Celui-ci soutint l'ouvrage par tous les moyens : il fut payé de ses peines, puisqu'au bout de six ans il célébrait la centième.

On a beaucoup exalté *Sigurd* et on en a beaucoup médit. Le malheur pour Reyer est d'avoir choisi le sujet même de *Siegfried* et du *Crépuscule des Dieux*. Il ne le fit nullement pour se placer en rival de Wagner, auquel sa musique par son leitmotivisme, rend hommage. Il le fit d'ailleurs à un moment — en 1864, ne l'oublions pas — où la *Tétralogie* n'était pas

encore connue, et pour cause. Les défauts de l'ouvrage sont grands : tous viennent de l'incomplète éducation musicale de Reyer, qui fut à peu près un autodidacte. Mais ces défauts, si visibles, si pénibles même parfois, ne peuvent cependant gâter les qualités de Reyer, et surtout son invention mélodique. Celle-ci est exactement appropriée au théâtre; elle est dramatique naturellement, sans emphase inutile; elle coule comme une onde limpide, qu'il s'agisse des chœurs ou des protagonistes; les *leitmotive* employés systématiquement par le compositeur ne le gênent point et s'incrustent dans la mélodie sans paraître étrangers à sa trame. Et c'est ce qui sauve aussi bien *Sigurd* que *Salammbô*. Je préfère, pour ma part, la dernière de ces œuvres : le souvenir de Wagner ne pèse point sur l'auditeur, n'impose aucune comparaison, aucun rapprochement.

L'Opéra a donné le plus vif éclat à cette reprise de *Sigurd*. Mme Marjorie Lawrence est une Brunehilde admirable. Elle a trouvé des accents d'un pathétique sobre et profondément humain. Et la voix est splendide. M. Luccioni est un Sigurd juvénile et que n'effraient pas plus les prouesses vocales que les exploits chevaleresques. M. Singher compose un Gunther tout à fait digne de ses créations précédentes et montre dans ce rôle autant d'intelligence que de puissance vocale. Mmes Milly Morère et Montfort, dans les personnages d'Hilda et d'Uta, M. Cabanel, dans celui du prêtre, concourent à rendre excellente l'interprétation de *Sigurd*. Mais les chœurs méritent d'être particulièrement loués; on sait leur importance dans l'opéra de Reyer. Par leur précision et leur justesse, ils ont fait grand honneur à leur chef, M. Robert Siohan. Quant à l'orchestre, sous la direction de M. Ruhlmann, il s'est montré, lui aussi, digne des plus vifs éloges. Enfin la mise en scène de M. Chérau, les décors lumineux de M. Klauz, donnent au drame un cadre en parfait accord avec l'action.

Pendant que j'écoutais cette partition, j'essayais de me faire une âme neuve, — une âme ingénue comme celle de Sigurd, — et d'oublier mes impressions passées. Je me demandais quel accueil recevrait cette musique si elle était nouvelle et si, au lieu de fêter un cinquantenaire, c'était une première que l'on eût donnée devant nous. Les applaudissements qui

accueillaient non seulement les fins d'actes, mais encore les passages les plus marquants de l'opéra, me montraient que le public n'avait point cessé d'aimer et d'admirer l'ouvrage. C'est que l'ouvrage lui-même s'impose par des qualités réelles et profondes; on peut critiquer la gaucherie et la raideur de l'orchestration; on peut, à la lecture bien plus encore qu'à l'audition, remarquer des maladresses. Il n'en reste pas moins que cette musique est sincère et jaillissante, que les chœurs sont très souvent fort beaux (et ils sont nombreux), que la mélodie est pleine de trouvailles heureuses... Qu'il y ait à côté de cela des pages vieillies, ce n'est que trop certain. Mais s'il y a cinquante ans que l'on a donné *Sigurd* pour la première fois, il y en a plus de soixante-cinq que Reyer l'a écrit; et je ne connais pas beaucoup d'opéras de cette époque-là qui aient mieux résisté aux injures du temps.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Cent ans de portraits français : Galerie Bernheim Jeune. — Le Salon populiste : Galerie Barreiro. — Peintures et sculptures : Galerie Carmine.

La galerie Bernheim jeune et les Amis du Louvre n'ont point songé à réunir les éléments complets d'une histoire du portrait en France au cours du XIXe siècle. Il s'agissait seulement de présenter aux amateurs un choix très divers de belles œuvres célèbres ou rares, peu connues et quelques-unes oubliées. Le doyen des exposés est Honoré Fragonard avec un médiocre abbé de Saint-Non en costume de vieux page. Le portrait de Salon, le portrait flatté, miniature poussée au grand format, verni, paré, fignolé, est représenté. On peut s'intéresser au portrait de femme du baron Gérard, à la Mme de Loynes d'Amaury-Duval, précise et mélancolique, mais le maître du genre dans cette série de second plan (quand on omet Paul Baudry), est toujours Cabanel, ce qui prouve que Cabanel, quand il n'obéissait pas à l'esthétique qui lui dictait ses grandes pancartes d'ordre historique, était tout de même un peintre et doué d'une certaine séduction bourgeoise. Il est nettement supérieur, avec son portrait de Mme Carette engoncée dans sa crinoline, à Carolus Duran qui, ayant à représenter la beauté célèbre, si

vivante et nuancée de Sophie Croizette, n'en a tiré que des effigies inanimées. Le souvenir de Lamartine, de sa belle prestance, de la noble intellectualité de sa physionomie est très bien servi par l'excellent portrait de Ricard. Un honnête portrait d'Alsacien de Henner écrase une sèche image de Drolling. Pour Ingres, c'est sans doute un ennemi personnel ou un fanatique de Delacroix qui a choisi ce plat portrait d'un Directeur de l'Enregistrement. Par contre, Delacroix est représenté par ce vibrant portrait de Chopin où revit, par le regard et le travail si originalement nuancé du front, toute la sensibilité nerveuse du modèle. Ce serait incontestablement le plus beau portrait de cette sélection s'il n'y avait les admirables études de fous et de folles de Géricault, et le petit portrait de Géricault par lui-même.

Dans l'ordre historique, le grand tableau de Winterhalter, l'Impératrice Eugénie et ses dames d'honneur, mis en relief avec soin n'est pas sans intérêt. La célébrité, la beauté, le charme des modèles constituent le principal attrait de ce tableau. On y peut reconnaître le mérite d'une jolie transcription de la mode du temps. Elle n'est pas sans grâce. Les mannequins de Winterhalter sont attifés, coiffés, robés avec goût et dans cette sèche composition les volumes des crinolines sont utilisés avec une extrême adresse. De l'adresse : voilà à peu près tout ce que pouvait offrir le pauvre talent de ce peintre en vogue. Quel malheur que la cour impériale ait tout ignoré de la peinture de son temps !

On songe à ce que Corot eût tiré d'un pareil thème. Autres portraits relativement anciens : un Boilly sec; le Balzac souriant et faïencé, en robe de chambre ou robe de moine de Louis Boulanger, un beau Chassériau, un Carpeaux de qualité, un portrait de jeune fille d'un artiste oublié à peu près, qui eut l'honneur d'enseigner les débuts d'Albert Besnard et dont les curieux vont parfois regarder les peintures décoratives de l'église de Belleville; Bremond, dont on a eu raison de remémorer le souvenir ; des Bonnat.

Une belle série d'impressionnistes : le portrait de Mme de Nittis, de Degas; un délicieux Monet des temps presque de jeunesse : Mme Claude Monet aperçue en vibrante capeline écarlate à travers une haute vitre presque dépolie par un

temps gris et froid; un très curieux Cézanne, un Cézanne observateur minutieux de la mode du Second Empire avec des dames en toilettes d'été avec retroussis et crinoline, peintes dans la plus jolie gamme de gris, un Cézanne rare, parce que visant à l'élégance ; plus son énergique portrait de M. Choquet et le sien propre où il semble fuir sous son chapeau melon. De Renoir, deux délicieux portraits de jeune femme, et document de premier ordre, son Wagner, aux traits amollis par la vieillesse, encore très caractéristique ; rien qui égale son admirable pastel de Banville ni le célèbre portrait de Mme Georges Charpentier; de Camille Pissarro son portrait par lui-même, vers la quarantaine, avant qu'il eût pris l'aspect de patriarche que lui donnèrent les années et l'émouvant portrait de Paulémile enfant, deux toiles de tout premier ordre, deux preuves de la valeur des grands paysagistes comme peintres de portraits ; un remarquable Guillaumin : Pissarro en train de peindre. Le portrait de Gauguin par lui-même, très évocateur de sa cérébralité. Il ne s'est pas embelli; il s'est magnifié. Il a voulu se représenter en force, comme une manière de demi-dieu ou plutôt de personnification d'élément. Il s'est rapetissé le front et exagéré la longueur du menton, en apothéose de son caractère volontaire. De Berthe Morisot, un captivant portrait de pianiste. La physionomie ardente et les mains nerveuses de Berthe Morisot revivent, admirablement fixées par Manet; c'est un authentique chef-d'œuvre; de Mary Cassatt, les vivants portraits de fillettes si puissamment décrites dans leur nonchalance amusée. Van Gogh est à bon droit naturalisé comme d'ailleurs Boldini et il me semble qu'on eût pu étendre cette mesure à Whistler qui vécut presque autant à Paris que Boldini et van Gogh, et qui relève de l'impressionnisme français. Les portraits de van Gogh le représentent lui-même, émacié, fiévreux, douloureux. C'est par extension que l'on appelle portrait l'étude de jeune paysan de Seurat. Ne nous en plaignons pas. On nous donne l'occasion de voir ou de revoir un chef-d'œuvre de la première manière de Seurat, qui doit se placer au temps de la *Baignade*, après sa période de claustration dans le dessin. Ce portrait fait preuve des mêmes préoccupations de clair-obscur et de

modelé dans la pénombre que les beaux dessins où Seurat a cherché à rendre la modification des formes par la lumière. Le fond du paysage est d'une technique d'unification mouvementée que Seurat n'a pas reprise et qui témoigne d'un beau moment de son évolution si pénétrante et rapide. C'est aussi par extension du terme portrait qu'on dénomme ainsi l'étude de Courbet pour une de ses demoiselles de la Seine. Il est vrai qu'on pourrait fournir le nom du modèle et certainement c'est une magnifique étude.

Fantin-Latour a donné de nombreux portraits de lui-même. Celui qu'on nous montre est un des plus captivants, très évocateur de la fougue sereine du peintre au travail. C'est une admirable transcription d'émotion attentive. Odilon Redon a un portrait de femme d'une harmonie floralement distinguée. C'est avec émotion qu'on voit revivre Jean Dolent au seuil de la vieillesse, avec, à côté de lui, toute jeunette, sa fille Jeanne. C'est du meilleur Eugène Carrière, avec le jeu le plus juste d'accords de couleur tempérée, mais sans brume et l'étude physionomique de Dolent est surprenante de vérité et de noblesse méditative. Qui manque-t-il à cette exposition qui contient aussi un étonnant portrait de femme de Monticelli, un Forain par lui-même assez vague, un très beau portrait de vieux bourgeois par Millet, des Cals ? Peut-être Bazille, dans une autre gamme. Delaunay et aussi quelques bustes, placés dans la galerie n'eussent pas nui au développement sur les cimaises de cette très captivante évocation picturale.

§

Qu'est-ce au juste que le populisme? M. André Thérive serait le plus qualifié pour nous le dire. Dans sa préface au catalogue de cette exposition, il s'y dérobe. Faudrait-il donc s'adresser de préférence à Georges Duhamel, qui semble avoir, depuis longtemps, réalisé ce que semblent demander et signifier par leurs romans les écrivains populistes? Mais ici, nous ne sommes point sur le terrain littéraire. Il s'agit de peinture. Or, M. André Thérive, dans sa brève et très littéraire préface, a un propos très juste. Il déclare qu'il y a là une pure affaire de sentiment et qu'il peut non point définir, mais délimiter la peinture populiste par ses nuances

sentimentales et son choix de thème. Le populiste peintre s'écarte de parti pris de la peinture d'histoire, de l'art hagiographique et de tout ce qui n'est pas la vie moderne et populaire. Mais c'est le cas des Impressionnistes, des Intimistes, des Fauves ou anciens Fauves ! Il semble tout de même perceptible que le populiste, amoureux du décor vétuste de vieux quartiers, aime à y retracer des spectacles de misère ; la soupe populaire est populiste. Le prolétaire et le clochard sont populistes. Devant les œuvres on s'aperçoit que l'on a affaire à des réalistes les uns humoristes, les autres apitoyés. Ils empruntent la technique grise et les méthodes d'arrangement arbitraires des peintres que l'on appelle des constructeurs, uniquement parce qu'ils le désirent fervemment. A cette exposition figurent, entraînés par la camaraderie, la sympathie, ou simplement la bonne confraternité, des artistes qui, depuis pas mal de temps avant l'instauration du populisme, étaient populistes sans le savoir et continueront leurs études de fêtes populaires et sportives sans avoir souci d'aucune étiquette. C'est le cas d'Adrienne Jouclard qui a prêté des esquisses d'œuvres déjà anciennes et une étonnante série de dessins d'attitudes de joueurs de tennis. Sans doute, quand on lui a demandé d'illustrer le Tennis de Marcel Berger, cette grande artiste, à qui on doit de si beaux 14 Juillet, d'émouvantes Maternelles et des scènes sportives de tout genre et de vive animation, les avaient tout prêts.

Serge-Henri Moreau qui peint depuis vingt ans la zone et les fortifs accroche là un coin de banlieue crapuleuse avec un bistro rouge, couleur d'assassinat et de sang caillé. Yvonne Degueret s'est affirmée comme une caractériste de réel talent. Elle excelle à montrer, gonflées dans leurs costumes brefs et translucides de plage, des baigneuses, bourgeoises adipeuses et prétentieuses ; elle dénude des boursiers, téméraires à montrer les débordements de leur plastique abdominale. De la même adresse subtile, elle retrace des miséreux se hâtant vers la soupe populaire. Elle est plus sensible à l'expression avide de leur physionomie qu'à leur détresse.

M. André Thérive s'est appliqué gentiment à formuler les traits de M. Léon Lemonnier dont nos lecteurs ont pu apprécier les intéressantes études critiques sur l'influence d'Edgar

Poe. M. André Thérive est portraicturé avec plus d'acquit par Mlle Germaine Estival. Un côté intéressant de l'exposition, ce sont des commentaires illustrés de livres de MM. André Salmon, Cendrars, Romain Roussel par Lebedeff, Maggy Monier et ce peintre de grand talent, André Hofer. Parmi les jeunes peintres présents à cette exposition, signalons à côté de Mme Zina Gauthier, M. Lechantre et M. Zanaroff qui décrit avec vigueur de pittoresques chiffonniers.

§

Chez Carmine, une intéressante petite exposition collective réunit Mania Mavro, Madeleine Vaury avec un mélancolique et délicat paysage du Morin et de belles fleurs, Mlle Tirman avec une nature morte d'une grande finesse de ton. Mme Andrée Lévy avec d'éclatants chrysanthèmes, des rives de Méditerranée de Pierre Wagner et d'aimables notations de danseuses de Mme Dechorain, Caudiard, Germaine Ciboit. Quelques sculptures gracieuses de Pryas et de Raika, et une vitrine chargée de beaux vases au galbe violent et dur et remplie de groupes d'animaux d'un goût fantasque et spirituel de Mlle Guidette Carbonell qui, toujours, fait preuve d'ingénieuse originalité.

GUSTAVE KAHN.

ARCHÉOLOGIE

Norbert Casteret: *Dix ans sous Terre,* Perrin. — Daniel Desbordes: *Saint-Gondon,* Imp. Jeanne-d'Arc, à Gien.

C'est un récit plutôt « sensationnel » que nous apporte M. Norbert Casteret : **Dix ans sous Terre,** campagnes d'un *explorateur solitaire,* et où il relate ses pérégrinations sous le sol de la planète. Pour ses débuts en 1923, plongeant avec une rare audace dans une rivière souterraine, sous une voûte immergée, il réussit d'abord à ne pas se casser la tête et à découvrir des dessins et statues préhistoriques. Mis en goût par ce succès, il s'appliqua depuis lors à explorer le sous-sol, et nous allons résumer ici quelques-unes des découvertes que lui permit la visite de plus de trois cents grottes et cavernes.

C'est d'abord en 1922 que M. Norbert Casteret commença

à étudier la grotte de Montespan, proche du château du même nom, qui rappelle une des maîtresses de Louis XIV. Il lui fallut une grande ténacité et un courage extraordinaire pour pénétrer dans la montagne en empruntant le lit d'un cours d'eau; cette expédition ne lui rapporta qu'une dent de bison, mais cette simple découverte l'encouragea à persévérer. L'année suivante étant sèche, le régime des eaux lui permit une incursion plus facile. Avec un compagnon, M. Godin, le premier itinéraire fut repris et, dans une galerie sans eau, de deux cents mètres de long sur cinq de large, la découverte d'un silex taillé incita l'explorateur à mieux examiner le lieu où il se trouvait. Explorant à la lueur d'une bougie les parois du couloir, il aperçut d'abord une statue d'ours en argile, puis des chevaux, des lions et diverses gravures, etc.

Par la suite, l'accès de cette salle fut rendu plus facile par l'abaissement des eaux; l'examen des parois révéla une cinquantaine de dessins d'animaux divers, dont on a fixé le tracé à vingt mille ans. Les statues sont minutieusement décrites dans le volume, ainsi que nombre d'autres bêtes aujourd'hui disparues et qui sont représentées sur les murs avec une habileté et un réalisme saisissant. Cette grotte serait un sanctuaire où les sorciers de l'époque se livraient à des cérémonies magiques.

En 1932, ce sont les environs de Labastide qui retinrent l'attention de M. Norbert Casteret. En effet, cette région renferme des grottes réputées inaccessibles ; rien que ce fait devait attirer cet audacieux chercheur souterrain. Après un premier essai infructueux, il parvint à pénétrer dans une salle où il découvrit de nombreux dessins, d'une parfaite exécution. Cette trouvaille est au moins aussi importante que celle de Montespan, et l'usage de la grotte fut analogue. Des pages très curieuses, consacrées à la magie préhistorique, retiendront l'attention du lecteur. Il est parlé de même de la grande faune disparue, et de l'éléphant méridional, du rhinocéros de Merck, de l'hippopotame, du bison, du mammouth, du renne, etc...

Sous terre, il existe des grottes glacées, dont la plus importante en Europe est dans les Alpes autrichiennes, près de

Salzburg; elle mesure vingt-sept kilomètres d'étendue dont deux sont occupés par la glace. La connaissance de cette caverne a nécessité plusieurs années d'explorations très dangereuses. On trouve de ces grottes dans le Jura, le Caucase, les Alpes, on n'en connaissait pas dans les Pyrénées. Or, c'est au cœur du Massif du Mont-Perdu que fut découverte une glacière souterraine. Parti de Gavarnie accompagné de sa femme, de sa mère et de son frère Martial, M. Norbert Casteret franchit la brèche de Roland, où une tempête l'obligea à s'abriter dans une petite grotte. Il fut payé de sa peine par la découverte, à 2.700 mètres d'altitude, d'une grotte glacée, des plus belles que l'on connaisse; elle porte maintenant le nom de Casteret. Nous sommes, à notre grand regret, obligé d'écourter cette note, mais nous signalerons encore la visite des Monts Maudits, la grande grotte de Cagire et enfin la découverte de la vraie source de la Garonne, etc. Orné de photographies et de plans, le volume de M. Norbert Casteret est d'un précieux enseignement sur les beautés trop peu connues de notre pays.

§

Dans la région du Cher, sur la route qui mène de Gien à Sully-sur-Loire, on rencontre un bourg charmant, autrefois ville noble, **Saint-Gondon.** M. Daniel Desbordes, avec une conscience à laquelle nous nous plaisons à rendre hommage, vient d'en étudier attentivement l'histoire et, dans une monographie illustrée, nous donne le résumé de ses recherches en s'excusant trop modestement de son inexpérience. Le pays est riche en souvenirs historiques. Outre une vieille tour mérovingienne, d'où l'on découvre un très beau panorama, on y remarque les restes très apparents des remparts du xv^e siècle, les ruines d'un vieux château et même un menhir. Trois portes ouvraient dans l'enceinte; celle d'Autry ou du château Gaillard; celle de Clermont et la porte du fort Janson. Etant place fermée, un chemin dit « chemin des soldats » contournait la ville, évitant ainsi de la traverser. Les origines du bourg sont très anciennes, on en trouve trace dès l'époque celtique et les Romains l'appelèrent *Nobiliacum.* L'église a 40 mètres de long sur 14 de large, elle

remonte à l'époque romane. Un ancien clocher de bois a été remplacé par une tour moderne. Nous mentionnerons encore la fontaine de Saint-Gondon, dont voici la curieuse légende: voulant donner un lieu de repos honorable à leur patron, les disciples de saint Gondon acheminèrent ses restes vers Nobiliacum.

Or, le char funèbre, traîné par un cheval et deux vaches, après avoir traversé la lande de Corjudain, le domaine de Gault, pris le chemin de Saint-Gondon, traversa la ville et, descendant au fond de la vallée de la Quiaulne, il s'arrêta sur la rive opposée. Pendant cette halte, une des vaches gratta la terre avec le pied et, sur le champ, il s'y forma une fontaine qui, depuis, est connue sous le nom de fontaine de Saint-Gondon.

De nombreux renseignements concernant le bourg, sa population, divers établissements et personnages notables, sont donnés par M. Daniel Desbordes, qui prépare encore d'autres ouvrages sur l'histoire du Giennois.

CHARLES MERKI.

POÉTIQUE

La presse et la poésie. — André Rousseaux: *Où va la poésie?* — Enquêtes sur « *le plus beau vers de la langue française* » et sur « *la plus belle strophe de Victor Hugo* ». — M. André Thérive, les poètes et la poésie. — Mémento.

Une certaine bonne volonté de la part de nos critiques s'est quelque peu étendue, cette année, dans la presse sur la poésie. On s'est inquiété d'abord de son destin, et l'on s'est plu à reconnaître sa nécessité, car elle est « l'expression la plus haute et la plus pleine de l'esprit ». (**Où va la poésie?** André Rousseaux, *Figaro*, 20 janvier 1934).

Mais le développement de l'auteur montrait tout de suite le vague déplorable de cette formule. Morale et philosophie finissaient pas envahir complètement le domaine plastique, hors duquel toute poésie est inexistante. Puis, M. Rousseaux aboutissait à dénoncer la liberté chez le poète qui n'est pas « classique ». Le classique est « un *homme soumis*, en ce qui concerne l'ordre du monde, à une puissance supérieure à lui-même, à une vérité extérieure à lui-même ». Le poète non classique serait « l'apprenti sorcier » qui n'est bientôt plus maître de sa pensée ni de ses outils.

C'est toujours la même chose. Nos critiques traditionnels sont les abstracteurs qui s'aveuglent à plaisir sur la nature de l'œuvre poétique. Ou elle est créée, ou elle ne l'est pas. Si elle est créée, comment le serait-elle par un homme entièrement « soumis » à ce qui existe, et d'une existence « extérieure »? Comment l'insatisfaction de ce qui est ne serait-elle pas à l'origine de l'œuvre? Et comment le poète ne puiserait-il pas d'abord en soi les éléments d'un « ordre » où il est contraint de refondre l'ordre apparent du monde? Il en a toujours été ainsi : comme Descartes pour penser, l'artiste, pour créer, avant tout se libère. Mais sa liberté peut être comme n'importe quoi constructive ou destructive; elle est *organique,* ou elle ne l'est point. Pour la poésie, en particulier, la critique ne fait jamais cette distinction. Elle ne distingue jamais non plus dans la tradition les éléments vivants de ceux qui ne le sont plus, ou ne le sont pas, — qu'il s'agisse de l'idée, du sentiment ou des moyens techniques. De là, une manière de juger les poèmes qui entretient dans le public une confusion perpétuelle fort préjudiciable à la poésie.

Lui demander aussi « **quel est le plus beau vers de la langue française** » ou « la plus belle strophe de Victor Hugo », comme en diverses feuilles on s'y est appliqué ces dernières saisons, n'est pas moins fallacieux si l'on prétend ramener le public aux poètes. Certes, il y a parfaitement des vers et des strophes auxquels il est légitime d'attribuer dans une œuvre une plus grande beauté. Orion n'a pas manqué de prétendre après et d'après M. Charles Maurras (*Action française,* 30 sept. 34) qu'un vers ne doit pas être beau en soi, qu'il l'est seulement à sa place et dans le tissu de la composition, que nous devons au romantisme et à la décadence littéraire l'excroissance des beautés isolées. Au grand siècle, on ne distrayait pas un vers de l'ensemble ; et le plus prosaïque pouvait être le plus beau par la façon dont il est chargé de sens dans ses rapports avec ceux qui l'avoisinent.

En beaucoup de cas, c'est de toute évidence; il n'en est pas moins impossible que certains vers ne concentrent point une beauté de forme (langue, mouvement, harmonie), d'image ou

de pensée qui s'impose. Dans tous les temps, ils furent montés en épingle, particulièrement aux temps classiques. Nos pères en étudiant les humanités se faisaient gloire de détacher les beaux vers latins dont nos poètes devaient tirer des exemples. Le choix des harmonies notamment était l'objet de mille citations isolées et rapprochées les unes des autres. Ils sortaient avec soin de Virgile :

> Luctantes ventos tempestatesque sonoras,

et ils mettaient sur le même rang :

> Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes,

ce qui était contestable, bien que dans la bouche d'Oreste furieux, halluciné par les Furies, les sifflantes du vers de Racine soient moins artificielles qu'elles puissent nous paraître à la lecture. Comment nos pères n'auraient-ils pas retenu à part de Corneille :

> Cette obscure clarté qui tombe des étoiles,

et de Boileau :

> Soupire, étend les bras, ferme l'œil, et s'endort?

La soi-disant « décadence littéraire » n'est donc pour rien dans les beautés spéciales qu'un seul vers peut affirmer.

Mais c'est de plus se moquer du monde que de vouloir qu'une strophe de *La bernica* eût dû être rendue inutile par quelques mots de La Fontaine, ainsi qu'Orion s'y complaisait naguère. Une esthétique en dedans et une esthétique en dehors partagent tour à tour les inspirations des poètes, et dans une même époque selon ses modes, ou en des époques successives. Qu'on tire de sa fable :

> L'onde était transparente ainsi qu'au plus beau jour,

ou qu'on cite du *Sommeil du Condor:*

> Le lourd débordement de sa haute marée,

qui s'applique à l'envahissement de la nuit sur les chaînes du Pacifique, quel exercice misérable que d'opposer ces deux vers d'un art si différent! Et en quoi celui de La Fontaine s'isolerait-il moins du contexte que l'alexandrin de Leconte

de Lisle ? En quoi ne vaut-il point « par soi-même en dehors de ceux qui l'encadrent » ?

Ceci dit, il reste que le jeu « du plus beau vers » ou même de « la plus belle strophe » conduit à la méconnaissance du poème. En frappant la mémoire des pierres précieuses en cabochons dont se bosselle plus ou moins n'importe quel texte poétique, on fait perdre de vue non seulement le sentiment poétique même, mais la création rythmique générale et originale, la source rythmique génératrice. On rend le lecteur de plus en plus incapable de s'adapter au mouvement que le poète veut lui imposer, on le fige dans la formule type du vers, et par cette formule on le ramène à l'antipode de la poésie ou à son point limite.

A l'appel du plus beau vers, immédiatement c'est le moralisme, la sentence qui répond, et non la beauté :

Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne.
GEORGES GOYAU, d'après Corneille.

Hâtons-nous; le temps fuit et nous trayne avec lui.
LOUIS BARTHOU, d'après Boileau.

Puis, à la lisière du moralisme et du sentimentalisme :

Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé.
GUSTAVE CHARPENTIER, d'après Lamartine.

Vois-tu, d'un cœur de femme il faut avoir pitié.
DORIVAL, de la Comédie-Française,
d'après Desbordes-Valmore.

Bref, la poésie finit par être exilée aussi loin chez nos contemporains que chez nos aïeux par la citation des beaux vers : chacun les rapporte à son caractère, à sa vie ou à ses idées pratiques.

C'était très naturel au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle. Tout devait aboutir à la maxime, la confusion entre l'esthétique et la morale étant alors complète. Après les plus fines analyses des *beautés*, les manuels de ces époques étaient presque toujours terminés par un recueil de *pensées* extraites des poètes et classées par matières : haine, mort, Dieu, héros, malheur, jeunesse, etc..., — un guide de poche pour tous les besoins de l'esprit. D'un de ces « guides », qui date

de 1780 et qui résume le goût des deux siècles, le « beau vers » s'offre dans ces exemples :

Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes.
LA FONTAINE.

Point, point de bien public, s'il nous devient funeste.
CORNEILLE.

Au travers des périls, un grand cœur se fait jour.
RACINE.

Tel excelle à rimer, qui juge sottement.
BOILEAU.

Lorsque aujourd'hui on corrige des modèles aussi plats par la splendeur de ces alexandrins :

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.
LAMARTINE.

Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change.
MALLARMÉ.

la formule stéréotypée n'en accuse pas moins un gnomisme où l'image s'affaiblit de toute la force mise en avant de l'idée. Dans son isolement, elle nous éloigne de la matière poétique si riche que développent et dont s'enveloppent les autres vers.

Il est curieux qu'il n'en soit guère différemment « **de la plus belle strophe** ». Interrogés sur celle de Victor Hugo, certains poètes répondirent exactement comme l'auraient fait nos moralistes de belles-lettres du XVIII[e] siècle :

D'après M. Francis Carco, il nous faudrait enregistrer :

Car personne ici-bas ne termine et n'achève :
Les pires des humains sont comme les meilleurs;
Nous nous réveillons tous au même endroit du rêve,
Tout commence en ce monde et tout finit ailleurs.

D'après M. Tristan Derême :

Ne foule pas les morts d'un pied indifférent;
Comme moi dans leur ville il te faudra descendre;
L'homme de jour en jour s'en va pâle et mourant;
Et tu ne sais quel vent doit emporter ta cendre.

On ne conteste pas ce que le nombre ici ajoute de force

à la pensée comme jadis aux lois de Solon; mais il s'agissait d'un exemple de la beauté que Victor Hugo avait introduite dans la poésie française. Il appartint à M. Abel Hermant seul de sauver notre honneur poétique par la citation de ces deux strophes tirées de *Plein ciel,* et qui sont en effet des exemples remarquables de la beauté propre à l'imagination du poète :

La brume redoutable emplit au loin les airs.
Ainsi qu'au crépuscule on voit, le long des mers,
Le pêcheur vague comme un rêve,
Traînant, dernier effort d'un long jour de sueurs,
Sa nasse où les poissons font de pâles lueurs,
Aller et venir sur la grève,

La nuit tire du fond des gouffres inconnus
Son filet où luit Mars, où rayonne Vénus,
Et tandis que les heures sonnent,
Ce filet grandit, monte, emplit le ciel des soirs,
Et dans ses mailles d'ombre et dans ses réseaux noirs
Les constellations frissonnent.

(*Figaro,* du 25 août 1934.)

Bien que le gnomisme s'apparente de soi-même par le « proverbe » populaire au *populisme* réaliste, **M. André Thérive** n'en a pas moins soutenu une excellente doctrine poétique en des feuilletons dont il fut moins avare ces derniers mois, sur les poètes. Rendant compte du volume posthume de Mme de Noailles, il écrit (*Le Temps* du 26 juillet 1934) :

Toute la poétique où nous sommes habitués par les écoles nouvelles, depuis un demi-siècle, jure avec celle-là. Et j'entends par poétique, non pas une esthétique seulement, ce serait peu, mais une technique. L'art des vers ne paraît plus devoir servir à expliquer, à commenter; dès que la pensée devient analytique, dès que les images deviennent concertées, dès que le style devient semblable à celui du sermon pédestre, les vrais amateurs de lyrisme croient se trouver devant un attentat aux Muses. J'avoue partager ce sentiment.

Il y aurait quelque chose à dire sur les « images concertées » — comment la plus instinctive, bien que dans la sub-

conscience, ne le serait-elle pas? — mais enfin, dans l'ensemble, voilà un paragraphe excellent, quoique trop absolu.

M. André Thérive n'eut pas de peine non plus à dénoncer (*Le Temps* du 20 septembre 1934) le tohu-bohu du lyrisme de M. Henry de Montherlant dans son recueil *Encore un instant de bonheur,* où tant de beautés sont gâchées par des fautes d'art affligeantes. Seulement, c'est pour en accuser « l'esthétique d'aujourd'hui », laquelle n'en peut mais, et dont la caractéristique, reconnue par M. Thérive, est de n'être pas une. Aussi approuve-t-il l'inspiration de M. de Montherlant d'être « strictement individuelle ». Alors pourquoi dans son feuilleton du 13 septembre partait-il en guerre contre un « art devenu si individuel, si arbitraire qu'il est incommunicable »? Toujours cette généralisation fausse! Toujours ce manque de distinction sur les diverses *manières* et les divers *temps* qu'un art « individuel » demande pour renverser les cloisons étanches qu'on lui oppose!

J'étais assez lié dans ma jeunesse avec le philosophe Brochard. Nous nous rendions souvent ensemble à la campagne dans une maison amie. Il n'y avait pas d'esprit plus ouvert. La jeune littérature l'intéressait. Mais Mallarmé, pour lui, était insondable. Il n'y avait guère de trajet où il ne faisait retentir le compartiment d'un des sonnets les plus difficiles avec une emphase comique d'une belle voix professorale. Or, imagine-t-on que « tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change », devenu proverbial et de citation courante, n'était pas un des vers qui lui paraissaient le moins fol ! D'où cela venait-il ? Tout simplement de ce que le temps n'avait pas fait son œuvre ; la condensation mallarméenne était comme un noyau que la génération de Brochard n'était plus assez jeune pour briser.

Périodiquement, dans tous les arts, cela se reproduit. Je me souviens qu'à une des premières de *Pelléas* de Debussy, une charmante femme, à quelques fauteuils du mien, s'exclamait à l'entr'acte : « On ne va pas me faire prendre cela pour de la musique!... Je sais pourtant, moi, ce que c'est que la musique!... » Et de fait, elle était une véritable musicienne et une pianiste remarquable; mais l'*individualisme* debussyste

n'avait pu percer l'amas des formules sonores dont elle vivait.

C'est le rôle de la critique d'aider à cette pénétration, lorsqu'elle peut démontrer que *l'artiste n'a pas renoncé aux moyens organiques de son art,* lorsqu'il est resté poète en poésie, musicien en musique, peintre en peinture. A la critique de ne pas épaissir la résistance contre « l'individuel ».

Voilà pourtant ce que M. André Thérive écrivit à propos du livre de M. W. von Wartburg, *Evolution et structure de la langue française.* En dehors de la question que pose la poésie « strictement individuelle » dans sa « technique » comme dans son sentiment, de la part d'un universitaire qui est censé ne rien ignorer de l'histoire de notre versification, n'est-il pas invraisemblable de lire ce qui suit :

Dans sa description du français actuel, M. von Wartburg remarque que la phrase française offre quelque chose d'antithétique (ce qui convient à sa structure quasi mathématique), en ce sens non pas qu'elle pose une sorte d'équation, mais qu'à l'égard du rythme elle présente une partie montante et une partie descendante. Exemple banal: « *Dans l'échange/ de ces phrases brèves// il y avait autre chose/ qu'un simple adieu.* » Si cela est vrai d'une façon très générale, et on ne le saurait contester, cela justifie l'essence de notre métrique, le balancement des vers, et même des hémistiches quand il s'agit de l'alexandrin, et enfin l'alternance des rimes féminines et masculines. Le type naturel de chanson que crée n'importe quel enfant, c'est *Tra-la-la-la-lère... tra-la-la-la-la.* Or, cet humble exemple jette par terre toutes les théories pseudo-scientifiques que l'on bâtit pour essayer de ruiner le vers traditionnel et ses lois. C'est d'ailleurs un fait que les réformateurs de la métrique ont toujours opéré comme s'ils avaient oublié leur langue maternelle. Cela juge leur ambition ou leur sincérité.

(*Le Temps* du 4 octobre 1934.)

Je vois d'ici Gaston Paris prendre connaissance d'une pareille suite d'erreurs ou d'à-côtés, bien qu'il eût souscrit fortement au blâme frappant les « réformateurs » qui « oublient leur langue maternelle ». Mais le « balancement » *graphique* des vers traditionnels est une chose, leur balancement *réel* en est une autre. De même « l'alternance des rimes féminines et masculines ». Ne sont pas toujours féminines ou mas-

culines celles qu'on croit. Gaston Paris lutta toute sa vie pour convaincre les poètes, spécialement au sujet de la rime, de ne pas employer des éléments faux, de conformer leurs moyens aux éléments vrais du langage dans les règles essentielles de la versification coutumière. Qu'a fait ensuite la science plus expérimentale? Elle libéra ces règles non pour les nier en leur essence, mais pour les élargir et les approfondir. Autrement dit, le « balancement » et l' « alternance » étaient rendus plus étroitement dépendants de la « structure » même de la langue, de la langue vivante, non de la langue morte. Au surplus, l' « ascendance » et « descendance » *mélodiques* d'une phrase, — ce qui est le cas pour l'exemple cité — ne constituent pas un phénomène du même ordre que l'ascendance et descendance *rythmiques,* si parfois les deux ordres sont concomitants. Le propre de l'art moderne est précisément d'avoir rompu depuis longtemps leur alliance continue.

Qui M. André Thérive veut-il donc tromper par tant de critiques contradictoires? Dois-je dire à mon tour que « cela juge son ambition ou sa sincérité »?

Mémento. — Un très important article de M. André Spire paru dans la *Revue de Paris* du 1er février 1934, *La bouche et l'oreille ou du plaisir poétique considéré comme plaisir musculaire,* et trois articles de M. Jacques Boulenger, *L'art de dire les vers* (*Le Temps* du 9 février), *Sur le rythme des vers* (23 février), *Encore la diction des vers* (9 mars), seront analysés dans une critique d'ensemble sur le sujet. — *Le Temps* du 18 octobre 1934 nous a donné encore un feuilleton poétique de M. Thérive; notamment sur le dernier recueil de M. Paul Claudel, *Ecoute, ma fille.* « Un exemple étonnant de monologue lyrique »..., « une des formes les plus pures et les plus originales du lyrisme ». Ce jugement admiratif n'en est pas moins traversé de remarques techniques fausses ou mal appropriées.

ROBERT DE SOUZA.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Encore l' « Index translationum ». — On ne peut guère affirmer que l'Institut international de coopération intellectuelle soit une institution qui se plaît à faire beaucoup parler d'elle. Son effacement et sa discrétion sont tellement

grands que maintes personnes, appartenant pourtant aux milieux intellectuels, ne se doutent même pas de son existence ou, tout au moins, n'ont qu'une idée très vague de son activité et de ses travaux. Aussi, nous ne pouvons qu'accueillir avec joie tout ce que l'Institut veut bien présenter au public, même si ce qu'il nous présente n'est ni très important, ni parfaitement mis au point. Ainsi, pour son *Index translationum* dont M. Zaleski a parlé ici même (1) abondamment. L'Institut de la rue de Montpensier reconnaît lui-même, fort modestement, dans la préface, que les listes de traductions établies à l'aide de renseignements fournis par les biographies nationales des différents pays ne sont pas complètes et « qu'à l'heure actuelle certaines références utiles ne sont pas données par les bibliographies nationales ». Mais, ajoute-t-il : la rédaction de l'*Index translationum* a entrepris des démarches auprès des éditeurs et des organisateurs bibliographiques des différents pays, en vue d'obtenir la mention régulière de ces références. Ainsi, quand ces démarches seront couronnées de succès « l'*Index* pourra devenir progressivement aussi complet que possible ».

Je me serais bien gardé de reparler de ce travail de l'Institut de coopération intellectuelle, si M. Zaleski, dans son fort intéressant exposé, avait dit au moins quelques mots sur les auteurs et les ouvrages qui sont le plus souvent traduits et demandés. Mais il a laissé cette question en suspens. Certes, il est intéressant de savoir quelles sont les littératures dont l'expansion est la plus forte et quelle est la place que chaque pays occupe sur le tableau bibliographique. Cependant, il me semble qu'il n'est pas moins important de savoir quelles sortes d'ouvrages on traduit le plus et quels sont les auteurs qui ont le plus de succès sur le marché mondial du livre. Bref, que lit-on et qui lit-on?

C'est donc à cette dernière question que je m'efforcerai de répondre en me référant à l'*Index* de l'Institut de coopération intellectuelle. Voici l'Allemagne. La liste des ouvrages traduits dans ce pays durant le second trimestre de l'année 1933 (cette liste date, cependant elle est la plus récente que possède l'Institut) est communiquée par la Deutsche National

(1) *Mercure de France*, 15 août 1934.

Bibliographie; elle doit être complète, vu l'importance de l'institution qui l'a communiquée. Nous y trouvons entre autres une traduction d'un ouvrage de Calvin, *La forme des prières*, etc. Une traduction de l'ouvrage d'Auguste Comte, *La sociologie, Cours de philosophie positive*, paru à Leipzig, chez Kröher. Encore quatre livres traduits du français : *Les Misérables* de Victor Hugo, les *Etudes anglaises* de Maurois; René Laforgue, *L'échec de Baudelaire*, et Denise Le Blond-Zola, *Emile Zola et l'amour des Bêtes*. Et c'est tout pour la France. Par contre, beaucoup de livres techniques et autres sont traduits du russe, et encore plus de romans anglais; des œuvres de Bernard Shaw, Joseph Conrad, Stevenson, Galsworthy et Edgar Wallace.

Passons vivement au Danemark. Deux auteurs français, Georges Simenon avec deux livres, *La nuit du Carrefour* et *M. Gallet, décédé;* Eugène Sue, *Les Mystères de Paris*. Tout le reste, auteurs anglais et surtout allemands.

L'Espagne. Une traduction de *La Vie de Jésus* de Renan; une traduction des *Confessions* de J.-J. Rousseau; deux romans de Stendhal, l'*Abbesse de Castro* et *Armance*. Elisée Reclus : *Evolution et révolution*. Un livre du poète Jules Supervielle. Et puis des œuvres de Karl Marx et de Kropotkine; des romans de Dostoïevsky et d'Andréief, et, parmi les Anglais, beaucoup de romans policiers d'Edgar Wallace. Bref, pour tous les goûts et sans grand choix.

Dans la liste américaine, nous trouvons Gustave Flaubert voisinant avec Dekobra; Anatole France avec Simenon; Romains (*Les Hommes de bonne volonté*) à côté de Pierre Louys (*Aphrodite*); François Villon et Marcel Aimé, et parmi les livres philosophiques et religieux, Goguel (*La Vie de Jésus*) tout proche de Jacques Maritain (*Théonas; conversations avec un sage*).

La liste des ouvrages traduits en Grande-Bretagne, communiquée par « The Publisher and Bookseller », comprend certains noms d'auteurs français qui figurent déjà sur la liste américaine; comme par exemple ceux de Goguel et de Maritain. Cependant, les Anglais ont traduit un nombre bien plus grand de livres français que les Etats-Unis pour la même période (avril-juin 1933). C'est ainsi que nous y

voyons les noms de Maurois (*Le maréchal Lyautey*); celui de Delarue-Mardrus (*Guillaume le Conquérant*); Amiel (*Journal*), Cocteau (*Opium*), Colette (*La Fin de Chéri*); Th. Gautier (*Mademoiselle de Maupin*); deux volumes de Martin du Gard (*Les Thibault*), Gérard de Nerval (*Le Rêve et la vie*), André Obey (*Le viol de Lucrèce*), Sainte-Beuve (*Causeries du lundi*), mais par contre aucun nom d'auteurs de romans policiers ou d'aventures, et pour cause; c'est un produit anglais par excellence.

L'Italie, la Hongrie, la Pologne, la Suède, la Tchécoslovaquie, ne nous retiendrons pas longtemps. Le premier de ces pays lit beaucoup de livres traduits en français, principalement des œuvres d'auteurs déjà célèbres ou reconnus, tels que Balzac, Victor Hugo, Alexandre Dumas, Stendhal, André Theuriet, Maupassant, Flaubert, Anatole France, Maurice Maeterlinck, Henri Bordeaux. Mais l'Italie est peu friande, à ce qu'il semble, de la littérature française de nos jours, car dans la longue liste des romans qu'on y a traduits au printemps et l'été derniers, nous n'apercevons guère que deux livres de Maurois et un volume de Mauriac (*Destins*).

Même remarque ou à peu près, pour les autres pays (1), sauf l'U.R.S.S., où le tableau est tout autre. Dans la Russie soviétique, on publie surtout des traductions d'ouvrages scientifiques et techniques. Les belles-lettres sont plutôt sacrifiées. Cependant, dans la liste des romans traduits, voici des œuvres de Romain Rolland (*Gœthe et Beethoven* et *Jean Christophe*), avec cette remarque: « pour les enfants », de même que le nom de Jules Romains, et *Les Liaisons dangereuses* à côté des *Travailleurs de la Mer* de Victor Hugo.

Tel est *grosso modo* le contenu de ce « répertoire international des traductions ». Il est assez plaisant à parcourir, à la vérité, s'il n'est pas d'une très grande utilité.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

NOTES ET DOCUMENTS DE MUSIQUE

Kurt Jäckel : *Richard Wagner in der französischen Literatur*, Priebatsch (Breslau). — Charles Bouvet : *Nouveaux documents sur les Couperin*, Pierre Bossuet.

L'ouvrage que M. Kurt Jäckel vient ajouter à la collection

(1) En Suède, un seul livre français, *Les plaisirs et les jours*, de Marcel Proust.

Sprache und Kultur der Germanisch-Romanischen Völker : **Richard Wagner dans la Littérature française** est une forte étude comprenant deux tomes importants. La connaissance étendue et profonde dont M. K. Jäckel fait preuve à l'endroit de notre littérature nous est un bien précieux hommage. Car, pour extraire la matière circonstancielle nécessaire à sa thèse, l'auteur a fouillé, ce me semble, tous les écrits — en vers ou en prose — non seulement ceux réunis en volumes repérables, mais aussi les pages éparses dans les revues ou journaux dont la publication s'est étendue sur un demi-siècle. Le tact qui a déterminé le choix des citations témoigne aussi bien de la haute culture de M. K. Jäckel que de sa perméabilité à ce qui est l'essence même du génie français.

Voilà du bel et libre échangisme intellectuel et culturel! Ce que notre littérature doit aux phantasmes wagnériens, si je puis ainsi dire, a si puissamment contribué au rayonnement de l'œuvre de Wagner, a défendu cette œuvre avec un tel courage dans les temps difficiles, que la restitution des emprunts est aujourd'hui chose faite. Et tout est bien qui rétablit l'équilibre. L'auteur nous expose en un court préambule que son ouvrage se propose d'étudier l'influence de Wagner sur la littérature française au cours des années écoulées entre la création du *Tannhaüser* à Paris (1861) et le début de la guerre (1914). M. Jäckel note l'affaiblissement progressif de cette influence; de même, indique que les raisons ayant motivé la limitation, dans le temps, de son étude, découlent directement de la manière dont il entend le mot « influence ». M. Jäckel estime que le mot a été, par suite de la guerre, déformé en sa signification; ce à quoi la lutte parallèle de ce qu'on nomme les « idéals de culture » n'a pas peu contribué.

Dès l'instant que nous sommes en présence de l'influence germano-wagnérienne, il va sans dire que M. Jäckel voit « influence » sous le signe « enrichissement », aussi a-t-il sur le cœur que M. Louis Raynaud se garde à cet égard de tout enthousiasme et voie, au contraire, cette influence sous l'angle nationaliste et à peu près telle qu'une irruption indésirable, une invasion dans le domaine sacré de la vie de l'esprit français, de son âme racique.

Et nous sommes ainsi fabriqués dans notre chère patrie, où la lutte des idées est la plus libre qui soit, que l'un dit ce qui sera contredit par l'autre. De cet état de chose, — d'ailleurs fertile, — M. Jäckel, décidément prospecteur remarquable, ne manque pas de tirer avantage et répond à M. Louis Raynaud par une citation empruntée à M. Pierre Lasserre :

Son livre (*Le Romantisme français, ses origines anglo-germaniques*, par Louis Raynaud) affecte l'allure scientifique de la pure histoire littéraire. En réalité c'est un livre de combat. On regrette qu'il ne le soit pas de parti pris, qu'il n'arbore pas le drapeau et ne sonne pas de la trompette, qu'il laisse traîner la bataille. Ce caractère, ouvertement déclaré, eût diminué nos exigences à son égard en fait de parfaite justesse historique, philosophique et psychologique. (Pierre Lasserre: *Des Romantiques à nous.*)

Personnellement, je ne connais pas l'ouvrage de M. Raynaud et ne saurais dire si son auteur, à ce que nous affirme M. Jäckel, « méconnaît assez profondément les conditions générales d'échange et de relations entre les diverses littératures. ».

Où je suis d'accord avec M. Jäckel c'est bien lorsqu'il admet qu'une œuvre ne peut avoir d'influence que si le tour de sa pensée, la matière dont elle est faite et enfin son style sont en conformité avec le climat ou les besoins de la génération en « activité » ou en mal d'évolution. Cette génération peut, en effet, voir dans une œuvre maîtresse — sans nécessité de contemporaineté même — un accomplissement, ou une indication ouvrant une voie nouvelle... à condition que celle-ci conduise à une *originalité*. En un mot, l'apport de cette œuvre ne devant être retenu qu'en ce qu'il contient en puissance de devenir.

Là est l'enrichissement, sans préjudice quant à la personnalité de l'emprunteur; Emmanuel Chabrier (et non pas Edmond...), le plus activiste wagnérien de nos musiciens, reste, malgré cela, le plus français de nos maîtres.

M. Jäckel, ne visant ici que l'influence de Wagner sur la littérature, et seulement dans le moment où cette influence fut incontestablement sensible, fait preuve de la plus certaine clairvoyance en précisant que « à l'influence de l'œuvre vient s'ajouter (je dirai se superposer) celle de la *personnalité* du

dramaturge, laquelle, chez Wagner, semble avoir prédominé », en tout cas a violemment secoué les penseurs de sa génération.

J'abonde d'autant plus dans le sens de ce postulat, que je me suis toujours demandé si Wagner, *uniquement* symphoniste et malgré son génie, eût attiré à lui une pléiade d'écrivains, de poètes assez peu — à priori — altérés de musique. Car ne sommes-nous pas contraints d'avouer, dans notre « milieu » (honorable milieu) que la célèbre boutade: « prière de ne pas déposer de musique le long de mes vers » polarisa longtemps un sentiment à peu près unanime en littérature. Or, il semble bien que l'existence de la musique ne fut, à beaucoup, révélée qu'à l'apparition de Wagner; chose incompréhensible si l'on tient compte que sa musique, bien que dite *de l'Avenir,* conservait tout de même de telles solides et identifiables attaches avec la musique antérieure, qu'elle n'était pas du tout de génération spontanée. En quoi le fameux « air » d'Elisabeth du *Tannhaüser* se différencie-t-il d'un « air » de Weber par exemple? L'on peut avancer qu'auprès de ceux des écrivains que le « vieux Klingsor » a envoûtés, Wagner musicien fut admirablement servi par Wagner dramaturge, poète ,esthéticien, voire écrivain politique.

Enfin, nous sommes en France, paradis de la Xénophilie, patrie de Pierre l'Ermite ; or, en 1861, Wagner est attaqué. L'attrait, irrésistible chez nous, de la « chose discutée », le désir de se placer à l'avant-garde opèrent, et le « cas Wagner » va hanter tous les esprits. Notons, au surplus, que la dramaturgie de Wagner nous apporte la légende... au pays des contes de Perrault, une nébuleuse germanique opère la conjonction des entités celte et latine que tout Français porte en lui.

M. Jäckel refait l'historique des circonstances de la pénétration en France des idées de Wagner, réévoque les combats, les critiques et insère dans son ouvrage en même temps que la reproduction des dessins de Fantin-Latour, Odilon Redon, Jacques E. Blanche, sans oublier le portrait de Wagner par Renoir (dont présentement M. Alfred Cortot est l'heureux possesseur), le célèbre tableau « au piano » de Fantin-Latour, les caricatures de Daumier, Gill, etc...

Par les citations, l'ouvrage de M. Jäckel est un véritable florilège des écrivains français. Nous saluons, en parcourant les deux tomes, dans l'un, nombre de beaux vers de Banville, Verlaine, Mallarmé, Ghil, Stuart Merill, Verhaeren, Gustave Kahn, Laforgue, Mockel, Viélé-Griffin, A. Retté, Ch. Morice, Emmanuel Signoret, Mme de Noailles, Charles Guérin, Paul Valéry, et dans le second tome la place est réservée aux écrits en prose sur Wagner, publiés par Villiers de l'Isle-Adam, Catulle Mendès, Elémir Bourges, Edouard Dujardin, Maurice Barrès, Ed. Schuré, Péladan, Flaubert, Maupassant, Alph. Daudet, Huysmans, Zola, Henry Céard, de Bouhélier, Amiel, Bourget, Ed. Rod, Melchior de Vogüé, André Suarès, R. Rolland, Proust, C. Mauclair, Colette, Prévost, Léautaud, Tristan Klingsor et épisodiquement mille autres noms; le livre se ferme sur une citation de M. Pierre Lasserre, relative aux éléments de la pensée wagnérienne :

Ils ont conquis des imaginations d'artistes, fourni à la peinture des inspirations, à certaines écoles poétiques des mythes et des thèmes de rêverie... et même le modèle d'une forme d'expression à imiter; on y a cherché des doctrines; les conceptions wagnériennes ont ajouté un appoint de crédit, ou tout au moins de séduction, à certaines idéologies mystiques, à certains mouvements religieux procédant des mêmes tendances. Bref, Wagner n'a pas seulement apporté en France une musique, mais aussi une littérature. Et cette littérature a eu sa part depuis quarante ans dans la culture intellectuelle d'une catégorie appréciable de Français. Elle a versé mille semences dans l'atmosphère que nos esprits respirent.

Ne nions pas l'évidente validité de ces lignes précédentes qui, datant de 1917, apportent une belle confirmation aux conclusions de M. Jäckel.

Mais, et dès *avant* la guerre, l'on ne peut nier non plus qu'un mouvement, progressif comme le constate M. Jäckel, et manifeste de désaffection pour ce que l'on avait tant adoré ne se fût dessiné. Quoi de surprenant à cela? N'avait-on pas mieux écouté le pipeau de Verlaine après les fulgurantes fanfares de Hugo? Or, de la hantise des cuivres wagnériens *et post-wagnériens surtout,* un simple chant de flûte nous délivra : celui de Debussy dans l'*Après-midi* du faune mallarméen.

§

M. Charles Bouvet, qui totalise déjà nombre de titres honorables (et mérités) préfère, à tous, celui d'*Historien des Couperin.* Je comprends cela; j'aimerais aussi voir mon nom mêlé au souvenir de cette lignée de musiciens... A défaut de tel privilège, saisissons l'occasion de commenter les **Nouveaux Documents sur les Couperin** que, dans une élégante édition, nous apporte M. Ch. Bouvet. Le rapprochement, non prémédité, qu'opèrent ces lignes venant après celles consacrées ci-devant à Wagner, symbole du germanisme, alors que Debussy et Ravel se réclament de François Couperin pour « se raciner » mieux en terre de France, me permet d'illustrer certaines différences de traitement qui jettent un jour singulier sur le sort fait à nos gloires nationales.

Donc, moins d'un an avant que Paris n'en vînt violemment aux mains à propos de *Tannhaüser,* s'éteignait, dans ce même Paris (à Belleville), probablement sans qu'aucune plume française ne mentionnât le fait, Célestine Couperin, en la personne de qui disparaissait « le dernier rejeton d'une illustre famille qui, pendant 275 ans, de père en fils, a fourni tant de célébrités dans la carrière musicale ».

En 1933, nous eûmes le bi-centenaire, je veux dire que nous *aurions pu* célébrer avec éclat le bi-centenaire de François Couperin *le Grand...* Un autre *Grand* d'une autre famille illustre : J.-S. Bach et aussi Haendel « faisaient un cas tout particulier de son talent et avaient pour F. Couperin la plus grande estime ». Malheureusement, ce bi-centenaire coïncida avec le centenaire de Brahms. Le maître allemand fut largement honoré en plusieurs concerts de grande classe; Couperin eut deux petits concerts à huis clos..

Conclusion : il n'y a plus d'illusion à se faire. Lorsque l'on nous présente un musicien étranger, je dirai que c'est toujours à une échele supérieure à grandeur naturelle... Quant à ceux de chez nous, l'échelle au centième de... maître est très largement suffisante!

Aussi, quand je vois un homme faire œuvre de patience et de ténacité pour réunir tout ce qui peut être découvert — où que ce soit — afin d'ilustrer une probe et glorieuse

dynastie d'artistes de chez nous, je n'hésite pas à marquer cet heureux événement d'une pierre blanche.

D'autant que le plan de ce récent ouvrage procède de la meilleure technique de l'Historien. Je félicite M. Ch. Bouvet du soin tout particulier dont il a entouré la présentation de Chaumes-en-Brie, berceau de Couperin. Notons que c'est à l'initiative de M. Bouvet que cette petite ville, après approbation du Préfet de Seine-et-Marne, doit de posséder une *rue Couperin*. Souhaitons aussi que le vœu émis par notre auteur de voir une des voies avoisinant l'église Saint-Gervais porter le nom de Couperin, se réalise un jour prochain. M. Ch. Bouvet propose la rue François-Miron, car, au deuxième étage de la maison portant les numéros 2 et 4 de ladite rue se trouve l'appartement qu'occupèrent, jusqu'en 1793, les Couperin.

J'aurais beaucoup désiré recourir, ici, à des citations, mais le livre se tient pour ainsi dire d'un seul jet, bien ordonnancé, parce que sincère. Retenons cependant que le tableau généalogique mis sous nos yeux indique cinq générations, issues de l'ancêtre Charles Couperin, lesquelles ont donné à notre pays treize musiciens; plus exactement huit musiciens et cinq musiciennes... car, dans cette famille d'élite, les femmes valent les hommes.

Par conséquent, aussi, le gros intérêt de l'ouvrage de M. Bouvet est qu'il complète ce que nous savions, ou nous apprend ce que nous ignorions, de chacun des membres de la dynastie. Etant admis que François le Grand a été, par ailleurs, déjà présenté, nous voyons dès lors vivre ceux dont il semble bien que le talent les élevait à un rang plus qu'honorable et qui méritent aussi une place dans l'histoire de notre musique.

Ne citerai-je que cet écrit, un article nécrologique du temps, concernant Armand-Louis Couperin :

A des talens supérieurs qui, en le plaçant au premier rang dans son état, le rendoient si précieux aux amateurs de son art, il réunissoit des qualités personnelles qui le rendoient bien plus cher encore à ses amis. *Il n'avoit pas besoin de l'illustration de son nom pour être aimé et admiré.* Eh! que pouvoient ajouter à sa gloire les suffrages dont Louis XIV honora les talens de François

Couperin, son organiste! M. Couperin avoit tout ce qu'il falloit *pour se faire, lui seul, un grand nom*. Admirable comme ses ancêtres par la science et le charme de ses compositions, par l'exécution la plus brillante, ainsi que par l'art d'enseigner et de former des élèves, art héréditaire dans sa famille, il étoit recommandable par les qualités de cœur les plus estimables, par une piété vraiement exemplaire, par l'aménité d'un caractère sensible et bienfaisant, par la simplicité et la régularité de ses mœurs, par la délicatesse de ses sentiments, qui a nui (*sic*) plus d'une fois à sa fortune, et surtout par sa modestie qui lui faisoit cacher, avec le plus grand soin, tout ce qu'il pouvoit dérober au public de l'éclat de son mérite...

Voilà, n'est-il pas vrai, un beau portrait d'artiste français... « tel qu'en lui-même » supposons-nous, pour employer l'image de Georges Duhamel.

Je ne veux pas oublier de signaler, enfin, l'intérêt des documents iconographiques réunis par M. Bouvet; probe et ardent serviteur de la musicologie française (ça aussi, c'est un titre!).

A. FEBVRE-LONGERAY.

LETTRES ITALIENNES

Raffaele Calzini : *Segantini, Romanzo della Montagna,* Mondadori, Milan. — Nino Salvaneschi : *Il Tormento di Chopin,* Corbaccio, Milan. — Giuseppe Villaroel : *Amarsi a Viareggio,* Ceschina, Milan. — Diego Valeri : *Fantasie Veneziane,* Mondadori, Milan. — Giovanni Comisso : *Storia di un Patrimonio,* Treves, Milan. — Pietro Mignosi : *Gioia d'Agave,* Studio editoriale moderno, Catane. — Aldo Mayer : *Prima, La Republica della Verità,* Cappelli, Bologne. — Lionello Fiumi : *Poesie Scelte,* La Prora, Milan. — Augusto De Benedetti : *Pages Choisies,* La Jeune Académie, Paris.

Curieux, le cas de Raffaele Calzini dans son livre **Segantini, Romanzo della Montagna.** Il commence par une préface d'esthétique pure où il s'appuie sur l'autorité de Carducci et de Manzoni pour se justifier d'avoir pris les faits donnés d'une biographie, des faits non imaginés par lui, comme thème d'une tractation poétique. C'est un excès de scrupule. D'autant que les axiomes critiques qu'il cite ne me semblent pas s'appliquer exactement à ce qu'il a voulu faire. Pour le juger, usons d'une méthode plus directe. Son *Segantini, Roman de la Montagne* est-il bon? Oui, c'est un livre excellent. Dès lors, nous n'aurons plus à lui reprocher que d'avoir mis le mot de *roman* dans son titre avant de passer à l'exa-

men de son livre. Au-dessus d'une certaine qualité, les œuvres d'art n'ont plus que faire des théories. Celles-ci, on les en fait sortir après coup.

Raffaele Calzini avait tout ce qu'il fallait pour écrire une biographie scientifique de Segantini : talent, érudition, et une conscience qui l'empêchait de copier des travaux de première main faits par d'autres, selon la mode d'aujourd'hui. Il a eu à sa disposition un grand nombre de documents inédits appartenant à la famille Grubicy, et il aurait pu appuyer son texte de tout un appareil d'érudition. Mais il a voulu tenter autre chose, la reconstruction poétique d'une vie d'artiste. Ce n'est pas une de ces biographies dites romancées où la paresse de l'auteur lui fait inventer ce que son ignorance n'a pas découvert. Tous les faits de la vie de Giovanni Segati, du moins tout ce qu'il est possible d'en savoir, Raffaele Calzini les connaît. Il ne les altère pas. Il n'y ajoute qu'une sorte de tractation poétique, en usant de sa liberté de choix. C'est ainsi qu'il insiste sur les années de la prime jeunesse : l'enfance triste à Milan, le séjour dans une maison de correction où un religieux, le Père Fedele, a entrevu le génie de l'artiste, le vagabondage dans les faubourgs, puis dans la campagne et sur le *Naviglio*. L'écriture de Raffaele Calzini est agréable, peu chargée; elle procède par touches légères, selon la première manière picturale de son héros. C'est une biographie à l'impressionniste, et selon la technique du *bozzetto*, de l'esquisse littéraire.

Avec les séjours en Brianza, puis la résidence en Engadine, le style s'élargit en suivant le plein développement de la peinture de Segantini. Nous trouvons là des pages tout à fait belles sur les paysages et sur la montagne. Ils ne sont pas traités avec la lourdeur des descriptions discursives d'autrefois qui établissaient l'inventaire d'un site comme pour une vente par devant notaire; mais synthétiquement, et l'écriture est aussi lumineuse que le ciel de l'Engadine, toute frémissante d'amour pour les monts. Cet amour fit de Segantini le plus grand des peintres de montagne; et peut-être le seul véritable. Il l'a défini lui-même dans un testament esthétique:

Ainsi je passai de la plaine aux collines, de ces monts jusqu'aux cimes sans autre préoccupation que de rendre dans les choses

la passion fascinatrice qui m'avait induit à leur concéder tout mon amour.

D'une veine de qualité différente, mais de même méthode, apparaît **Il Tormento di Chopin,** de Nino Salvaneschi. Les Italiens ont toujours eu le plus grand scrupule à altérer d'aucune façon les faits donnés par l'histoire ou par la simple chronique; et c'est le roman qu'ils tirent à l'histoire plutôt que l'histoire au roman. Nino Salvaneschi se défend expressément d'avoir écrit une vie romancée. Qu'est donc son *Tourment de Chopin?* Une biographie du grand musicien écrite par un homme d'une sensibilité très pénétrante. C'était en l'espèce la qualité essentielle. La nature de Chopin fut toute en sensibilité; une sensibilité d'un affinement presque maladif. Sa musique est ainsi; d'où la difficulté de son interprétation. Il faut avant tout la sentir comme son auteur. Nino Salvaneschi a profondément senti les angoisses qui accablèrent l'âme de Chopin. Elles n'eurent rien de l'artificiel de certaines des inquiétudes romantiques. Comme Musset, il fut aimé de George Sand. Mais quelle différence entre les deux aventures! Il fallait tout le tact de Nino Salvaneschi pour l'exprimer; encore ne le fait-il qu'implicitement. Chopin, sans qu'il le sût, accomplit peut-être la vengeance de Musset. En tout cas, en cette liaison malheureuse pour d'autres causes que celle qui eut son dramatique épilogue à Venise, n'y a-t-il rien à reprocher à George Sand, au contraire. L'indéfinissable tourment de cet amour qui ne fut que longue mésentente eut son moment le plus lancinant à la Chartreuse de Valdemosa, à Majorque. Les *Préludes* en sortirent. Les pages où Nino Salvaneschi reconstruit l'épisode sont parmi les plus émouvantes de son livre.

Giuseppe Villaroel, avec **Amarsi a Viareggio,** *l'Amour à Viareggio,* a donné ce qu'on peut appeler un roman de plage. Viareggio est une des plages les plus élégantes et les plus fréquentées d'Italie. Elle a même une attraction qui manque à toutes les autres : les intrigues galantes et le rissolement des chairs plus ou moins défraîchies y sont compliqués par l'attribution d'un prix littéraire annuel. Cet été, le livre couronné fut justement le *Segantini* de Raffaele Calzini. Le choix fait honneur au jury. Rien qui s'apparente moins à la

légèreté de l'air des cimes que cette atmosphère malgré tout un peu chargée de plage à la mode. Giuseppe Villaroel, il faut l'en croire, nous en donne un rendu fidèle. Il ne pouvait le faire qu'en un roman à tiroirs, pour éviter l'artificiel de mêler dans une intrigue unique des types très divers. Ils vont depuis le gendelettre académiste et officiel jusqu'au gâteux de cercle; depuis la petite dinde jusqu'à la poule bien établie. Tous types très modernes. On ne nous les avait pas encore tout à fait présentés comme cela. Rien qui sente la convention. Un tel sujet demandait une grande variété de touche. Et nous trouvons, en effet, des pages d'une belle rosserie satirique, et d'autres empreintes de la sensualité directe, non frelatée que nous avons rencontrée dans les recueils de poésie de l'auteur. Car Giuseppe Villaroel est poète. Son roman ne nous le fait pas oublier.

Diego Valeri aussi est poète. Heureux poètes qui peuvent continuer à faire de la poésie dans la prose, alors que les prosateurs n'ont pas cette variété de registres ! Les **Fantasie Veneziane** sont une suite de méditations poétiques sur Venise et ses environs. Venise est un endroit grandement méconnu. La littérature l'a tellement trahi qu'il est presque impossible de le comprendre si on ne fait table rase de tout ce qui en a été écrit. De tout, sauf des œuvres des propres fils de Venise : Goldoni, les Gozzi. Diego Valeri peut se dire Vénitien; et ses *Fantaisies* sont bien dans la tradition vénitienne. Légèreté, mesure, goût, rien de heurté, égalité d'humeur même dans les instants de mélancolie. A suivre Diego Valeri dans les *calli* de Venise, il est certain que nous apprendrons des choses neuves. Il ne nous accablera pas d'archéologie ni d'histoire; mais il nous montrera la simplicité des gens de cette ville à habitat d'exception; il nous montrera le véritable Goldoni; il nous emmènera en pomenade le long de la Brenta, à travers les villas patriciennes; et cette excursion qui nous fait à peine sortir de la lagune est dite en des pages qui sont les plus jolies du livre.

Giovanni Comisso a un talent d'une grande solidité. Il produit peu. En un temps où certains fabriquent des livres avec une célérité et une rationalisation tout à fait industrielles, on ne saurait lui en faire grief. Son premier livre, et le plus

connu, fut *Gente di Mare,* qui obtint, en 1928, le prix Bagutta.

Ce pouvait alors passer pour un épisode de bataille littéraire. De fait, ce livre d'une très odorante poésie marine et fort différent des récents *Gens de Mer* d'Edouard Peisson, avait une écriture quelque peu d'avant-garde. Aujourd'hui, aussi bien en Italie qu'en France, ces avant-gardes sont mortes. Certaines d'entre elles, plus près de l'arrière que de l'avant, ne gardaient plus rien du tout. Giovanni Comisso l'a compris et il a renouvelé sa manière. Sa **Storia di un Patrimonio,** *Histoire d'un Patrimoine,* expose la décadence d'une fortune patricienne en Vénétie. C'est un thème propre à la région. Bianca Di Mai l'avait déjà traité. Ce tableau d'histoire est ici très intelligemment mis en œuvre, présenté avec un sang-froid presque ironique, et très objectif. La matière eût conduit un auteur français à une analyse balzacienne; alors que nous avons, dans le livre de Giovanni Comisso, la note proprement italienne, que l'on retrouve dans les romans de D'Annunzio et qui apparaîtrait comme morbide à qui ne démêlerait pas qu'elle procède d'un synthétisme lyrique. J'ai déjà essayé de le démontrer.

A l'autre bout de l'Italie, en Sicile, les préoccupations sont différentes. On s'en aperçoit en lisant **Gioia d'Agave** de Pietro Mignosi. Cette lecture est propre à faire comprendre certaines positions doctrinales de l'Italie d'aujourd'hui. La Sicile fut la patrie de Cagliostro, le grand Cophte. Elle l'est restée pendant très longtemps, si j'ose dire sans encourir une citation au sottisier. *Gioia d'Agave* nous donne un tableau concis, mais significatif de ce qu'il en pouvait résulter pendant la guerre.

Le livre de Pietro Mignosi est une esquisse. **Prima,** *auparavant,* d'Aldo Mayer, est une fresque de grandes dimensions. Le sous-titre en indique la substance : *La République de la Vérité.* C'est une satire de ce démagogisme aujourd'hui partout en régression. Car nos nouveaux amis, les activistes de Moscou, sont loin d'être des démagogues. Aldo Mayer a terminé son livre en 1919; et c'est grand dommage qu'il n'ait pas été publié alors. Sans doute les éditeurs le jugèrent-ils trop audacieux. Sous la forme d'une fantaisiste fiction, selon la manière du XVIII^e^ siècle, l'auteur met en scène les Ubus

populaires; et ils sont bien de la même trempe que l'illustre roi de Pologne. Le genre ne peut tenir que si la verve ne faiblit pas; et celle d'Aldo Mayer est vigoureuse.

Lionello Fiumi vient de publier ses **Poesie Scelte,** recueil de ses poésies choisies. Et c'est fort heureux, car certains de ces livres de vers, comme *Polline* et *Mussole* sont devenus pratiquement introuvables. Avec modestie, et aussi un sens critique fort averti, Lionello Fiumi, en quelques lignes de préface, marque ce qu'ont été ces premiers recueils. Modeste, car il met en doute leur valeur subjective, ce qui est exagéré; et averti parce qu'il détermine avec précision leur valeur objective. Les pièces de *Polline* ont été écrites entre 1912 et 1914. Celles de *Mussole* entre 1914 et 1920. On était en plein combat futuriste. Il fallait prendre parti. Lionello Fiumi le fit avec courage. Mais aujourd'hui, à vingt ans de distance, nous nous apercevons que, même dans la technique, il y avait dans cette poésie bien plus qu'un intérêt d'école. Elle prenait au futurisme ce qui pouvait en rester de permanent et se gardait des outrances occasionnelles qui ne pouvaient durer plus longtemps que la bataille. C'est pourquoi, dans les pièces de cette anthologie, l'évolution, si elle est marquée, n'a rien de brusque. Elle est toute naturelle, et de veine unique. On peut ainsi mesurer ce qu'il y a de valablement nouveau dans la poésie de Lionello Fiumi, de *Polline* à *Soprovvivenze :* plastique moderne, vision 1900 mais sans exagération, et le tout adouci par une sensibilité pleine de discernement.

Augusto de Benedetti est à la fois érudit, critique, auteur dramatique, et poète. Nous ne pouvons oublier qu'il a composé un poème fort émouvant sur le général Cantore qui fut un grand Alpin et qui mourut en 1915 à la Forcella di Fontana Negra, dès les premiers engagements. Sous le titre **Pages Choisies,** les meilleurs morceaux de son œuvre littéraire viennent d'être traduits en français. Le volume s'ouvre avec une préface de Philéas Lebesgue, d'une grande clarté critique, qui voit dans *Domenica all'ospedale* le chef-d'œuvre poétique de l'auteur.

PAUL GUITON.

LETTRES PORTUGAISES

Teixeira de Pascoaes: *São Paulo;* Tavares Martins, Porto. — Antonio Cid: *Santo Antonio e o Franciscanisma;* Imp. da Universidade, Coimbre. — Ruy Sant'Elmo : *Mà Sorte;* Sà da Costa, Lisbonne. — José Augusto : *Hellada, frizas gregas;* Ed. Momento, Lisbonne. — Antonio Botto: *Ciume;* Ed. Momento, Lisbonne. — Oliveira San-Bento: *O Clamor das Sombras;* Papelaria Micaelense, Ponta Delgada (Açores). — Silva Lino: *Tristeza das Coisas;* O Commercio, Porto. — Antonio Porto: *Indefinidamente;* Simoes Lopes, Porto. — Luis Pedro: *Acronios;* Lisbonne. — Mémento.

Nulle figure n'est plus passionnante que celle de saint Paul, et l'on peut dire qu'il a fait mieux que d'éparpiller largement autour de la Méditerranée la semence du Christianisme; il a bien réellement posé les fondements de l'Eglise universelle. Il était réservé à ce Juif mystique de s'évader, grâce à la visitation mystérieuse de l'Esprit, hors du jéhovisme étroit de sa nation, pour embrasser le culte du Dieu fait Homme et du Verbe rédempteur. Une doctrine unique de salut pour toute la terre: quelle espérance et quelle nouveauté, en un temps où tant de sophismes délétères commençaient d'empoisonner la vie publique et de dissoudre les consciences!

Nous n'aurons pas attendu deux millénaires pour reprendre à notre compte quelques-unes des plus graves erreurs de Rome, attribuant aux facultés purement rationnelles de l'homme pouvoir exclusif et souverain. Et voici que les dieux de la tribu ressuscitent avec frénésie, bravant cette même Raison œcuménique, qu'ils ont d'abord invoquée pour justifier leur réveil.

Ces pensées me hantaient quand, au cours d'un récent voyage à Rhodes, je contemplais du haut de l'Acropole de Lindos la courbe harmonieuse et ensoleillée de la petite baie où, selon la légende, le Saint aurait fait escale en se rendant à Rome. Nul ne nous a dit que l'Ile des Roses ait pu influer de façon ou d'autre sur sa vocation. Il est permis de penser toutefois que sa prise de contact avec une terre de si divine harmonie ne put qu'affermir en lui l'équilibre de la raison et de la foi, base de toute construction spirituelle stable.

Cependant, c'est contre les excès d'une raison trop pratique et devenue parfaitement immorale qu'il s'insurgeait. Un poète tel que Teixeira de Pascoaes, qui incarne au suprême degré dans son âme visionnaire les contrastes et les affinités

du Rêve celtique et du prophétisme sémitique, et qui dès ses débuts n'hésita point à marier dans son inspiration primesautière Pan et Jésus, était bien fait pour se laisser séduire par le visage auréolé de l'Apôtre. Et il vient d'écrire un grand livre, digne pendant de ce *Retour au Paradis*, qui fait songer à Dante, et dont la traduction française par Mlle Suzanne Jeusse fut trop peu remarquée. Admirablement averti de tout ce que la légende et l'histoire nous ont transmis de la vie du Saint, Teixeira de Pascoaes ne s'est point préoccupé d'écrire une biographie minutieuse et complète; chez lui la sensibilité donne des ailes à l'intelligence, et il ne semble pouvoir se promener que sur des cimes. Son verbe fait d'éclairs ouvre de soudaines perspectives, qui relient à tout instant le passé au présent et, dans les fauves lueurs ainsi projetées sur l'histoire, de violents contrastes se dessinent, des rapprochements imprévus se font jour, et les grands courants psychologiques qui gouvernent les événements prennent pour nous tout leur sens. Nul, depuis Hugo, n'a manié l'antithèse avec tant d'audace. Cela ne va point sans risque d'exagération ni de paradoxe ; mais quel relief de style et quels raccourcis de pensée! Par ses hardiesses d'interprétation, ses aperçus souvent hérétiques, Pascoaes a profondément remué cette fois l'opinion et presque fait scandale. Par ces temps d'inquiétude angoissée, le livre mérite de faire le tour de l'Europe. Dans son remords d'avoir été le tortionnaire d'Etienne, le premier des martyrs, Saül de Tarse puise la clairvoyance qui le fera chrétien. En un crescendo passionnant, nous le suivons au long de sa mission et de ses voyages. Ecoutez ce que dit le Poète dans sa préface:

Je vois Paul dans la grotte de Tarse, berceau de sa nouvelle enfance, puis à Jérusalem et en Athènes, en Asie Mineure, où d'énigmatiques prêtres à la longue barbe frisée épient de leurs yeux noirs, dans les temples, les caprices sensuels de divinités féroces. Je le vois à travers la Méditerranée, semée d'îles de marbre blanc couvertes d'orangers en fleurs, qui mêlent à l'odeur aphrodisiaque de la mer un arome concordant, mais virginal, en d'ineffables hauteurs où règne la Vénus de Platon. Je le vois dans l'Italie des villes et des jardins, traversée de voies triomphales. Je vois la Germanie, les Gaules, l'Ibérie, l'Egypte, l'Afrique

noire et sauvage. Ce monde classique, environné de pays barbares, fut celui de Paul, aussi bien que de Lucrèce. Paul et Lucrèce, les deux poètes que je préfère. Paul fut le poète suprême de la folie et de la faim, de la Pauvreté dont l'Amour est le fils; car l'amour est la faim d'une autre vie. Lucrèce fut le poète suprême de la satiété et de la raison (qui proclama la mort des anciens dieux). Paul, esprit ouvert au vent qui souffle d'au delà des astres; Lucrèce, esprit enfermé entre les quatre murs de l'existence. L'un est torturé par son péché, dard cloué dans sa chair par un envoyé de Satan; l'autre par l'ennui et le dégoût, deux symptômes de la mort de l'Empire. Paul vit entouré d'anges et de fantômes. Lucrèce vit seul dans un désert. Paul a tué Etienne: Lucrèce s'est suicidé. Paul a disparu dans l'incendie de Rome; Lucrèce dans les eaux limoneuses du Tibre. Paul et Lucrèce: la vie et la mort... Le *De Natura Rerum* est un poème actuel et le plus moderne de tous. Mais, après le Poète incroyant, est venu l'Apôtre du Christ. Est-ce que ce n'est pas une espérance? L'Espérance, déesse chrétienne, sœur de la Grâce, répondra-t-elle encore à notre appel angoissé?

Teixeira de Pascoaes discerne toute l'ampleur tragique du duel moderne de l'Homme et de la Machine. Et il n'hésite pas à prêcher la destruction nécessaire de celle-ci. Sans doute imagine-t-il que le destructeur viendra à la façon de Néron, qu'il présente comme une sorte de dédoublement infernal de l'apôtre et dont il nous peint en traits de feu l'âme nihiliste. Il faut lire les pages qui évoquent la course des chars dans les jardins de l'empereur, à la lueur des torches vivantes, que sont les chrétiens brûlés vifs en des sacs enduits de résine. Le sens à la fois cruel et transcendant de la vie nous apparaît à travers d'étranges fulgurations d'âme, et nous éprouvons, en face de saint Paul, le saint Paul de Pascoaes, le même frisson que naguère devant Zarathustra.

Il est reposant après cela de se rafraîchir au sein de la pensée franciscaine, et de reprendre par exemple la lecture de ce poétique journal de voyage spirituel, qu'est le *Santo Antonio* d'Afonso Lopes-Vieira, ou de refaire un peu d'histoire en compagnie de l'auteur de **Saint Antoine et le Franciscanisme,** M. Antonio Cid. Nous sommes assez mal renseignés sur les détails de la vie du grand saint de Lisbonne; au moins fallait-il, pour mieux nous restituer son étrange et passionnante figure, essayer de reconstituer les milieux où se

sont déroulées les diverses phases de son existence. M. Antonio Cid s'y est appliqué avec mesure, persévérance et perspicacité. « Le grand mouvement de rénovation chrétienne, dit-il, la grande secousse spirituelle que le génie du Saint d'Assise, en s'efforçant de rendre effective la parole de Dieu parmi les nations, avait propagée à travers l'Europe, sans sortir entièrement des cadres de l'ascétisme et de la contemplation, portait en soi un ferment actif de réalisations immédiates, qui distinguait l'apostolat des Frères Mendiants des réformes religieuses antérieures.

Certes, la recherche de la perfection dans un certain mépris des biens de ce monde n'a pas été inaugurée dans l'Humanité par l'œuvre de saint François; mais la sainteté en elle-même, comme le dit fort bien M. Antonio Cid, suppose la révélation du Royaume de Dieu.

Il est frappant toutefois de noter que le Bouddhisme entreprit une rénovation analogue des valeurs morales. Telles sectes japonaises du XIIe siècle (*Le Prêtre et ses disciples*, Rieder, édit., illustre brillamment ce fait) propagèrent un enseignement qu'on pourrait dire franciscain.

Sans doute faut-il chercher le germe de cette doctrine purificatrice dans une réaction instinctive contre les excès des puissants.

Le XIIe siècle fut celui des Cathares et des Vaudois, et l'Evangile éternel de Joachim de Flore, tout imprégné de platonisme, éveilla à la même époque maints échos, tant en Occident qu'en Orient.

Ces échos se retrouvent aussi bien dans les Romans de la Table-Ronde et du Graal que dans le poème géorgien de Roustavéli *L'Homme à la peau de léopard.*

Quant à la vocation franciscaine de saint Antoine de Padoue, il faut la chercher sans doute dans l'atmosphère trouble de Lisbonne fraîchement reconquise et tout imprégnée d'influences musulmanes, aussi bien que du souvenir récent et cruel des pillages et violences exercés par les soldats du Nord, Allemands et Flamands en particulier. La domination arabe avait été douce; elle avait favorisé le commerce et les arts. La reconquête chrétienne, pour légitime qu'elle fût, ne pouvait être seulement une œuvre de force. Simple homme

d'armes, le père du futur saint, à qui la légende attribue des origines franques à cause de son patronyme: Bulhao ou Bouillon, laissa volontiers sans doute son fils suivre une vocation de méditation et d'études favorisée par le voisinage de la Sé. L'enfant de chœur de Lisbonne devint bientôt novice à Santa Cruz de Coïmbre; mais c'est à partir du moment où les ossements de martyrs chrétiens au Maroc furent transférés solennellement dans leur pays d'origine que saint Antoine entra dans sa vocation véritable. Il partit pour l'Afrique du Nord, la traversa, gagna la Sicile, puis l'Italie, centre de l'ordre auquel il avait choisi d'appartenir, et c'est là qu'il se découvrit, au contact des pauvres gens, l'extraordinaire don de parole qui devait faire de lui l'un des princes de l'éloquence sacrée au Moyen Age. On cite de lui d'impressionnantes paraboles, celle des perles, par exemple. Mystique réaliste, il puise dans la Bible l'essentiel de ses prédications, qu'il agrémente de commentaires par la lecture des œuvres judéo-religieuses de son temps, où la science arabe gardait sa part d'influence. Dante n'eut guère de tendresse pour saint Antoine; mais c'est à tort, pensions-nous, que M. Antonio Cid, par ailleurs si minutieusement informé, le croit guelfe.

L'homme est-il maître de son destin ? interroge le puissant romancier de **Mauvais Sort:** M. Ruy Sant-Elmo. Il ne peut l'être que s'il possède la grâce divine, eût répondu saint Antoine. Mais l'hérédité et une certaine prédestination sont plus fortes que tout, constate l'observateur moderne. Dès le jeune âge, Zé Luiz et le Bec-de-Lièvre, camarades de jeux et de vie pastorale au village, opposeront leurs instincts différents. Bec-de-Lièvre ne cessera jamais d'être sournois, vicieux et vengeur. Il sera vraiment le mauvais génie de son camarade. Plus tard, à la fonderie, toutes espérances de bonheur domestique dans l'amour partagé déjà ruinées, Zé Luiz touchera de près la mort et perdra une main par la faute criminelle de Bec-de-Lièvre, qui n'en finira pas mieux, puisqu'il sera broyé vivant dans l'engrenage d'une machine. D'autres cependant, en face de toute cette fatalité, seront heureux et Zé Luiz les admirera sans envie. Ce récit violemment contrasté par endroits est tout baigné d'une intense

poésie de détails et de style. Il fait songer par endroits aux romans de Charles Silvestre.

M. Ruy Sant'Elmo est un conteur lyrique de la lignée des Trindade Coelho et des Orlando Marçal, chez qui le pouvoir créateur, fruit d'un ébranlement de la sensibilité, naît d'une émotion organisée. C'est ce que José Augusto fait nettement sentir dans l'une des maîtresses proses intitulée *Agis*, qui composent son récent recueil: **Hellade,** frises grecques. La Beauté ne dispense pas de la vie et la vie est amour. Amant passionné de la Beauté, Antonio Botto, qui vient dans **Jalousie** de donner une suite à ses confessions lyriques de *Chansons* et de *Lettres qui me furent retournées*, sait bien que tout art digne de ce nom, et la Poésie en particulier, repose à la fois sur la sensibilité et sur l'intelligence, mais il n'ignore pas davantage que la sensibilité reste l'animatrice. Aussi, défiant de toute rhétorique et de toute éloquence, garde-t-il tout son prix à la sobriété de l'expression, et excelle-t-il à utiliser les rythmes brisés, entrecoupés de silences.

Authentique héritier des Bernardim Ribeiro, des Garrett et des Joâo de Deus, Antonio Botto est un poète de l'amour, mais de l'amour par delà les règles morales ordinaires. Ce n'est ni un sentimental ni un imaginatif; mais, comme le dit justement José Régio, un voluptueux et un intellectuel. Il y a en lui du narcissisme, et de cette contemplation de soi naît en lui l'adoration de la beauté masculine. Or, il est de ceux chez qui le spectacle de la beauté provoque l'ébranlement sensuel. De là une anormalité qui ne va pas sans une certaine tristesse cachée sous le dandysme, et sans une insatisfaction d'âme, que le mépris de la femme vulgaire ne rachète pas. Ainsi, son œuvre, d'une tenue de style incomparable, devient un document humain de premier ordre, en même temps qu'une poignante confession. En prose, les *Lettres qui me furent retournées* auraient pu être adressées à une femme, tant elles ont de grâce émouvante, tant elles font songer profondément, et les délicieux apologues du *Livre des Enfants*, dans leur charme ingénu, appellent la comparaison avec le *Croissant de Lune* de Tagore. Et c'est tout dire. José Régio, J. Gaspar, Simoes et Fernando Pessoa ont écrit sur l'œuvre

d'Antonio Botto des pages critiques d'une intense pénétration.

Peut-être l'amour d'Antonio Botto cache-t-il un désespoir secret. Toute autre, en tout cas, fut l'ardente souffrance d'Antero, dont M. Oliveira San-Bento est à la fois le compatriote et le disciple. Ecœuré par les ignominies du présent, le poète de **La Clameur des Ombres** domine l'angoisse qui l'étreint et persiste à croire au salut final de l'Humanité dans l'amour universel, dans la paix. Enclin à goûter les joies de la famille, à rêver sentimentalement devant la magie du soleil et de l'eau, par devant l'immense Atlantique, comme le montrent les poèmes par endroits teintés de verlainisme, qui ont été conçus hors de l'atmosphère des batailles, il s'indigne des horreurs de la guerre et, dans une vaste symphonie lyrique, convie à la maudire toutes les voix du monde, celles de l'arbre, du rossignol, du grain de blé. Il évoque les ombres des morts et les fait sangloter dans la nuit; il fait entendre la plainte de l'aveugle, le cri du fou, le gémissement du tuberculeux; il dresse devant nous le Mutilé qui n'a plus de membres; il fait défiler sous nos yeux le pèlerinage des Mères en deuil, nous fait trébucher parmi la forêt des pierres écroulées, et termine par l'accusation suprême: le cercueil du petit enfant que tua une bombe d'avion. Une grande variété de rythme distingue ces poèmes de large pitié humaine.

Non sans charme et savoir-faire de métier, M. Artur Silva Lino, dans **Tristesse des Choses,** a mis toute la nostalgie de son pays d'Extremadure. Sa poésie vibrante et sincère est toute peuplée de souvenirs et d'impressions vécues dans l'intimité des choses. Rien ne la caractérise mieux que le doux chant cristallin de la petite source célébrée par le poète, qu'émeuvent également les blanches ailes des moulins, l'ondoiement des moissons et la solitude énigmatique de la vieille citerne mauresque.

La mélancolie passionnée d'Antonio Porto, le poète élégiaque d'**Indéfiniment,** se moule avec grâce en des sonnets qui ne sont pas indignes des modèles camonéens, et qui font tendrement rêver. Ils sont bien dans la tradition portugaise.

Frémissante ironie, anxiété de se découvrir soi-même, ivresse de rêver, telles sont les composantes du fringant ly-

risme de Luis Pedro, l'auteur d'**Acronios,** dont Fernando Pessôa écrivit la préface. N'eût-il composé que le *Poème de la Chair, Univers* et *Réminiscence,* cela suffirait pour que l'on ait le devoir de saluer en Luis Pedro un poète authentique et d'avenir, particulièrement habile à manier le vers rythmique. Ainsi de mains en mains se transmet le flambeau.

MÉMENTO. — Pleurons la disparition du grand et pur artiste du Verbe que fut Manoel da Silva-Gayo, qui de ses mains et dans un sourire nous remit naguère, en guise de cadeau d'adieu, de curieuses pages d'histoire littéraire contemporaine: *Os vencidos da vida,* et dont M. Raymond Bernard, avec la conscience qu'on lui connaît, a interprété le *Don Juan,* la plus profondément sentie peut-être de ses œuvres. Nous y reviendrons, et nous nous attarderons en même temps, comme il convient, sur *Oaristys, Constance* et les *Eglogues* du Maître Eugenio de Castro, également transposés en français de prestigieuse façon par M. Raymond Bernard.

Dans une étude minutieusement documentée, M. Fran Paxeco apporte une solide contribution à l'histoire des origines du *Poème de l'Amadis de Gaule !* Dans *Introducção a Vida intelectual,* M. Cruz Malpique, professeur aux Açores, formule de hautes idées sur la mission du penseur et de l'écrivain. Nous y reviendrons en détail. De même sur *Nos os Advogados* par Ary dos Santos, sur *Psicologia de Portugal* par l'éminent critique M. Osorio de Oliveira, sur *Novos Ensaios* par Henrique de Vilhena. Nous aurons également à dire un mot des récentes brochures d'anthropologie et de préhistoire dues à M. Mendès Corrêa, ainsi que de la magistrale conférence qu'il fit à Porto à l'occasion du centenaire de Martins Sarmento.

Reçu *A Conquista de Helena* par Benedicto Costa, *Um Caso singular* par Alves de Azevedo.

Lire à *Seara Nova:* (N^{os} 396-397) *A Critica literaria de Verney* par Hernani Cidade; (N° 391) *Manoel da Silva-Gaio* par Castelo Branco Chaves; (N^{os} 388, 389, 390, 394, 395) *Sobre Antero de Quental* par Sant' Ana Dionisio; (N° 398) *Santiago de Compostella* par M. Teixeira Gomes. Lire à *Portucale* (N^{os} 37-38): *Uma linda Cantiga do Seculo XIII* par J.-J. Nunes; et *Anthology of Mexican Poets* par Severo Portela; à *Nos,* la vaillante revue de Galice, la très pénétrante conférence de M. Aquilino Iglesia Alvarino sur *Noriega Varela, Poeta da Montaña* (N° 110), et un beau fragment du nouveau roman d'Otero Pedrayo: *A Romeiria de Gelmirez* (N° 123). Pour les historiens, l'*Arquivo historico da Madeira* offre un minutieux dépouillement documentaire d'archives. Précieux recueil.

PHILÉAS LEBESGUE.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

André Chevrillon : *La Menace allemande hier et aujourd'hui;* Plon. — Ernst Erich Noth : *La Tragédie de la jeunesse allemande;* Grasset. — G. Becker : *Vive la Pologne!* Figuière. — ** : *France d'abord;* Emile-Paul.**

Aussitôt que l'Allemagne eut signé le traité de Versailles, et donc se fut reconnue responsable de la guerre, elle s'est appliquée à convaincre le monde qu'elle en était innocente... Nous lui avons laissé le champ si libre que la plupart des Américains du Nord et beaucoup d'Anglais de la jeune génération sont aussi persuadés de la vérité de cette thèse que le furent tout de suite les Allemands.

M. Chevrillon, dans **La Menace allemande hier et aujourd'hui,** étudie cette thèse sous un de ses points de vue : les idées propagées en Allemagne lors de la guerre et depuis.

L'éminent académicien se demande d'abord quel profit l'Allemagne attendait de la guerre de 1914. « Ich diktiere! » lui faisait dire alors un dessin où elle était représentée imposant sa paix à la France et à l'Angleterre, aplaties à terre devant elle; ses écrivains étaient d'accord pour demander que le *Diktat* qu'elle imposerait dépouille à la fois les belligérants et les petits neutres. L'Etat allemand, d'après ces théoriciens, n'est tenu à observer aucune règle de morale. Sa mission est de déployer sa force, c'est-à-dire de faire la guerre et d'abaisser les autres. La force a une signification morale dont la culture allemande est la plus parfaite expression. La civilisation est humaine et tend à la paix; la culture, procédant de la Nature, est divine et produit des antagonismes d'où peut sortir la guerre; elle apprend à préférer à l'égoïsme individuel les impératifs catégoriques de la race, de la nation et de l'Etat. Le fort obéit à la volonté de Dieu en cherchant à s'étendre. La « pacifique Allemagne » ayant été, d'après ses théoriciens, attaquée par de vieux peuples, devait en tirer parti pour s'agrandir. Le tour des neutres viendrait après. L'Allemagne devait se charger de l'administration centrale de l'humanité.

« Le peuple allemand, d'après Fichte, est métaphysiquement le plus doué »; au contraire, l'esprit français ne voit les choses qu'à l'état fait; à l'esprit anglais aussi, le sens de

l'absolu fait défaut. L'Allemand est l'homme essentiel, sa jeunesse est éternelle. Les Aryens sont la race géniale. Les Allemands sont des Aryens au sang pur. S'il y a eu parfois des hommes de génie chez les autres peuples d'Europe, c'est parce que le sang de la race géniale y a pénétré. Le peuple allemand doit avoir sa religion : ce sera un christianisme nouveau, héroïque, où l'accent sera bien moins sur l'Evangile du Christ que sur l'Ancien Testament. « L'Allemand ne veut et ne peut être que l'instrument de Dieu » ; par lui la race humaine sera rachetée; ainsi la guerre [de 1914] était sainte.

La longueur de la guerre et ensuite la défaite firent en général abandonner ces idées, mais elles ont repris leur précédent empire. De cette recrudescence du racisme, Hitler a été le prophète.

La peur qu'a notre époque du chauvinisme est un signe d'impuissance, a-t-il écrit... Ce n'est pas le pacifisme qui fait la paix véritable, c'est l'épée d'un peuple de maîtres.

Pour commencer, l'Allemagne, entourée de nations plus faibles, doit les dominer.

Ne souffrez jamais l'existence d'une autre grande puissance continentale, dit-il dans son Testament (dernier chapitre de *Mon Combat*). En toute tentative d'organiser près de vos frontières un second Etat militaire ou même simplement capable de le devenir, voyez une attaque contre l'Allemagne et concluez, non seulement à votre droit, mais à votre devoir d'empêcher jusque par la force des armes la formation d'un tel Etat.

C'est la France surtout qu'il vise dans ce conseil, « la France, qui se sent lentement dépérir dans ses nombres et dans ses meilleurs éléments ethniques ». A ceux qui seraient tentés de croire aux hypocrisies débitées par les propagandistes allemands, on ne saurait trop recommander la lecture du livre si intéressant et si bien documenté de M. Chevrillon.

Un socialiste allemand, M. Ernst Noth, a entrepris d'expliquer au public français la **Tragédie de la jeunesse allemande.** Déjà, avant guerre, cette jeunesse rêvait de quel-

que chose de nouveau. Il y eut alors un « mouvement de la jeunesse » (*Jugendbewegung*) pour s'affranchir de la tutelle des aînés et régler sa vie suivant des idéals nouveaux. Les *Wandervogel* (oiseaux migrateurs) qui en constituaient le groupe le plus important fêtèrent en 1913 sur le Hohen Meissner (près de Cassel) leurs espérances d'avenir. Elles avortèrent l'année suivante dans les tueries de la guerre, et en particulier dans « le sacrifice de Langemarck » (près d'Ypres). A cette génération presque entièrement anéantie en succéda une autre pour laquelle les souvenirs de l'adolescence et de la participation à la guerre se résumèrent dans ces mots : « J'ai eu faim. » La paix, pour beaucoup, ne mit pas fin à cette souffrance et un plus grand nombre encore recommença à la ressentir quand la crise du mark amena la ruine de la classe moyenne. Les jeunes qui ressentaient de nouveau la faim, rêvèrent de réformes politiques qui apporteraient remède à leur détresse. Cependant, pendant les années 1925 à 1929, la prospérité de l'industrie contraria cette tendance des jeunes à s'agréger aux partis extrémistes. La crise qui suivit et qui porta jusqu'à 7 millions le nombre des chômeurs en Allemagne amena les progrès foudroyants de l'hitlérisme, le parti qui promettait tout, même des choses contradictoires, car il ne s'agissait pour lui que d'obtenir un blanc-seing pour agir à sa guise. La jeunesse trouvait d'ailleurs dans ce parti satisfaction à ses inclinations pour la politique et le sport.

15 millions de jeunes gens âgés de 10 à 30 ans, étaient affiliés au communisme ou au national-socialisme, mais la grande majorité d'entre eux, appuyée surtout par la génération du front, qui poussait à l'action décisive, marchait sous les drapeaux de la croix gammée.

Un incident amena le dénouement : le chancelier Schleicher voulût résoudre la question du chômage par la colonisation des pays à l'est de l'Elbe. Les Junkers protestèrent. Schleicher les menaça de révéler les subventions scandaleuses qu'ils avaient reçues du Fonds de secours (*Osthilfe*). Ils parèrent le coup en persuadant à Hindenburg de nommer Hitler chancelier.

Le nouveau régime introduisit la *Gleichschaltung* (con-

glomération et nivellement moral du peuple au service de l'Etat totalitaire); il en déduisit l'application du *numerus clausus* à l'enseignement supérieur, la sélection des postulants étant déterminée non par leurs aptitudes intellectuelles, mais par leur dévouement au nouvel Etat. Le nombre des bacheliers admis aux hautes écoles techniques est limité à 15.000 par semestre. Des cités de camarades », sortes de casernes où les étudiants vivent en commun sous le contrôle national-socialiste, ont été créées. Tous doivent passer un certain temps dans les camps de travail et de sport, et les notes qu'ils y reçoivent ont un coefficient plus élevé que la capacité scientifique. Mais comme la jeunesse universitaire comprenait les éléments les plus révolutionnaires du IIIe Reich, M. Noth croit que « plus les aspirations de cette jeunesse seront sacrifiées, plus sa voix se fera entendre ». Les adolescents, eux aussi, ont été embrigadés; ceux de moins de 14 ans sont inscrits dans le « Jeune peuple allemand », ceux de 14 à 18 ans dans la « Jeunesse hitlérienne », qui en comprend trois millions et qui est dirigée par Baldur von Schirach, âgé de 27 ans. Aux réfractaires on enlève leurs enfants. Les jeunes, d'ailleurs, trouvent en général plaisir à l'obligation qui leur est imposée de porter l'uniforme et de s'adonner aux exercices physiques.

Le ministre de la propagande a fixé à la littérature une nouvelle ligne de conduite : « Romantisme d'acier », « Nouvel héroïsme ». La figure du jeune homme dans les nouveaux écrits est celle du « soldat » et du « héros ». L'ancien *Jugendbewegung* avait préconisé l'émancipation sexuelle; aujourd'hui, on impose « l'érotique saine », et Hitler prêche le mariage précoce, « qui seul permet d'avoir des enfants sains et résistants ». Grâce à cette propagande, les mariages ont augmenté de 20 % et les naissances de 30 %.

Où va la jeunesse allemande actuellement? De plus en plus au socialisme, répond M. Noth; mais étant donné « les tendances nationalistes des chefs », il ne sait que répondre à la question : « Sera-t-elle anéantie par un nouveau Langemarck ou verra-t-elle la réalisation de ses espoirs socialistes par une nouvelle Allemagne? »

Dans un petit livre intitulé **Vive la Pologne,** M. le général de division Becker décrit d'abord ce pays et particulièrement ses rapports avec Dantzig; cette première partie, ingénieusement ornée d'illustrations microscopiques, est suivie d'un récit des événements militaires de l'été 1920, éclaicis à l'aide de cartes microscopiques. M. Becker est plein d'enthousiasme pour l'amitié franco-polonaise; il n'a pas été inquiété par les indices de l'existence chez les gouvernants polonais du dessein de suivre une politique égoïstissime de bascule imitée de celle de Mussolini.

L'auteur anonyme de **France d'abord** « ne veut pas une révolution mais une évolution ». Il croit que « ce que l'opinion publique désire, c'est un chef, qui sache donner des ordres judicieux, et ce qui plus est, les faire exécuter »; l'auteur « a compris le danger de ce terme *réaction fasciste* pour désigner la lutte contre les radicaux, les socialistes et les asservis de la franc-maçonnerie »; il croit qu' « en France, il n'y a pas de place pour un dictateur », mais simplement pour un chef « qui saura conquérir par son esprit de justice et de loyauté ». Rejetant les droits de l'homme, le suffrage universel et le parlementarisme, il trace un tableau détaillé de la constitution qu'il croit capable d'améliorer notre organisation; le mode d'élection du président de la République resterait le même, ses attributions seraient seulement un peu élargies. La plus grosse des modifications proposées serait la création d'un conseil de sélection chargé d'épurer les listes de candidats dressées par les partis.

EMILE LALOY.

CONTROVERSES

Le problème de la perle d'Othello. — Au sujet de la perle d'Othello, que M. Louis Mandin a évoquée dans son article *Shakespeare trahi par les Miroirs* (*Mercure de France,* 15 juillet, p. 267), puis dans un écho (même revue, 1[er] octobre, p. 221), je voudrais dire que cette ligne :

Like the base $\frac{\text{Indian}}{\text{Judean}}$ threw a pearl away,

bien qu'un peu défectueuse au point de vue littéraire, me

paraît parfaite au point de vue du bon sens comme à celui du sentiment poétique. Othello, se forçant à garder cette ironique froideur d'expression qui recouvre si bien le volcan intérieur, dit en effet dans son dégoût de lui-même :

« Je suis un misérable, tellement incapable d'apprécier les vertus les plus évidentes d'une belle âme que j'ai agi comme un Peau-Rouge qui aurait dans ses mains une perle de la plus belle eau et qui, par sa crasse ignorance, la jetterait comme un caillou dans la mer. »

On s'est demandé à quel Indien Othello fait allusion. Mais dans ce « base Indian » je ne vois pas un personnage défini. L'article *the* a plutôt ici le sens collectif de l'article *le* ou *la* dans les phrases de ce genre : « *Le* chameau est sobre. *La* fourmi est laborieuse. » De même, j'ai entendu dire en anglais depuis mon enfance : « When the cat's away, the mice will play, » — qui se dit également en français : « Quand le chat est parti, les souris dansent. »

Ainsi, par cette expression « le vil Indien », Othello ne désigne pas un individu déterminé, mais une catégorie. Du fond de sa stupeur, devant l'erreur insensée qui lui a fait commettre son crime, il ne cherche pas une image choisie et littéraire; il saisit la comparaison la plus simple pour exprimer sa stupidité : c'est le sauvage qui rejette au loin les plus belles perles, l'enfant qui, sans savoir ce qu'il fait, brise un objet d'art inestimable, la bête qui détruit un trésor.

Du reste, ce pauvre Indien est, à l'époque de Shakespeare, un objet populaire de curiosité et de sarcasme. Ainsi, dans la *Tempête* (acte II, sc. 2), Trinculo, prenant Caliban pour une espèce de poisson informe, dit que, si l'on était en Angleterre, il le montrerait aux badauds, et il ajoute : « Là, toute bête étrange fait la fortune d'un homme : tandis qu'ils ne donneraient pas une obole pour soulager un mendiant boiteux, ils en jetteront dix pour voir un Indien mort (1). »

Dans *Le Roi Henri VIII* (acte V, sc. 4), un portier s'écrie, se débattant contre la foule qui, pour assister au baptême de la princesse Elisabeth, est près d'envahir le palais royal:

(1) Any strange beast there makes a man : when they will not give a doit to relieve a lame beggar, they will lay out ten to see a dead Indian.

« Avons-nous quelque étrange Indien... arrivé à la cour, pour que les femmes nous assiègent ainsi ? (2) »

Dans *Castara,* de Habington, on trouve « the unskilful Indian » (l'ignorant Indien), qui jette les bijoux à la mer.

Dans *Woman's Conquest,* de Sir Edward Howard :

My queen... with no more care
I'll cast away than Indians do a pearl.

(Ma reine... je la rejetterai avec aussi peu de souci que les Indiens rejettent une perle.)

Dans *Legend of Matilda,* de Drayton :

The wretched Indian spurns the golden ore.

(Le misérable Indian repousse [avec mépris] la mine d'or.)

Pour ceux qui, au mot *Indian,* préfèrent *Judean,* je suis d'accord avec M. Louis Mandin en supposant un manuscrit mal lisible, où l'imprimeur du premier quarto (de 1622) aurait lu par erreur *Indian* (mot repris par tous les éditeurs des premières éditions, excepté le folio de 1623, dit F1, qui donne *Judean*). En effet, dans les manuscrits de cette époque, et même dans les imprimés italiques imitant l'écriture, on trouve une grande variété dans la forme des *i, j, n* et *u.* J'ai relevé des fac-similés (entre autres à Paris, à la Bibliothèque nationale) qui montrent bien l'impossibilité de poser *ex cathedra* des règles rigides à ce sujet, pour les textes manuscrits.

Ainsi, John Milton, né avant la mort de Shakespeare, distingue l'*i* du *j* et l'*u* du *n,* mais l'évêque d'Auxerre, son contemporain, écrit *ie suis* et *i'ai veu* (pour *j'ai vu*); et Ronsard fait semblables les majuscules elles-mêmes dans *Idem* et *Justitiæ.* Le recueil de poèmes de De Sercy, du XVII[e] siècle, nous donne *i'ai pris, ie m'assure, Iob* (pour *Job,* le patriarche), tandis qu'à côté, dans les mots : *sur ce sujet,* le *j* en imprimé italique a bien une forme qui le distingue de l'*i.* La conclusion à tirer de tous ces exemples, c'est que ces époques passées nous ont laissé des cas nombreux où il peut être impossible de lire avec certitude,

(2) Have we some strange Indian with the great tool come to court, the women so besiege us ?

dans un manuscrit, certaines séries de mots, même s'ils sont nettement tracés.

Quant à l'orthoépie, la scansion que je préfère est celle-ci:

Līke the | base Ĩn | dian thrēw | a pēarl | awāy.

Mais, si l'on adopte *Judean,* M. Mandin me propose pour ce vers une coupe qui me paraît défendable et qui peut satisfaire l'oreille anglaise :

Like the bāse | Judē | an thrēw | a pēarl | awāy.

La seule différence est que, dans le premier exemple, le vers commence par un trochée, au lieu que, dans le second exemple, ses trois premières syllabes (bien que la première soit longue) formeraient une sorte de faux anapeste, ou mieux une anacrousis suivie d'un ïambe, la première syllabe du vers ne comptant pour ainsi dire pas dans la mesure. Des exemples de ce genre sont assez rares dans Shakespeare, mais on en trouve.

La coupe proposée par M. Mandin a l'avantage de conserver au mot *Judean* sa scansion en trois syllabes et son accent tonique sur la seconde, tandis que, si l'on veut commencer le vers par un trochée comme avec *Indian*, il faut réduire *Judean* à deux syllabes et transporter l'accent tonique à la première, ainsi que le voulait Malone. Mais ce transport a le double inconvénient : 1° d'être fort désagréable à l'oreille anglaise: 2° d'être contraire à la prononciation traditionnelle de *Judean,* prononciation qui, de l'Angleterre a passé aux Etats-Unis, sans doute avec les émigrants du XVII^e^ siècle, ce qui tend à prouver que la prononciation actuelle était bien la même autrefois. Je ne conçois aucune époque où l'on aurait prononcé au théâtre *Jûdean* en deux syllabes, avec l'accent tonique sur la première.

Pour finir ces explications sommaires qui sont loin d'épuiser le sujet, j'attends avec intérêt l'explication que M. Louis Mandin nous a promise de la perle.

D^r^ FOAT.

§

M. Louis Mandin nous a prié d'insérer les lignes suivantes:

Je voudrais ajouter quelques mots à l'article qui précède et dont le docteur Foat a bien voulu me donner communication.

Les lecteurs du *Mercure* ont eu déjà l'occasion d'apprécier quelques-uns des mérites scientifiques du docteur Foat. J'ai pu apprécier, en outre, son érudition littéraire, sa ferveur pour l'œuvre de Shakespeare, dont il sait par cœur des milliers de lignes et dont il a étudié, avec autant de goût que de science, tous les passages controversés. Le docteur Foat est un sincère; et c'est pourquoi nous sommes sûrs de nous entendre, même quand nous soutenons des thèses divergentes.

Ainsi, dans ce vers discuté d'*Othello,* il est pour l'*Indien,* et je suis pour le *Judéen.* Mais, si nous ne sommes pas d'accord sur ce point particulier, nous savons que nous le sommes sur l'objet principal, qui est la pure recherche du vrai et du beau. Il ne s'agit pas, pour nous, de dire blanc aujourd'hui et noir demain, afin de faire valoir notre finesse. Il ne s'agit pas d'agiter au hasard quelques fusées fantaisistes, mais de tenir notre flamme bien droite pour éclairer de notre mieux la figure du génie.

La noble sincérité du docteur Foat se marque dans ce fait: bien qu'opposé à l'admission du mot *Judean,* il admet avec une bonne grâce parfaite la plausibilité des deux propositions avancées par moi.

Je les rappelle. La première, c'est qu'une ressemblance manuscrite entre *Indian* et *Judean* a pu faire adopter le premier par un éditeur à qui le mot *Judean* ne disait rien, tandis que le mot *Indian* rappelait au brave homme, cultivé sans raffinement, ces récits fantastiques où le célèbre Raleigh avait raconté comment on trouvait au Nouveau-Monde des hommes ayant la tête plus bas que les épaules, — récits dont l'éditeur, quelques instants plus tôt, avait retrouvé le souvenir dans la grande tirade d'Othello devant le sénat de Venise. Dans la phrase sur le « base *Indian* » (bas, vil Indien), « *Indian,* a dit Coleridge, signifie *American,* un sauvage en général ». C'est évident, l'Amérique étant alors d'actualité (comme on dit aujourd'hui), pour une foule de raisons.

Et d'une.

Ma deuxième proposition a trait à une petite question de versification. L'un des plus savants commentateurs de Shakespeare, Malone, avait, voici plus d'un siècle, supposé que, dans le vers controversé, il fallait lire *Judean,* en faisant ce mot de deux syllabes et en portant l'accent tonique sur la première. J'ai cité cette opinion de Malone dans le *Mercure* du 1er octobre mais, dans le même temps, j'ai proposé une autre scansion au docteur Foat, et l'on vient de voir qu'il trouve recevable ma proposition et lui donne la préférence sur celle de Malone. C'est un honneur

auquel je suis d'autant plus sensible que je le dois à un aimable contradicteur qui sait pratiquer le *fair play*.

Je ferai remarquer que, sur les trente ou quarante commentateurs de marque qui, depuis trois cents ans, ont discuté le choix entre *Indian* et *Judean*, aucun ne s'est déterminé d'après ce léger problème de versification. Ils l'ont presque tous négligé; un grand poète tel que Coleridge n'en parle même pas. Ils se sont prononcés, les uns pour l'Indien, les autres pour le Judéen, selon des considérations d'art, de pensée, de sentiment; aucun n'a mis en avant cette question d'orthoépie. C'est qu'ils ont tous compris combien le libre génie de Shakespeare est au-dessus d'une vague contestation de grammairiens. On me permettra de faire comme eux. Cette controverse de prosodie n'est pas indifférente, mais elle est secondaire. Peu passionnante pour des Anglais, elle le serait forcément bien moins encore pour les lecteurs français.

Aussi, je suis heureux de l'intervention d'un Anglais aussi compétent que le docteur Foat, qui (d'accord avec tous les commentateurs célèbres d'autrefois) m'autorise à considérer liquidée cette affaire de versification. Débarrassés de cet obstacle sans grandeur, indigne d'embarrasser les pieds de Shakespeare (les pieds de ses tirades immortelles), nous pourrons plus librement choisir entre le Judéen et l'Indien et projeter une petite clarté dans la perle d'Othello.

LOUIS MANDIN.

§

D'autre part, nous avons reçu cette lettre, comme suite à l'écho publié dans le *Mercure* du 1er octobre sous le même titre que la présente « controverse » :

Marseille, le 7 octobre 1934.

Monsieur le Directeur,

Je vous suis bien reconnaissant pour la publication de mon essai de contribution à la recherche de la perle d'Othello, et non moins sensible à l'attention de M. Mandin, qui a daigné l'accompagner de son commentaire.

Est-ce mal récompenser cette faveur que d'avouer une grave récidive dans le doute, après lecture de ce commentaire?

Il n'est peut-être pas même juste de parler de récidive et de doute, car, en effet, ce n'est que piqué d'amour-propre vaniteux que j'ai voulu me persuader à voir dans l'Indien un Judéen. Cela me permettait d'aspirer à la gloriole d'avoir compris, d'en savoir plus long qu'un autre.

Les arguments de M. Mandin me forcent à avouer mon insin-

cérité, pour lui laisser tout entière la responsabilité de la consécration du « *Judean* ».

M. Mandin m'apprend que l'accentuation anormale de *judean*, qu'on est forcé d'adopter si on suit cette variante, était « naturelle » du temps de Shakespeare, et il ajoute « qu'elle l'était d'autant plus, et devait choquer d'autant moins, que ce mot judean était certainement très peu usité ». Oui, en effet, si peu usité qu'on ne le trouve presque nulle part et qu'il a trop aisément et trop complètement disparu du vocabulaire moderne. Or ce n'est assurément pas pour les mots peu usités qu'une orthoépie anormale devient naturelle, car naturel, en fait de langue, n'est justement que ce qu'un long et fréquent usage a consacré, même contre la raison.

Quant au mot *indian*, s'il avait dû attendre la découverte de l'Amérique pour être bien connu, ce serait vraisemblablement les Asiatiques qui se tromperaient en appelant Inde la petite péninsule qui pousse de l'Himalaya à Ceylan, et qu'Alexandre aurait cru avoir envahie. Puisque certainement il n'en est rien, mon doute persiste à flotter autour d'une légende, à découvrir, de l'Inde authentique. Est-ce la désignation de *tribu* qui a fait si complètement perdre de vue à M. Mandin l'Inde de Brahma pour celle des peaux-rouges et des flibustiers? Mais, sans tenir compte de la latitude consentie aux poètes dans la désignation des groupes ethniques... ainsi que dans toute autre, il n'y aurait rien de bien outré à appeler tribu une caste. Au sein d'Israël, par converse, n'appelle-t-on pas Lévi et Benjamin des tribus, qui sont pourtant bien des véritables castes?

Pour ce qui est de la ressemblance de la graphie qui aurait prêté à la méprise de l'imprimeur, je regrette d'être aussi peu convaincu par cet argument que par les autres. J'ai quelque habitude de l'écriture courante des Anglais et je ne crois pas qu'un « I » y est facilement à confondre avec un « J »; mais beaucoup moins encore, grâce à la forme grecque que les Anglais donnent à la lettre *e*, et au point sur l'*i*, que l'on puisse prendre facilement un *e* pour un *i*. Seul l'échange de *n* pour *u* a quelque vraisemblance de possibilité.

Tout ce qui précède n'empêche que j'attende avec une curiosité que M. Mandin vient encore d'aiguiser, qu'il veuille enfin nous livrer la clef de l'énigme. Il a nanti son titre à la priorité herméneutique par une apposition de sceau cabalistique; je lui souhaite donc toute la bonne fortune qu'augure le double sept formé par ses trois chiffres. Faveat !

Veuillez agréer, etc.

P. BANDINI.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Marcel Provence : *L'année Cézannienne 1933;* le Feu, Aix-en-Provence. » »

Archéologie, Voyages

Henri Membré : *Un occidental en U. R. S. S.,* Denoël et Steele. 15 »

Ethnographie

Docteur George Montandon : *L'ologénèse culturelle. Traité d'ethnologie culturelle,* avec 438 figures, 7 graphiques, 19 cartes dans le texte, 12 cartes et 32 planches h. t.; Payot. 100 »

Histoire

Edouard Driault : *La Grèce d'aujourd'hui et la Grèce éternelle;* Figuière. 20 »

Oswald Spengler : *Années décisives.* 1re partie : *L'Allemagne et le développement historique du monde,* traduit de l'allemand par Raïa Hadekel ; Mercure de France. 15 »

Colonel Charles Romain : *Louis XIII, un grand roi méconnu, 1601-1643;* Hachette. 15 »

Littérature

Johan Bojer, J. Huizinga, Aldous Huxley, André Maurois, Robert Waelder : *L'esprit, l'éthique et la guerre;* Institut international de coopération intellectuelle, Librairie Stock. 15 »

R. Cuzacq et B. Detschepare : *Bayonne sous l'Ancien Régime.* Tome II : *De Charles IX à Louis XIII, 1560-1610. Lettres-missives des Rois et Reines de France à la Ville de Bayonne,* annotées et commentées ; Impr. Glize, Saint-Sever-sur-Adour. » »

Charlotte Charrier : *Héloïse dans l'histoire et dans la légende,* avec 39 gravures h. t.; Champion. » »

Cicéron : *Brutus et la perfection oratoire,* texte établi, traduit et annoté par François Richard ; Garnier. 15 »

René Dumesnil : *Poincaré,* avec 15 planches h. t., en héliogravure; Flammarion. 15 »

Emile Faguet : *Histoire de la poésie française de la Renaissance au Romantisme.* VII: *Voltaire, 1694-1778;* Boivin. 15 »

Lafcadio Hearn : *Esquisses japonaises,* traduit de l'anglais par Marc Logé; Mercure de France. 12 »

Léon Herrmann: *Du Golgotha au Palatin;* Lamartin, Bruxelles. » »

Horace: *Epîtres,* texte établi et traduit par François Villeneuve; Belles-Lettres. 25 »

Marguerite Jouve : *Torquemada, Grand Inquisiteur d'Espagne;* Edit. de France. 12 »

Pierre Martino : *Stendhal,* avec des illust.; Boivin. 30 »

Frédéric Masson : *Bonaparte et les femmes,* avec 4 planches h. t. en héliogravure; Flammarion. 3 75

Jacques Palmé : *Douze heures* (lettres de l'absence) ; Édit. René Debresse. 10 »

Edgar Poe : *Le sphinx et autres contes bizarres,* traduits de l'anglais par Marie Bonaparte, Matila G. Ghyka et Maurice Sachs. Préface de Paul Morand. (Coll. *La Renaissance de la Nouvelle*); Nouv. Revue franc. 15 »

Jacques du Rocher : *Au temps du jubilé et de l'expansion fasciste. Rome 1933-1934;* Nouv. Editions Latines. » »

Odette Sébert-Brion : *Les Mimis,*

histoires rimées avec des dessins et compositions de Colette Peltier; Les Argonautes, 74, rue de Seine, Paris. » »

Gertrude Stein : *Autobiographie d'Alice Toklas*, traduit de l'anglais par Bernard Fay; Nouv. Rev. franç. 15 »

Philosophie

Auguste Etcheverry : *L'Idéalisme français contemporain;* Alcan. 35 »

Poésie

Sébastien-Charles Leconte : *Les Bijoux de Marguerite;* Lemerre. 12 »

Politique

André Gervais : *Les combattants à l'ombre du Faisceau*, préface d'Henry de Jouvenel ; Baudinière. » »

Y. M. Goblet : *Le crépuscule des Traités*, avec 12 cartes dans le texte; Berger-Levrault. 15 »

Gustave Regler : *La Sarre en feu*, traduit de l'allemand par Jeanne Stern; Edit. Sociales internationales. 12 »

Préhistoire

Docteur F. Gidon : *Les submersions atlantiques (Irlando-Armoricaines) de l'âge du bronze et la question de l'Atlantide;* imp. Le Tendre, Caen. » »

Questions militaires et maritimes

Dorothy Woodman : *Au seuil de la guerre* (*Hitler rearms*), documents sur le réarmement de l'Allemagne; Edit. du Carrefour. 25 »

Questions religieuses

Pierre de Labriolle : *La réaction païenne, étude sur la polémique antichrétienne du Ier au VIe siècle;* L'Artisan du Livre. » »

Abbé Joseph Salvat : *Paroles chrétiennes*, texte occitan et traduction française. Illust. de Paul Sibra; Privat, Toulouse, et Didier, Paris. » »

Roman

Emmanuel et Christian Aegerter : *L'Idole de Dagon ;* Nouv. Soc. d'Edition. 12 »

R. Albourosa : *Le roman d'une cigale*, illust. de Francis Harburger; Nouv. Editions Argo. 10 »

Jacques-Emile Blanche : *Mémoires de Joséphin Perdrillon, précepteur*, recueillis par Jacques-Emile Blanche; Denoël et Steele. 18 »

Pierre Boileau : *La promenade de minuit*, roman policier; Edit. de France. 6 »

Emmanuel Bove : *Le beau-fils*, Grasset. 15 »

K. R. G. Browne : *Fiez-vous à Suzon ou Week-End mouvementé*, traduit de l'anglais par Thaddée; Jeheber, Genève. 12 »

André Cayatte et Philippe Lamour : *Un monstre;* Nouv. Editions Latines. 15 »

Yvonne Chabas : *Portrait de jeune fille;* Flammarion. 12 »

Simone Chevallier : *L'ami de vacances;* Fasquelle. 12 »

Constance Coline : *La main passe;* Flammarion. 12 »

Léon Daudet : *Ciel de feu;* Flammarion. 12 »

Jeanne Magendie : *Visage contre visages;* Flammarion. 12 »

André Delacour : *Le destin d'Œdipe;* Baudinière. » »

Robert Francis : *Le bateau-refuge;* Nouv. Revue franç. 15 »

Jean Gaument et Camille Cé; *Plus loin que l'amour, Vincent Vaillant;* Perrin. 12 »

Claude Gével : *Aline ;* Malfère. » »

Pierre Haney : *Le besoin d'aimer;* Edit. René Debresse. 10 »

Paul Haurigot : *D'amour et d'eau claire;* Emile Paul. 12 »

Robert Francis : *La maison de verre;* Redier. » »

Pierre Heuzé : *L'île voilée;* Documents du Siècle. 12 »

Pierre Jeanneret : *Figures sous les*

lampions; Redier. » »
Hubert de Lagarde: *Le soupçon;* Nouv. Revue franç. 15 »
François Mazane: *Mentir...;* Fasquelle. 12 »
Docteur George Montandon: *L'ologénèse culturelle. Traité d'ethnologie culturelle,* avec 438 figures, 7 graphiques, 19 cartes dans le texte, 12 cartes et 32 planches h. t.; Payot. 100 »
André Orain: *Le tragique de la jeunesse;* Calmann-Lévy. 12 »
Elie Rabourdin :*Les pays d'eau;* Redier. 15 »
Charles de Richter: *L'ombre de l'autre,* roman policier; Edit. de France. 6 »
Monique Saint-Hélier: *Bois-mort;* Grasset. » »
Andrée Sikorska : *Les crapauds buffles;* Férenczi. 12 »
Harriet L. Smith : *Pollyanna au Far-West,* traduit de l'anglais par Berthe Midici-Cavin ; Jeheber, Genève. 15 »
Louis Tricot: *Causes étranges ;* Nouv. Editions Argo. 10 »
Noël Vindry: *M. Allou, juge d'instruction. 4 : Le cri des mouettes;* Nouv. Revue franç. 12 »

Sciences

Divers : *La densitométrie des images photographiques sans intervention de l'œil;* Revue d'optique théorique et instrumentale. 9 »
Divers : *L'emploi des liquides dans la construction des spectrographes;* Revue d'optique théorique et instrumentale. 5 »
Divers : *Etude de la lumière du fond du ciel nocturne ;* Revue d'optique théorique et instrumentale. 10 »
Divers : *Méthodes interferométriques d'étude des mouvements de l'air;* Revue d'optique théorique et instrumentale. 7 »
Divers : *La polarimétrie en lumière ultra-violette ;* Revue d'optique théorique et instrumentale. 7 »
Edmond Marcotte: *L'économie dans la signalisation lumineuse à grande distance* (études expérimentales); Revue d'optique théorique et instrumentale. 7 »
M. P. Otto : *L'eau,* avec 108 gravures. (*Bibliothèque des merveilles*); Hachette. 12 »

Sociologie

Noël Arno : *France 1934;* Edit. du Chancelier, 18, rue Séguier, Paris. 10 »
Gaston Gros: *La République des coquins;* Baudinière . 12 »
Louis Lachat: *La Franc-Maçonnerie opérative;* Figuière. 15 »
Alexandre Zévaès : *Le socialisme en France depuis 1904 ;* Fasquelle. 12 »

Théâtre

Benjamin Jonson : *Volpone ou le Renard,* traduction de Maurice Castelain, texte anglais en regard; Belles-Lettres. 15 »
H. Madany: *Les Amazones,* pièce en 7 tableaux; Revue des Indépendants. 12 »

MERCVRE.

ÉCHOS

« L'An Mille », d'Edmond Barthèlemy. — L'affaire des vitraux de Fécamp. — L'origine des « Frères Zemganno », de Goncourt. — Huysmans sera-t-il interdit en Angleterre? — Sur le sonnet des voyelles, de Rimbaud. — Reproche au christianisme. — Une réponse de M. C. Mauclair à un article de M. Hughes. — Une rectification de M. G. G. Severi. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

« L'An Mille », d'Edmond Barthèlemy. — A la suite de l'écho paru dans le *Mercure* du 15 octobre sur notre regretté collaborateur Edmond Barthèlemy, nous avons été informé que celui-

ci, quand sa mort est survenue, avait entièrement terminé son roman historique *L'An Mille*. C'est donc dans sa forme *complète* et *définitive* que cet ouvrage sera publié.

§

L'affaire des vitraux de Fécamp. — Au cours d'un voyage que j'ai fait, cet été, en Normandie, j'ai eu l'occasion de voir à Fécamp, dans l'église de la Trinité, les copies qui ont pris la place d'anciens vitraux dérobés, il y a un lustre, à cette vieille abbatiale. On connaît l'histoire: une demoiselle Marguerite Huré, chargée par l'administration des Beaux-Arts de la restauration de plusieurs panneaux, ornant l'abside de la chapelle de la Vierge, substitua des faux aux originaux qu'on lui avait confiés, et vendit ceux-ci à un journaliste américain, le célèbre M. Hearst, le directeur de cette presse qui tire à boulets rouges contre la France — comme par hasard... M. A. P. Leroux, le vigilant — et si aimable — conservateur du Musée de Fécamp, n'eut pas de peine à confirmer sur place, à l'aide de probantes photographies, l'importance du larcin commis à notre détriment. (*Rapport présenté à l'Association des Amis du Vieux-Fécamp,* le 28 novembre 1933) et Mlle Huré convint, du reste, d'avoir, en habile plagiaire, remplacé les panneaux représentant des scènes de la vie de saint Louis et de saint Edouard le Confesseur par des copies. Mais M. Hearst, qui avait offert, paraît-il, de restituer les vitraux volés à son bénéfice, a-t-il enfin tenu sa promesse? Je n'en ai pas entendu parler. En tout cas, ce mois de septembre dernier, les faux de Mlle Huré — une employée du service des Beaux-Arts, par parenthèse, — occupaient toujours dans l'église de la Trinité la place des originaux, qui sont allés rejoindre, aux Etats-Unis, quelques-uns de nos plus anciens châteaux, enlevés pierre par pierre... Est-il indiscret de demander à l'actuel sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts où en est l'affaire des vitraux de Fécamp? — J. CH.

§

L'origine des « Frères Zemganno » de Goncourt. — On recherche parfois l'origine des noms donnés par les auteurs dramatiques ou les romanciers à leurs personnages. Nombre d'auteurs, on le sait, s'inspirent à peu de frais de l'indicateur des chemins de fer ou du Bottin. Edmond de Goncourt semble avoir été plus difficile, à la manière de Balzac, qui lisait attentivement les enseignes des boutiques. Comme il connaissait bien son XVIII^e sècle, il ne faut pas s'étonner que l'auteur des *Frères Zemganno* ait emprunté à Bachaumont le nom de ses deux saltimbanques.

A la date du 3 mars 1776, on lit, en effet, au tome IX des

Mémoires secrets (Londres, édit. de 1779, p. 88; édit. de 1780, p. 60) :

Le livre qu'on a annoncé sous le titre des *Quatre Ages de la Pairie de France* est attribué aujourd'hui au Sr. Goezmann, dont en effet le mot de *Zengamno* est l'anagramme. Cet Ex-Magistrat, tant baffoué lors de son procès contre le Sr. Caron de Beaumarchais, a cru devoir se déguiser pour empêcher les préventions que son véritable nom pourroit élever...

Bachaumont estropiait d'ailleurs légèrement le pseudonyme de la victime de Beaumarchais, qui publia, en 1776, sous le nom de *Zemganno,* et non *Zengamno,* l'ouvrage signalé par les *Mémoires secrets;* peut-être même Goncourt le parcourut-il, au cours de ses études sur le XVIII^e siècle. Toujours est-il que le conseiller messin Goezmann se trouva, en 1879, devenir le parrain des deux saltimbanques de Goncourt, Giani et Nello Zemganno. — J. G. P.

§

Huysmans sera-t-il interdit en Angleterre? — Nous avons annoncé le 15 octobre dernier, d'après une information d'un membre de la Société Huysmans, M. Montagus Summers, qu'une traduction anglaise de *Là-Bas* est menacée d'interdiction. Notre correspondant nous donne, à ce sujet, dans une nouvelle lettre datée du 20 octobre, les précisions suivantes:

La justice aura à se prononcer sur le sort qui sera réservé à une vingtaine de livres, en comprenant dans ce nombre quatre recueils dont je suis l'auteur. Comme de nombreuses affaires sont en instance actuellement, le cas Huysmans a été ajourné *sine die,* pour permettre, au reste, au magistrat, de parcourir les livres de l'écrivain français qui ont fait l'objet d'une plainte. Puis le magistrat déposera les conclusions de son rapport, et chaque livre sera « condamné » ou « acquitté », selon son opinion propre — ce qui veut dire que toute l'œuvre de Huysmans sera à la merci du caprice littéraire d'un seul homme...

§

Sur le sonnet des voyelles, de Rimbaud.

Paris, le 1er novembre 1934.

Monsieur,

Il n'y a pas de doute, M. Henri Héraut a trouvé la clé des « Voyelles » de Rimbaud. Son exposé, cité dans votre numéro du 1er novembre (p. 608-612), constitue une démonstration irréfutable.

Je crois, cependant, que la deuxième ligne du sonnet : « Je dirai quelque jour vos naissances latentes », est susceptible d'une autre interprétation que celle que lui assigne M. Héraut, qui suppose une vague intention de l'auteur de revenir « quelque jour » à un développement *sérieux* d'un sujet qu'il ne traite aujourd'hui que sous forme de mystification.

Ne peut-on penser, au contraire, que Rimbaud voulait dire simplement : « Un jour, je dévoilerai le mécanisme, je vous dirai ce que cette fantaisie signifie réellement »?

Cette interprétation s'accorde d'ailleurs beaucoup mieux avec la thèse de M. Héraut que la sienne propre.

Meilleures salutations.

W. B.

§

Reproche au Christianisme.

Paris, le 19 octobre 1934.

Monsieur le Directeur,

M. Elie Faure écrit (page 273, *Mercure de France* du 15 octobre, « Trinité Sainte »): « Le plus grand reproche qu'on puisse faire au christianisme c'est d'avoir soustrait « l'Esprit » par un escamotage transcendant, à l'étreinte fécondante de l'intelligence critique et de l'épreuve sensuelle. »

Jamais la religion chrétienne n'a été conçue, sentie, pratiquée, selon une formule précise unique. Ses variations ont été multiples, dès son apparition, ou mieux, dès ses origines. Ses premiers adhérents eux-mêmes n'étaient pas d'accord entre eux alors qu'ils recevaient l'appellation de « chrétiens », vers l'an 42 de notre ère, dans la ville d'Antioche. Ils se proclamaient, à la vérité, les disciples d'un Maître désigné par eux du nom de Jésus-Christ, mais cet Etre a revêtu tour à tour des caractères humains et divins, soit historiques, soit mythiques, soit mystiques. Le reproche de M. Elie Faure n'atteint que certaines formes de christianisme, dont l'action s'exerce en des circonstances particulières, spéciales, de lieu, de temps, de tempérament, dans tels groupes grégaires de consciences bornées. Le christianisme peut être étroit ou large, se soustraire ou se prêter « *à l'étreinte fécondante de l'intelligence critique* » et de l'épreuve sensorielle émotive, ergastique, dynamique et motrice. Il est tantôt un esclavage, tantôt une école de liberté.

Veuillez agréer, etc.

ÉMILE COUVREU.

§

Une réponse de M. C. Mauclair à un article de M. Hughes.

5 novembre.

Mon cher Vallette,

Rentrant à peine de l'Afrique du Nord, je viens seulement d'avoir connaissance de l'étude sur Baudelaire et Balzac publiée dans le

Mercure, où M. Randolph Hughes m'a mis en cause à propos de mes opinions sur Poe.

J'avoue tout ignorer de M. Hughes, et jusqu'à son adresse. C'est pourquoi j'ose vous prier de porter à la connaissance de cet auteur, en accueillant la présente lettre, mes sentiments de gratitude.

Je ne puis être, en effet, que très flatté, à propos d'un livre sur *le génie d'Edgar Poe,* qui m'a coûté trois ans de travail, de me voir associer à Paul Valéry, mon ami de toujours, dans le même mépris pour notre « idolâtrie », notre « démence » et nos « fariboles ». Rien ne pouvait m'être plus agréable que d'être ainsi traité en pareille compagnie.

Mais je serais plus honoré encore, et je remercierais plus encore M. Hughes, s'il admettait au même traitement quelques autres infortunés qui n'ont rien compris à Poe, par exemple Marcel Schwob, André Fontainas, Remy de Gourmont, aussi obtus que Valéry et moi-même, et par-dessus tous Villiers de l'Isle-Adam et mon maître, Stéphane Mallarmé. Oui, vraiment, être classé parmi ces « minus habentes » est une bonne fortune pour votre fidèlement dévoué

CAMILLE MAUCLAIR.

§

Une rectification de M. G. G. Severi.

Turin, ce 22 octobre 1934.

Messieurs,

Dans l'article de M. Paul Guiton « Lettres Italiennes », paru dans le numéro du 1er octobre du *Mercure de France,* j'ai eu le regret de noter que lorsque M. Guiton a parlé de mon livre *Chiaroscuro* édité par la maison Vallecchi de Florence, il a écrit « G. Galeazzo *Visconti* » au lieu de Gian Galeazzo *Severi* », qui est mon nom et qui figure d'ailleurs clairement sur la couverture du livre.

Je pense que l'erreur peut être rectifiée, et je serai très reconnaissant au *Mercure* si on veut bien y pourvoir.

Agréez, etc.

GIAN GALLEAZZO SEVERI.

§

Le Sottisier universel.

BUTLER (Charles), savant anglais, ...né à Londres en 1760, mort en 1832, fut le premier catholique qui ait été admis au barreau. Après 1832, il fut créé conseiller du roi. — *Nouveau Larousse illustré,* tome 2, p. 347.

Autant M. Sarraut comprit facilement la nécessité de se démettre, autant il fut difficile d'obtenir la démission de M. Chéron. Personne

n'aurait cru qu'il ressemblât si fort à la *Jeune Tarentine* d'André Chénier — celle qui ne veut pas mourir encore — et dont la nature a refusé à M. Chéron les illustres appas. — *Marianne,* 17 octobre.

Le concurrent est un Tartuffe, venu du nord du département sans doute. Il a joué la comédie. Il a, tour à tour, plaidé et requis pour et contre le même accusé. Mais ce qu'oublie de dire la voix du parti, c'est que c'était dans *Boubouroche,* la farce de Courteline. — *Je suis Partout,* 6 octobre, p. 8.

A travers l'adaptation que Jules Lacroix fit d'Hamlet, il [Mounet-Sully] rejoignait Shakespeare lui-même. — *Mercure de France,* 1er août, p. 585.

L'odieux assassinat du roi Alexandre de Yougoslavie constitue le onzième régicide commis depuis un siècle. On enregistre, en effet, en 1865, le meurtre de Lincoln, à Washington... en 1894, celui de Carnot, à Lyon... à Paris, en 1932, celui du Président Doumer... — *Petit Journal,* 21 octobre.

VICTOR HUGO ET JULIETTE DROUET... — Il semble qu'il ne lui ait survécu que pour lui permettre d'assister à l'apothéose du grand homme vers lequel elle avait gravité. — *Journal,* 7 octobre.

Dans la soirée du 6 octobre, un groupe de trois personnes arrivées par un train venant de Paris, débarquait à Avignon. Ce groupe comprenait quatre hommes et une femme. — *Petit Parisien,* 21 octobre.

Ce n'est pas un membre du Front Commun qui s'exprime ainsi. C'est Alphonse de Chateaubriand. Et ce texte date de 1823. — *L'Œuvre,* 30 octobre.

Evan Harrington — et c'est sa tare originelle — avait pour père — comme Meredith lui-même — un tailleur, mais un tailleur dans le genre de celui dont il est question dans *L'Avocat Pathelin* : un homme du monde qui cédait du drap à ses amis pour quelque argent. — *Journal des Débats,* 23 octobre.

MARCHÉ AUX CHEVAUX. — ...Ane 1, vendu 280; voiture néant; enchère 11, gardes républicains, vendus de 1.040 à 1.500 les frais en sus; viande première qualité 4,10, deuxième qual. 2,60, troisième qual. 2, extra 5,20 le kilo. — *Bulletin des Halles,* 20 octobre.

§

Publications du « Mercure de France ».

ANNÉES DÉCISIVES. *L'Allemagne et le Développement historique du Monde,* par Oswald Spengler, traduit de l'allemand par Raïa Hakedel. Vol. in-16 double-couronne, 15 francs.

ESQUISSES JAPONAISES, de Lafcadio Hearn, traduit de l'anglais par Marc Logé. Vol. in-16 double-couronne, 12 fr. Il a été tiré 11 ex. sur pur fil Lafuma, numérotés de 1 à 11, à 40 francs.

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1934.

CRAPOUILLOT

publie

Le **TOME II** de son

HISTOIRE DE LA PRESSE

PAR

Jean GALTIER-BOISSIÈRE et René LEFEBVRE

LA PRESSE DE PROVINCE
LES REVUES - LES ILLUSTRÉS - LES SATIRIQUES
LA PRESSE DE CHANTAGE
CONCLUSIONS GÉNÉRALES

La livraison illustrée : **12** fr.

Et une édition originale de luxe numérotée à **30** fr.

Précédemment paru :

HISTOIRE DE LA PRESSE, tome I : **Les quotidiens de Paris. La vénalité de la Grande Presse**. . . . . **12** fr.
(Et une édition originale de luxe numérotée à **30** fr.)

RAPPEL DES DERNIERS SUCCÈS DU CRAPOUILLOT

LES FUSILLÉS POUR L'EXEMPLE. 10 fr.
MENACES SUR LE MONDE...... 12 fr.
MÉMOIRES DE VIDOCQ........... 10 fr.
HITLER, EST-CE LA GUERRE?... 12 fr.
LES MARCHANDS DE CANONS.... 12 fr.
LES MAITRES DU MONDE....... 12 fr.

CRAPOUILLOT

3, place de la Sorbonne, PARIS-Ve (chèque postal : 417-26)

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE GEORGES DUHAMEL

ROMAN

Vie des Martyrs, 1914-1916. Vol. in-16 .... 12 »

Civilisation, 1914-1917. (Prix Goncourt, 1918.) Vol. in-16. 15 »

Confession de Minuit. Vol. in-16 .... 15 »

Les Hommes abandonnés. Vol. in-16 .... 15 »

Deux Hommes. Vol. in-16 .... 15 »

Le Prince Jaffar. Vol. in-16 .... 15 »

La Pierre d'Horeb. Vol. in-16 .... 15 »

Journal de Salavin. Vol. in-16 .... 15 »

La Nuit d'Orage. Vol. in-16 .... 15 »

Les Sept dernières Plaies. Vol. in-16 .... 15 »

Le Club des Lyonnais. Vol. in-16 .... 12 »

Le Notaire du Havre. Vol. in-16 .... 12 »

Le Jardin des Bêtes sauvages. Vol. in-16 .... 15 »

Vue de la Terre promise. Vol. in-16 .... 15 »

LITTÉRATURE

Paul Claudel, suivi de Propos critiques. Vol. in-16. 15 »

Les Poètes et la Poésie. Vol. in-16 .... 15 »

Les Plaisirs et les Jeux, Mémoires du CUIP et du TIOUP. Vol. in-16. 15 »

Lettres au Patagon. Vol. in-16 .... 12 »

Le Voyage de Moscou. Vol. in-16 .... 15 »

Scènes de la Vie future. Vol. in-16 .... 12 »

Géographie cordiale de l'Europe. Vol. in-16 .... 15 »

Querelles de Famille. Vol. in-16 .... 12 »

PHILOSOPHIE

La Possession du Monde. Vol. in-16 .... 15 »

Entretiens dans le tumulte, Chronique contemporaine, 1918-1919. Vol. in-16 .... 15 »

POÉSIE

Élégies. Vol. in-16 .... 9 »

THÉATRE

Le Combat, Pièce en 5 actes. Vol. in-16 .... 12 »

La Journée des Aveux, Comédie en 3 actes, suivie de **Quand vous voudrez,** Comédie en un acte. Vol. in-16 .. 12 »

La Lumière, Pièce en 4 actes. Vol. in-18 .... 7 50

ŒUVRES DE RACHILDE

ROMAN

Les Hors Nature, *mœurs contemporaines*, roman. Volume in-18........................ 15 fr.

La Tour d'Amour, roman. Volume in-18............... 12 fr.

L'Heure sexuelle, roman. Volume in-18.................. 15 fr.

La Jongleuse, roman. Volume in-18...................... 15 fr.

Contes et Nouvelles, suivis du Théâtre. Volume in-18.. 15 fr.

La Sanglante Ironie, roman. Volume in-18............ 15 fr.

L'Imitation de la Mort, Volume in-18................ 15 fr.

Le Dessous, roman. Volume in-18......................... 15 r.

Le Meneur de Louves, roman. Volume in-18......... 15 fr.

Son Printemps, roman. Volume in-18..................... 12 fr.

L'Animale, roman. Volume in-16............................ 15 fr.

LITTÉRATURE

Dans le Puits, *ou la vie inférieure, 1915-1917*, avec un portrait de l'auteur, par Lita Besnard, reproduit en héliogravure. Volume in-18.. 12 fr.

THÉATRE

Théâtre (précédé de *Contes et nouvelles*). Volume in-18......... 15 fr.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Viv

BULLETIN FINANCIER

ès avoir marqué des dispositions un peu plus favorables au lendemain de la ation du 15 octobre, la Bourse s'est de nouveau orientée vers la baisse. Celle-ci a nérale et particulièrement sensible pour les valeurs françaises négociables à terme.

ur peser sur la cote, les baissiers ont eu de nombreux moyens. L'attentat de Mar- fit naître tout d'abord des bruits de tension politique entre la Yougoslavie et la rie. Puis les polémiques du Congrès radical de Nantes furent exploitées; on repré- la gauche du Sénat comme hostile au projet gouvernemental de réforme de l'Etat. demande de crédits supplémentaires déposée par le ministre de la Guerre vint, à la veille de la liquidation de fin octobre, ajouter au trouble des esprits, et toute estion du rétablissement de l'équilibre budgétaire a été remise en discussion.

es considérations se sont joints des faits particuliers. C'est ainsi que la perspective augmentation du capital de la Parisienne de Distribution d'Electricité a provoqué baisse très sérieuse de plusieurs affaires électriques. C'est ainsi encore que le bruit suppression de l'acompte de la Banque de Paris et des Pays-Bas, la première de anques d'affaires, a engendré d'autres rumeurs et des réalisations spéculatives dont faires bancaires souffrirent particulièrement.

dépression est donc générale. Naguère considérée comme un fait regrettable, elle evenue aujourd'hui une source de profit pour des spéculateurs, contre lesquels les oirs publics n'agissent point. On souligne l'aggravation du chômage en France et minution des recettes de nos chemins de fer, malgré l'augmentation des tarifs dée aux compagnies. On insiste sur le déficit de notre balance commerciale et le tère vague des décisions prises par la Conférence de Bruxelles. On appuie sur la é de la vie en montrant que le gouvernement se borne à publier des rapports eu de prendre d'énergiques décisions. On déclare enfin qu'au lieu d'apporter des ons d'ordre économique à la crise, les autorités se bornent à examiner un projet forme politique de l'Etat.

lgré tout, nos fonds publics conservent une activité et une tendance satisfaisantes r marché reste le plus important de la Bourse.

fluctuations de la livre et du dollar se sont atténuées; aussi bien, de nombreux étrangers se sont-ils ressentis favorablement du calme constaté sur le marché des ges.

valeurs bancaires sont en régression à la suite de la Banque de Paris et des Pays- Certaines d'entre elles, comme le Crédit Foncier de France, subissent des moins- s injustifiables par l'examen de leurs bénéfices mensuels.

sque toutes les actions de nos grands réseaux ont rétrogradé. Seules, les actions pital et de jouissance Chemins de fer de l'Ouest ont conservé des dispositions favo- s en raison de l'importance de leur dernier dividende.

groupe de l'électricité reste affecté par la publication du décret revisant les tarifs; ne distinction n'est faite par les vendeurs entre les sociétés qui ont déjà réduit prix de vente et celles que les pouvoirs publics ont cru nécessaire d'inviter à la ration.

ites les affaires de matières premières demeurent faibles. Les mines d'or sont affec- par la réduction volontaire de la teneur des minerais broyés. Le recul de l'action n a provoqué un affaiblissement des nombreuses valeurs métallurgiques. Des bruits adictoires concernant les perspectives du marché américain des pétroles ont nui à yal Dutch et à plusieurs valeurs pétrolières. Enfin, le tassement du caoutchouc à es a forcé la spéculation à se dégager sur le groupe des valeurs de plantations.

Le Masque d'Or.

MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)
R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro : 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers,*** certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — PARIS. — 1934.